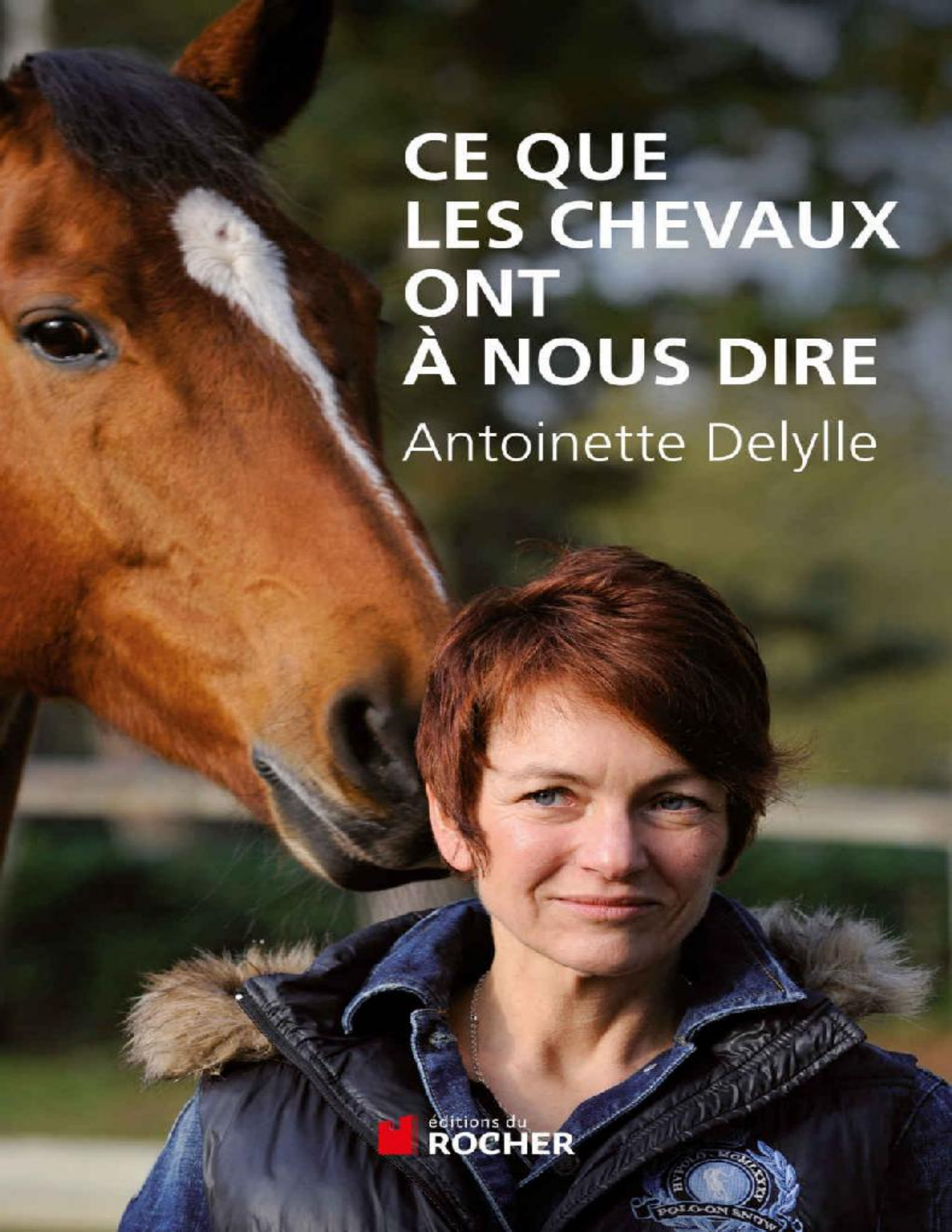
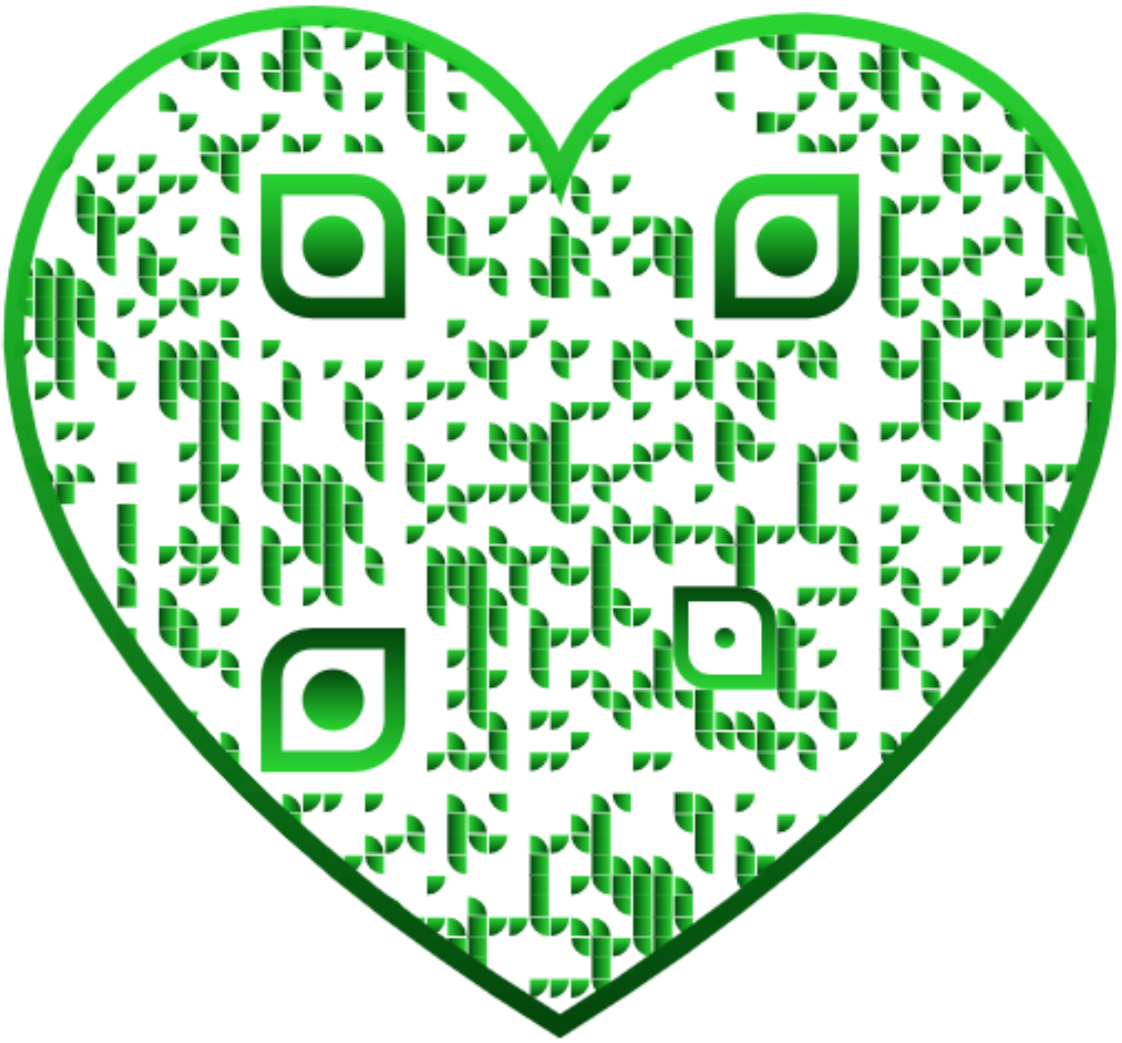


CE QUE LES CHEVAUX ONT À NOUS DIRE

Antoinette Delylle

éditions du ROCHER



Ce que les chevaux ont à nous dire

ANTOINETTE DELYLLE

CE QUE LES CHEVAUX ONT À NOUS DIRE

éditions du ROCHER

CHEVAL CHEVAUX

Collection dirigée par Jean-Louis Gouraud
(cf. pages 177 et ss)

Photo de couverture : Thierry Ségard

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07533-4
ISBN epub : 978-2-268-08352-0

Chapitre premier

Je garde tout mon mystère

La communication animale

Tous les jours, Malika nous accueille avec des petits hennissements joyeux. Mais aujourd'hui, elle est prostrée. La tête basse, l'œil morne, elle ne nous voit pas. Ma fille Élodie sort une carotte. La jument, qui est si gourmande, ne bouge pas d'un millimètre. Elle semble complètement abattue. Ce n'est pas normal. Je vais voir la responsable de l'écurie, dans laquelle nous avons mis les chevaux en pension. Non, elle n'a rien remarqué. On prend sa température. Plus de 41°C ! Le vétérinaire suspecte une piroplasmose, fait une prise de sang et démarre un traitement. Mais le soir même, il nous informe que les résultats sont négatifs. Il faut chercher autre chose.

Quelques jours auparavant, Malika a saigné très légèrement du nez à deux reprises. Le vétérinaire lui a fait une fibroscopie des fosses nasales, mais n'a rien trouvé. Le lendemain, Malika est encore plus faible. Elle ne tient plus debout. Ses membres sont gonflés, mais au-dessus du boulet et sans signe de fourbure. Avec les embouteillages de l'été, le vétérinaire ne sera pas là avant deux ou trois heures. Pierre décide alors de l'hospitaliser d'urgence. Lui qui ne s'inquiète pas facilement appelle la clinique du docteur Lenormand à Libourne. Sans attendre une minute de plus, nous montons Malika tant bien que mal dans le camion. À chaque pas, on a l'impression qu'elle va s'écrouler. Pendant le trajet, aucun de nous trois ne parle. Chacun est perdu dans ses pensées.

Nous arrivons à la clinique en fin de matinée. Malika est aussitôt perfusée et mise en quarantaine. Nous la laissons, le cœur lourd. Une

première batterie classique d'examens de sang et d'urine ne montre rien de particulier. Le vétérinaire fait des investigations de plus en plus sophistiquées envoyant des échantillons en Belgique. En vain ! Impossible d'identifier sa maladie. Malika reçoit un traitement symptomatique « à l'aveugle » et nous pouvons venir la rechercher une dizaine de jours plus tard. Nous la réinstallons dans son box de vacances, désolés de ne pouvoir lui offrir un bon pré.

Le lendemain matin, nous la retrouvons, la tête basse, complètement amorphe. Elle n'a pas mangé sa ration. Campée sous elle, le dos remonté, elle est incapable de marcher mais elle n'a pas de fièvre. Pierre n'attend pas une seconde. Nous l'embarquons à nouveau tant bien que mal. Un pied après l'autre, nous l'encourageons, la soutenons pour la faire monter dans le camion. Nous étalons une grosse couche de paille sur le sol au cas où elle flancherait. Retour à la clinique où elle restera encore dix jours. Toujours aucun indice. On soupçonne un empoisonnement. Peut-être a-t-elle mangé une mauvaise herbe ? Mais cette fois, Malika se retape.

Cette énigme me laisse pensive. Je me demande si Malika n'a pas fait une dépression. Le changement d'écurie et l'absence de paddock pourraient en être la cause. Qui sait ? Mais elle a pour voisine de box Mistria, comme à la maison. Elle nous voit tous les jours, elle est sortie, chouchoutée et bien nourrie. Ah, si elle pouvait me parler ! Justement, une série de reportages m'emmène explorer le monde de la communication intuitive. Je repense à une image de saint François d'Assise s'adressant au loup qui terrorisait la population de Gubbio, en Italie. Et surtout, je prends connaissance des études menées en 1968 par l'éthologiste Rémy Chauvin sur des souris. Il a notamment fait des expériences sur les facultés de prémonition des souris. Je tombe sur la thèse du docteur René Peoc'h sur « La mise en évidence d'un effet psychophysique chez l'homme et le poussin, sur le tychoscope ». Tychoscope ? Quèsaco ? Un robot programmé pour se déplacer de manière aléatoire. Les poussins qui prennent pour leur mère la première chose qu'ils voient, en l'occurrence ce robot, sont capables de l'attirer vers eux, par la pensée ! De quoi me laisser rêveuse et perplexe.

J'en parle autour de moi et tout le monde s'accorde à dire que les animaux ont un sixième sens. Dans chaque écurie, il y a toujours un cheval qui s'agite dans son box dès que sa propriétaire quitte son domicile pour le

rejoindre et, cela, à des horaires différents. Pour certains spécialistes, le « sixième sens » des animaux est, en fait, un système de perception différent et parfois plus développé, comme l'aptitude à ressentir des ondes, entendre des basses fréquences, sentir des odeurs imperceptibles pour l'humain. Il y aurait alors un « septième sens » chez l'animal, c'est-à-dire une capacité à recevoir des informations qui ne passent par aucun sens. Souvent, ce phénomène de télépathie se révèle lorsqu'il y a une relation profonde qui unit un maître à son animal.

Auteur de *La Communication animale*, Erik Pigani rapporte le témoignage d'un homme qui avait été obligé de vendre sa jument et son poulain. Un jour, au cours d'une réunion, il s'est tout à coup senti très mal, sans savoir pourquoi. Il est rentré précipitamment chez lui avec l'impression que quelque chose était arrivé à la jument. Il a appris que les animaux avaient été envoyés à l'abattoir au moment même de son malaise.

Des témoignages comme celui-ci sont légion. Ils ont inspiré des recherches à Pénélope Smith, pionnière de la communication animale dans les années soixante-dix. Diplômée en sociologie, la chercheuse vit en Californie et a notamment écrit *When Animals Speak* (« Quand les animaux parlent »). Elle a lancé le mouvement des « Animals Communicators » et a formé des centaines de personnes. Grâce à sa méthode, l'homme peut entrer en contact mentalement avec un animal, voir et ressentir ce que l'animal ressent. L'animal *communicator,* ou « interprète animalier », va recueillir des informations des animaux par télépathie ou intuition. Il y a bien une communication qui se passe en dehors des yeux, des gestes, des mots.

Je prends rendez-vous avec une communicatrice chargée de parler avec Malika. Dorothée est allemande et parle aussi bien avec les chevaux, les chiens, les chats… Elle dit que les animaux nous observent tout le temps, à tel point qu'ils savent tout. Je veux bien la croire. Mes deux juments sont de vraies concierges ! Malgré tous ses efforts, Dorothée ne parvient pas à établir la communication avec Malika. Honnêtement, elle avoue son échec et ne me demande pas d'honoraires. Malika n'a peutêtre pas envie de s'exprimer. En revanche, Dorothée me dit pouvoir entrer facilement en communication avec mon chien Zoulou. J'aurais préféré que la relation se fasse avec Malika. J'ai tellement envie de savoir…

J'ai toujours eu envie d'entrer dans la tête des chevaux et de voir ce qu'ils voient, ressentir ce qu'ils ressentent, comprendre leur monde…

Mistria et Malika, nos deux juments, me servent de terrain d’exploration. Mais oui, elles s’expriment. Elles parlent !

Chapitre 2

Dans mes yeux, tu lis quoi ?

Premier rendez-vous avec ma jument

Chaque matin, ma jument Mistria tourne la tête vers moi et me regarde longuement, avec une intensité spéciale. C'est un regard plein de mystère et de promesse. À chaque fois, je m'interroge. Que veutelle dire ? Est-elle en train de me sonder ? Veut-elle juste savoir si l'on va travailler sur le plat, partir en balade ou aller sauter ? A-t-elle besoin de quelque chose ? Je reste perplexe, mais j'aime ce regard énigmatique qui me fait exister. Oui, pour Mistria, le matin, que je sois tranquille ou pressée, heureuse ou soucieuse, j'existe !

Les hommes de chevaux regardent toujours l'œil d'un cheval avant de l'acheter. Il faut qu'il ait « bon œil », entendre gentil, confiant, intelligent, curieux. Si en plus, il accepte l'échange et reste connecté à l'humain…

Cet œil, Mistria ne me l'a pas tout de suite offert. Il a fallu du temps pour qu'elle se donne. Du temps pour qu'elle s'abandonne. À moi aussi, il a fallu le temps d'un cheminement. Tous les chevaux qui ont croisé ma route m'ont fait évoluer. Elle, plus qu'aucun autre car c'est une jument extrêmement sensible et près du sang. Une bombe que j'ai encore parfois du mal à canaliser. Je l'ai achetée sur les conseils de mon ami et écuyer Alexandre Gros mais… contre toute raison !

Octobre 2006 : je cherche un cheval facile, bien dressé, capable de m'emmener sur un parcours à 1,10 m sans me faire peur. Elle est déjà harnachée quand j'arrive chez le cavalier professionnel qui me la présente. Dans sa bouche, un mors américain très dur. Dans tous mes articles, je

conseille aux cavaliers de seller eux-mêmes le cheval à essayer et de le monter en filet simple. Pourtant, je ne dis rien. Pas même une toute petite réflexion, ou une simple question. Rien ! Motus. À peine j'ose évoquer le fait qu'elle n'a fait aucun résultat l'année de ses six ans. Le cavalier me fournit des explications confuses. Je comprends qu'elle a été blessée mais où, quand, pour-quoi ? Mystère ! De même, impossible d'éclaircir la raison de sa balafre sur le chanfrein. Je la trouve splendide avec sa jolie tête. Elle me paraît si jeune, un bébé !

Je la monte la peur au ventre. Trop vive ! Trop de sang ! Trop d'énergie ! Je me contente de sauter un ou deux cavalettis[1] avant de descendre avec un immense soulagement et de demander au cavalier professionnel de la faire sauter. Il fait tomber des barres. Ce n'est pourtant qu'un oxer à 1,10 m ! Si elle touche avec un pro, qu'est-ce qu'elle va faire avec moi ? Mais je suis déjà accro et je me contente du commentaire du cavalier :

– Cela fait longtemps qu'elle n'a pas sauté !

Je vois bien qu'elle ne change pas de pied au galop et que son dressage est plus que sommaire. Mais je l'emmène en balade dans la forêt voisine. Et là, je me sens bien. Elle avance d'un pas énergique et n'a peur de rien. Cela me plait. Vraiment. Tellement que je ne réussis pas à négocier le prix ! Pas la moindre ristourne ! On est le vendredi soir. Prendre son temps, réfléchir, faire un deuxième essai, c'est juste des conseils pour les lecteurs ! Et puis Alexandre la trouve bien. Le cavalier me presse. Des Iraniens viennent la voir lundi pour l'acheter comme poulinière. Mistria, poulinière en Iran ! Il y a des années, on nous avait fait le coup du « poney afghan » quand on avait acheté Tarzan ! On en avait bien ri ! Mais tout de même… on ne sait jamais ! J'organise une visite vétérinaire dans une clinique voisine pour le lundi matin.

Le lundi, mon mari Pierre m'accompagne et conduit le camion. Je me sens aussi fébrile qu'une Yéménite à qui l'on va présenter son futur époux ! À la clinique, le vétérinaire me demande de tourner Mistria à la longe pour vérifier sa locomotion. Sous l'œil navré de l'assistance, je perds immédiatement le contrôle de la jument. Elle ne m'écoute pas et refuse de ralentir. J'ai beau dire « Oh oh ! » et donner des petits coups de sonnette sur sa longe, elle accélère. Elle va tellement vite que j'ai peur qu'elle se fauche.

Elle n’est visiblement pas éduquée. Mais il est trop tard pour reculer. Je n’ai plus qu’elle en tête.

Elle se laisse déferrer gentiment pour passer les radios. Enfin, un bon point ! Pendant la prise des clichés, Mistria ne bouge pas d’un centimètre, acceptant d’être manipulée dans tous les sens, confiante. J’ai l’impression qu’elle sait. Elle monte dans notre camion sans la moindre hésitation.

Alexandre a alors cette phrase que je n’ai jamais oubliée :

– Tout se passera bien si tu ne laisses personne la monter, et surtout pas un moniteur ou un instructeur !

Sur le coup, je n’y ai pas fait attention. J’ai compris plus tard ce qu’il voulait me dire.

---

1. Cavalettis : petits obstacles posés à 30 cm du sol.

Chapitre 3

Je m’intéresse à toi

Catherine Senn éduque les chevaux sans cravache et a créé l’équility

Capter le regard d’un cheval est le préalable à toute relation. Pour capter le regard de Jacal, Catherine Senn « fait son intéressante » dès le pansage. Elle claque des doigts et l’appelle en disant :« Regarde-moi ! » Jacal la regarde aussitôt avec intérêt, plaisir même. Ses oreilles se dressent, ses yeux s’ouvrent. Il est intéressé. Alors, il se connecte à Catherine, partant pour n’importe quel exercice commandé à distance. Et le voilà qui exécute un slalom avec une visible jubilation. Catherine l’encourage, le félicite. Jacal devient le meilleur cheval du monde. Il en est fier et il a hâte d’aller travailler.

Le « travail » est varié. Il s’agit de passer une porte, puis de s’arrêter entre deux barres, faire un saut de puce… Catherine ne le quitte pas des yeux. Elle s’éloigne d’une dizaine de mètres et lui demande de galoper, de s’arrêter, de reculer. Et Jacal galope, s’arrête, recule… À tout moment, il peut échapper aux exercices. Mais il en redemande. Maligne, Catherine arrête la séance avant qu’il en ait assez. Et voilà notre Jacal qui, de lui-même, monte sur le socle et prend la pose.

Catherine Senn est une ancienne enseignante. Déçue par l’équitation classique et convaincue du potentiel des chevaux, elle a créé « La Comédie équestre », un théâtre où le cheval est un acteur à part entière. C’est l’individucheval qui l’intéresse, un être vivant dont la personnalité est souvent étouffée, non reconnue et totalement voilée, mais pourtant si

étonnante et magnifique. Pour Catherine Senn, le cheval pense (comme un cheval). Il est doté de sentiments et d'émotions. Capable de réflexion et d'analyse. Il a même de l'imagination et de l'humour. Encore faut-il lui laisser un minimum d'autonomie ! Catherine Senn explore ainsi d'autres façons de l'aborder et de le présenter. Elle est à l'origine de l'« équility », une discipline composée d'épreuves à exécuter à pied avec son cheval en le guidant à la voix, sans stick ni cravache.

– Vos chevaux vous suivent partout. Ils sautent, tournent, s'arrêtent, reculent sans que vous usiez de la moindre contrainte. Comment faites-vous ?

– Je fais appel aux schémas mentaux des chevaux. Pour eux, je dois être un chef très sympa, quelqu'un avec qui ils ont envie d'être et de travailler. Cette autorité bienveillante est faite d'une multitude de détails qui nous imposent en tant que chef, sans qu'il soit besoin de crier ou de contraindre.

– Il suffirait d'être gentil ?

– Non, bien évidemment ! Il faut que le cheval s'intéresse à moi. Je travaille beaucoup sur le regard. Je veux que le cheval me regarde, moi et pas seulement vers moi. Je dois devenir le centre du monde pour lui ! C'est le préalable au travail à distance.

– Certains chevaux sont difficiles à atteindre. On dirait qu'ils sont dans leur monde et ne veulent pas en sortir.

– Les chevaux que l'on dit à problèmes, ceux qui ont eu un passé difficile, ferment la fenêtre. Ils deviennent impénétrables. Plus ils sont sensibles et plus ils se ferment. Ne pouvant fuir à l'extérieur, ils fuient à l'intérieur d'eux-mêmes. Il faut essayer de comprendre ce repli sur eux-mêmes et rétablir la confiance perdue. Une mission longue et difficile mais pas impossible. Mené avec patience et gentillesse, le travail à pied, voire le jeu peuvent faire des miracles. C'est d'abord à pied que l'on rencontre le cheval. Petit à petit, il va demander le contact et ouvrir de grands yeux attentifs !

– Il y a aussi les chevaux au regard éteint, terne, blasé…

– Ce sont des chevaux qui s'ennuient ou qui ne peuvent pas s'exprimer. Résignés, ils ne communiquent plus. À nous de redonner de la vie dans leurs yeux ! Je travaille sur ces schémas mentaux. Le cheval ne doit pas seulement regarder dans ma direction. Il doit me regarder, moi !

Les chevaux regardent cette longue femme mince aux cheveux courts et au regard éclairé comme s'ils étaient hypnotisés. Je l'observe enseigner son art au cours d'un stage organisé en région parisienne. Les stagiaires sont des cavalières de loisir avec leurs propres chevaux ou des chevaux de club. Catherine s'approche du grand Rachid. Elle l'attrape au licol en lui disant « Viens ».

– J'exerce de petites actions discontinues sur le licol. Pas un licol éthologique, un licol tout simple qui me sert à guider mon cheval, surtout pas à le mettre dans l'inconfort. J'attends sa réponse. S'il répond ou fait mine de répondre, je récompense. Sinon, je recommence jusqu'à ce qu'il comprenne.

Rachid ne met que quelques secondes à comprendre ce que Catherine attend de lui. Sa propriétaire a plus de mal à se faire obéir.

– Tu le berces de paroles ! Différencie bien tes trois voix. Ta voix d'accompagnement doit être douce mais assurée. C'est elle qui te pose comme chef devant le cheval. Un chef prend les bonnes décisions, il protège et rassure. Ta voix d'interpellation doit le faire réagir. C'est un appel. Au début, il faut y mettre de l'énergie. Dès que tu emploies cette voix, ton cheval se prépare à faire quelque chose. Enfin, ta voix d'encouragement vient le valoriser, le féliciter. Il est à l'affût de la moindre réussite !

Catherine incite ses élèves à travailler ces trois voix qui seront tellement utiles dans le travail à distance.

Avec elle, les chevaux s'animent. Leurs regards s'allument. En une séance, ils apprennent à lever un antérieur, le poser, le croiser. Ils baissent la tête, la lèvent, tapent dans une balle avec le bout du nez, font demi-tour… C'est fou comme ils apprennent vite !

– Ils vont vite parce qu'on les conduit à faire. On ne les contraint pas. Ce qu'on leur demande n'a aucun sens pour eux. Taper dans une balle n'est pas naturel pour un cheval. Mais il le fait volontiers si on prend le temps de lui expliquer.

Dès le deuxième jour de stage, les chevaux participent. Ils proposent même des exercices ! Et voilà Rachid, qui, à l'heure de la pause, va passer une barrière tout seul. Comme un cheval éveillé trop content de prendre des initiatives !

Chapitre 4

J’adore la vie de princesse

La vie à la maison

Mistria vit désormais à la maison aux côtés de Malika, la jument de ma fille Élodie. Leurs boxes donnent sur le jardin, enfin, sur ce qu’il en reste. La pelouse a été transformée en rond de longe. C’est le rouloir préféré des deux juments ! Mon bureau est juste au-dessus de l’écurie et je les entends bouger, boire ou gratter avec un antérieur quand je suis en retard. Tous les jours, quel que soit le temps, je les mets au pré à l’entrée de la résidence. Elles n’ont jamais froid. Pendant le fameux hiver 2010 où nous sommes restés plusieurs semaines sous la neige, elles n’ont jamais demandé à rentrer. C’est plutôt en été qu’elles m’attendent à la porte, pressées de retrouver leurs boxes quand, en fin d’après-midi, les insectes attaquent.

Malika, la noire, est petite, tout en muscle, bourrée de sang et extravertie. Elle est la fille de Concorde et de Bruyère d’Armont par Narcos II. On la croit indolente, paresseuse même, uniquement intéressée par l’herbe. En un quart de seconde, elle se métamorphose ! L’encolure relevée, elle fait sa belle et se met au passage, en ronflant. Elle en oublie qu’elle a un cavalier sur le dos ! La vue d’un étalon et parfois même une simple odeur suffisent à la rendre hystérique. La belle amoureuse doit pourtant se contenter de vivre des amours contrariées.

Lorsque nous sommes en vacances à Arès sur le bassin d’Arcachon et qu’elle est en pension à l’élevage du littoral, son box côtoie ceux de deux entiers. Alors, elle chante, la Malika ! Et fort ! Ses hennissements sonores résonnent dans l’écurie. Elle a le don de réveiller les ardeurs de ces

messieurs qui doivent rester enfermés à double tour quand elle est au paddock. Ils sauteraient les barrières pour rejoindre l'allumeuse.

Sous la selle, Malika est très agréable, pour peu qu'elle soit réveillée. L'esquisse d'un petit coup de cravache en début de séance, voire juste une remontrance suffisent à la mettre en avant. Ensuite, il faut l'obliger à bien faire les coins pour être tranquille pendant toute la séance. Quand elle se met dans un bon galop, on a l'impression d'être sur un hors-bord. Sensations garanties !

En concours, c'est une bombe ! Elle n'a qu'une idée : aller le plus vite possible et prendre les options, toutes les options ! On a vraiment l'impression qu'elle joue. Et… elle gagne ! Il ne reste plus de place sur la porte de son box pour de nouvelles plaques attestant ses premières places.

Son seul défaut ? Elle a l'instinct grégaire comme… un cheval ! Mademoiselle ne supporte pas la solitude ! En cas de panique, pas question de se laisser impressionner. Mieux vaut lui occuper l'esprit. Le pli à gauche, à droite, arrêt, reculer, départ au galop, au trot, au galop, épaule en avant, à droite, à gauche, demi-tour, pirouette… les ordres doivent se succéder à toute allure et être donnés sans le moindre préparatif. Il faut, à chaque instant, la surprendre !

À pied, la patience prime. Quand elle est dans sa période fofolle (changement d'écurie, concours, chaleurs), je prends le temps de la faire marcher au pas compté avec des arrêts fréquents. Je lui demande l'immobilité et j'attends quelques secondes, parfois plusieurs minutes avant de repartir. Très vite, elle se transforme en agneau.

Ma fille Élodie a tendance à trop la gâter. Elle lui laisse tout faire ! Avec ses études, elle n'a plus beaucoup le temps de la monter, alors quand elle la voit, c'est la fête ! Voilà comment elle la perçoit :

« Malika est une jument à deux facettes. D'un côté, elle est très douce, très gentille, à l'écoute de son cavalier et faisant tout pour faire bien. De l'autre côté, il y a la jument imprévisible, dominatrice et compétitrice. Elle peut parfois être déconnectée de la réalité humaine et revenir à son état naturel, sauvage presque. C'est ce caractère double qui me plait tant chez elle. On met beaucoup de temps à l'apprivoiser, mais quand elle accepte la présence de quelqu'un, cette personne devient un repère et elle lui donne toute sa confiance. Malika, c'est une relation de donnant/donnant. Avec

moi, elle est gentille et joueuse. Elle connaît très bien les limites et sait qu'elle peut s'amuser à les titiller. »

Malika est arrivée à la maison à l'âge de six ans après un passé tumultueux. Achetée par la princesse Lalla Amina, présidente de la Fédération royale marocaine des sports équestres[1], elle a fait un court séjour dans les écuries royales de Rabat où elle a laissé de sacrés souvenirs. J'y suis allée à l'occasion d'un reportage sur la fantasia. Quand j'ai parlé de Malika, les cavaliers de la princesse ont tous éclaté de rire ! J'ai fini par comprendre : il fallait quatre grooms pour la tenir. Malika était une vraie furie ! Elle n'a pas convenu à la princesse qui la trouvait trop petite. Après avoir été rachetée par un cavalier marocain, elle est revenue en France chez le marchand Guy Martin.

Élodie ne voulait surtout pas de jument ! Après des déboires avec sa précédente jument, elle rêvait d'un cheval facile et d'humeur égale, un hongre donc. Elle l'a essayée au milieu d'un lot de chevaux à vendre. Les cavaliers du marchand travaillaient les chevaux dans l'immense manège et Élodie pouvait essayer ceux qu'elle souhaitait. La jument a enchaîné un parcours sans problème, sauvant même un gros oxer en faisant une acrobatie sur l'obstacle. Sa robe bai-brun pangaré et sa jolie tête ne pouvaient pas laisser indifférent. Élodie était… ensorcelée !

1. La princesse Lalla Amina est décédée le 17 août 2012.

Chapitre 5

Je suis un peu nomade

Voyage avec le cirque tsigane Werdyn

Décembre 2011 : une vague de froid s'est installée sur la France. Une centaine de spectateurs, à peine, a eu le courage de venir jusqu'au superbe théâtre de l'Épée de bois dans le bois de Vincennes. À l'extérieur, on se réchauffe autour du grand feu allumé dans une poubelle en attendant l'ouverture des portes. Puis les artistes distribuent de vieilles couvertures militaires dans lesquelles on s'enveloppe. Très vite, on entre dans le scénario : la même salle a été louée pour un enterrement anglais et pour un mariage tsigane. Les croquemorts, très pince-sans-rire vont être perturbés par l'arrivée d'un cheval blanc au triple galop qui a le toupet de… manger la couronne mortuaire ! Et c'est parti pour un spectacle endiablé pour lequel le Footsbarn, une troupe anglaise, et la compagnie des Fusains se sont associées au théâtre équestre Werdyn. La scène est coupée en deux. À gauche, la tristesse compassée. À droite, la joie explosive. Les spectateurs sont sommés de choisir leur camp. Les uns se régaleront d'un verre de vin, les autres se contenteront d'eau du robinet…

Chaleureux et hétéroclite, ce spectacle a le don de nous réchauffer. Je sors joyeuse et emballée, prête à découvrir cette compagnie dont je viens d'admirer le travail des chevaux. Christophe Werdyn est un Rom et il le revendique. Il connaît les chevaux comme il connaît les hommes. Il les divise en deux catégories : les nobles et les autres.

– Les nobles sont beaux en tout. Jamais ils ne cherchent la bagarre. Ils n'ont peur de rien, sont fiers, énergiques et reliés à la nature.

À le voir un peu « rustique » avec ce bout de cigare qu'il rallume éternellement mais tellement digne, les yeux ardents et une présence magnétique, on se demande s'il parle de lui ou de son cheval Unido.

– C'est un lusitanien âgé de six ans issu de la grande lignée des Véga. Il sait tout faire du moment qu'on ne le comprime pas. Il a horreur de se sentir coincé !

Comme son cheval, Christophe Werdyn n'aime pas les contraintes. Voilà pourquoi, il a choisi de vivre à la façon de son grand-père, sans cesse en mouvement, comme la rivière. Ce marchand de chevaux avait pris des bêtes aux Allemands pour les vendre aux Russes et s'est retrouvé dans le Nord de la France. Là, il a changé son nom de Kovaliski en Werdyn, qui veut dire roulotte.

– On est des nomades. On transporte nos maisons et l'on vit avec notre femme, nos enfants, nos chevaux, le chien, les chats, la chèvre. En famille, quoi !

Fier d'être *rom* (un mot qui veut dire « homme »), il se distingue des non-Tsiganes, qui sont des « Gadjos », comme sa femme Marie. Il l'a rencontrée alors qu'elle travaillait pour SOS Racisme. Lui débourrait des yacks et des dromadaires ; elle sortait de la faculté de droit. Ensemble, ils ont débuté les spectacles dans la rue, avec un seul cheval et un numéro de fakir. C'est le cheval qui tirait leur roulotte ! Progressivement, ils ont acheté un autre cheval, un chapiteau, un camion… Ils ont aujourd'hui six chevaux. La famille se déplace en convoi avec un camion qui contient les chevaux et tire la caravane, plus une remorque avec la Mercedes.

– On roule à 60 km/h et l'on met une semaine pour relier Marseille à Paris, s'amuse Christophe. On s'arrête plusieurs fois pour faire brouter les chevaux avec de grandes longes.

– Les chevaux adorent faire la route, renchérit Marie. Ce sont des nomades par nature. Ils sont heureux de découvrir un nouveau coin d'herbe tous les jours.

Marie et Christophe ont la route dans la peau. Ils ont même démarré leur carrière avec une roulotte tirée par les chevaux. Marie a accouché de ses deux filles dans la caravane, avec l'aide de son homme. Quant à Christophe, il a fait tatouer une roulotte sur son bras, juste en dessous de son premier cheval qu'il s'était marqué luimême quand il était gosse.

Rendez-vous est pris le lendemain pour une séance avec la photographe de *Cheval Magazine*. Devant la caravane des Werdyn, un panneau annonce la couleur : « Interdit aux nomades ». Nous sommes accueillis par un grand bol de café noir. Puis, Christophe se met à cheval et part au pas espagnol le long du théâtre de l'Épée de Bois. Pas besoin d'éperons ou de badine, Unido s'exécute en douceur et avec bonne humeur.

– Je l'ai depuis qu'il a quatre ans. On se connaît par cœur. Avec lui, j'en ai fait, des ferias, en Espagne, de la voltige cosaque, des numéros en liberté. Il est tellement doué ! Un jour, un type m'a proposé 30 000 euros en liquide pour l'acheter… Je l'ai gardé bien sûr. Il est de la famille !

C'est la première fois que les Werdyn travaillent en collaboration avec des troupes célèbres. D'habitude, ils pérégrinent de village en village. Christophe raconte :

– On écrit aux mairies un an à l'avance. Pour faire venir le public, on offre des places aux enfants. Le cirque présente des numéros avec les chevaux et les chats. Marie jongle avec quatre couteaux à cheval. Les filles font de la voltige et dansent le flamenco. Loreley vend également ses peintures. Un des chats saute du haut du chapiteau dans mes bras. Un autre passe au travers d'un cerceau en feu. Le public est ravi. On revient souvent au même endroit. On a des amis partout.

Plus réservée, Marie confie qu'elle aime cette vie itinérante faite de rencontres et de hasard. C'est elle qui a fait la classe à ses deux filles, grâce au CNED[1]. Azania, 14 ans et Loreley, 16 ans, ne se voient pas rester toujours à la même place.

– On a été un peu à l'école mais jamais longtemps au même endroit, avoue Loreley. On n'était pas toujours bien vues. Je ne manque pas de compagnie. J'ai les chevaux pour amis.

– Elles savent se débrouiller, cuisiner, dresser les chevaux, les monter, faire de la mécanique… renchérit Christophe. Elles sont autonomes.

L'autonomie, c'est la grande idée des Werdyn, qui se chauffent au bois et produisent leur courant par panneaux solaires.

– On n'a pas besoin de grand-chose. On trouve le bois sur le bord de la route, on vend des affiches, on présente nos spectacles. Ce sont surtout les chevaux qui nous coûtent cher à entretenir.

Pour eux, rien n’est trop beau. Leur écurie démontable jouxte la caravane et Christophe n’hésite pas à faire des kilomètres pour leur trouver un foin bien odorant. Il leur concocte des mélanges d’orge trempée ou aplatie, d’avoine noire et de graines de lin.

Le bai Nilo a été acheté à un marchand de chevaux sans être essayé. Il s’angoisse pour un rien, un comble pour un cheval de spectacle. Mais il se donne énormément quand il est en confiance. Jehol, le blanc, a été acheté alors qu’il partait à l’abattoir à l’âge de quatre mois.

– C’est un croisé espagnol et trait, note Christophe. Comme j’étais blessé, je l’ai dressé à pied. En liberté, il est extra. Mais il a plutôt mauvais caractère. C’est un dominant qui veut le faire savoir !

À douze ans, Jehol se couche, s’assoit, valse, dit « non » et pour le spectacle « *Sorry* », il mange les fleurs de la couronne mortuaire. Signe particulier : il ne quitte pas la scène tant qu’il n’a pas sa dose d’applaudissements. Une vraie vedette ! Quant au poney pie Sisko, il avait sailli sa mère.

– Au début, l’éleveur voulait me le vendre. Puis, il m’a payé pour que je l’attrape dans le pré. Je l’ai poursuivi pendant une heure à cheval. Quand je me suis arrêté, il est venu vers moi. Je lui ai passé une corde autour du cou et il m’a suivi dans le camion. Il vit avec Chille, le falabella pie, un démon qu’un ami clown m’a donné tant il était insupportable. Je l’ai ramené en voiture. Avec Sisko, ils sont inséparables. Ils veulent dormir dans le même box, sinon ils déprimen. Mais je suis obligé de les séparer par un fil électrique sinon ils se battent. Ah ! Les chevaux…

Un an plus tard, je retourne voir les Werdyn avec une équipe d’Equidia pour la série *De si belles histoires*. La famille passe l’hiver dans les Landes sur un grand terrain prêté par un ami à Onesse-et-Laharie (941 habitants). Aleksandar, le réalisateur, Lucas, le cadreur et moi prenons le dernier train et arrivons vers minuit à Morcenx par un froid sibérien. À la sortie de la gare, une camionnette blanche nous attend. Son éternel cigare à la bouche, Christophe nous fait monter devant, Aleksandar et moi. Le jeune Lucas doit se contenter du coffre dans lequel est entassé un joyeux capharnaüm de sacs, de cageots, d’outils, de caisses de projecteurs… Encore une bonne demi-heure dans la forêt des Landes pour parvenir au camp.

Je reconnais sa caravane bleue et blanche. À l’intérieur, une petite chèvre vit dans un carton à côté du panier du chien. Marie dort déjà dans le

fond de la caravane, mais Christophe débouche une bouteille de vin rouge. Il faut la boire ! Je m'endors dans une caravane gelée. J'ai beau m'emmitoufler dans deux sacs de couchage, je ne parviens pas à me réchauffer et je me réveille avec le nez tout froid. En sortant, je croise Unido, l'entier de Christophe qui vit en liberté autour des caravanes. Les autres chevaux sont dans un endroit clos. Plusieurs hectares rien que pour eux ! Le coq noir, les poules, le chien, les chats forment le reste de la famille. À côté des caravanes, est monté le chapiteau bleu et blanc. Un tas de pneus et de jantes attendent les réparations. À l'intérieur de la caravane chauffée au bois, un grand bol de café noir nous remonte. Marie est en train de nourrir l'agneau au biberon. Sa mère l'a rejeté. Marie est inquiète. L'agneau ne semble pas très vif. Azania et Loreley viennent nous rejoindre.

– L'hiver, on se repose, dit Christophe. On prépare les numéros et on répare le matériel. Mais la route nous manque. On aime voyager, les chevaux aussi. Ils adorent découvrir de nouveaux paysages. Ils n'aiment pas être enfermés ! C'est comme si nous on était toujours enfermés dans le même camp !

– On n'est jamais dépaysé car on voyage avec notre univers, explique Azania. On a notre caravane à côté des parents. On est bien !

– Les chevaux, c'est notre famille, renchérit Loreley. Pour nous, ce sont des frères. On a été élevées avec eux. Comme les enfants, il faut s'en occuper tout le temps. Cela nous oblige à nous cadrer car ils ont des horaires très précis !

– Ce sont les chevaux qui nous inspirent. Ce sont eux qui créent leur numéro, dit Marie. On tient compte de leurs aptitudes, de leur caractère, de leurs envies.

– Mon rêve depuis que je suis petit, c'est d'avoir la communication avec un cheval. Avec Unido, c'est une vraie relation, quelque chose de fort. Le cheval qui fond dans l'humain…

---

1. Le CNED, Centre national d'enseignement à distance, propose des cours par correspondance.

Chapitre 6

Je suis télépathe

La communication intuitive

Les chevaux ont la faculté de communiquer entre eux de façon quasi télépathique. Ils ne montrent aucun signe et pourtant, ils se comprennent. De la même façon, ils nous envoient des messages. Et j'ai souvent l'impression que les chevaux m'appellent surtout dans les centres équestres où ils sont à la rame. J'entends leur mal-être quand ils ne peuvent pas étirer leur encolure, si leur muserolle est trop serrée ou lorsqu'un cavalier se hisse sur eux sans ménagement. Je capte leur stress chronique, leurs humiliations, leur sentiment d'insécurité.

Sur un parking de concours, j'ai même entendu la détresse d'un cheval qui ne voulait pas monter dans un van. Sa propriétaire avait beau crier, supplier, donner des coups de cravache et le menacer avec un balai, il refusait obstinément de la suivre. Pourtant, j'avais l'impression qu'il avait très envie d'entrer dans ce van pour, enfin, être tranquille. Écoutant mon intuition, j'ai proposé à sa propriétaire de l'aider. J'ai refusé sa badine et je lui ai juste demandé de reculer d'au moins une dizaine de mètres et de ne pas intervenir. J'ai pris son cheval tranquillement à la longe. Je l'ai rassuré et il m'a suivi sans la moindre hésitation. Je l'ai attaché tranquillement. Sa propriétaire ne comprenait pas. J'avais juste entendu son besoin de calme et de paix.

Avec ma jument Mistria, c'est facile. On se connaît tellement bien. Je sais si elle veut prendre ce chemin ou celui-là, à quel endroit elle a envie que je la gratte, si elle désire rentrer du pré… Avec Malika, c'est différent. Je ne la capte pas toujours. Pour connaître la cause de sa maladie de l'été

dernier, j'ai voulu réitérer l'expérience de communication animale, mais cette fois, par moimême. J'ai attendu le bon moment, après le travail et entre les repas. J'ai éteint mon téléphone portable et je suis entrée dans son box en essayant d'être bien présente, ici et maintenant. J'ai fermé les yeux et j'ai respiré lentement, profondément, pour faire le vide dans mon esprit. Dans ma tête, j'ai répété : « Je désire communiquer avec toi, Malika. Es-tu d'accord ? » J'ai attendu, mes sens en alerte.

En retour, j'ai senti son souffle sur mes cheveux. J'ai ouvert les yeux. Malika faisait une ébauche de révérence. Elle voulait juste un sucre. J'ai réessayé. Mais à chaque fois que j'ouvrais un œil, c'était pour la surprendre l'antérieur plié, la tête baissée, essayant à tout prix de mériter son sucre.

J'ai donc décidé de monter dans mon bureau et de me concentrer sur sa photo. Là, j'ai suivi point par point le programme de « communication de cœur à cœur » (*Heart talk programm*), mis au point par Carol Gurney, élève de Pénélope Smith. J'ai répété trois fois « Je veux entrer en contact avec toi. » J'ai indiqué l'objet de l'entretien : « Pourquoi es-tu tombée malade ? Vas-tu bien maintenant ? » Je lui ai parlé normalement, je lui ai envoyé l'image de son séjour en clinique. J'ai répété la question plusieurs fois avec les mêmes mots.

J'ai essayé de laisser venir à moi les mots, les phrases, les images, les saveurs, les parfums… J'étais ouverte à tout, même à une simple impression. Mais, rien. Il ne se passait rien ! Aucune idée, aucune impression, aucun parfum ne m'est venu à l'esprit. J'ai pensé à Malika avec empathie, amour. Mais la jument a continué à se taire.

J'ai abandonné l'idée de connaître la cause de sa maladie. Après tout, elle est en pleine forme maintenant ! Et elle n'a visiblement pas envie d'en parler. Je n'y ai plus du tout pensé jusqu'au jour où nous avons appris que dans un club voisin, trois chevaux étaient morts en quelques heures sur une période de trois jours sans que l'on en découvre la cause. Avaient-ils été empoisonnés par une plante toxique ? Et si Malika avait ingéré un poison identique ? Que serait-il arrivé si on ne l'avait pas conduite d'urgence à la clinique ? Si l'hypothèse de l'empoisonnement est bonne, Malika n'avait rien à me dire. Elle n'a donc jamais été déprimée !

Chapitre 7

Mais où tu m’emmènes ?

Petite balade avec Mario Luraschi

Le dresseur de chevaux pour le cinéma, maître de la cascade, est un ami. Je vais souvent le voir travailler ses chevaux. Il me dit :

– Quand je reçois un nouveau cheval, je le laisse se reposer un peu et je le monte tout de suite. Dès le premier jour, je lui montre un maximum de choses. Il a fait un long voyage et a perdu tous ses repères. Il s’en remet à moi.

Pour mieux me convaincre, Mario me prête un cheval et m’emmène en extérieur faire… du tout terrain ! Lui monte Quichote, un quatre ans très nerveux aux longs crins blancs. Surexcité, sur l’œil, dressé trop vite par son éleveur à la baguette pour sortir des airs de haute école. Mario Luraschi avoue qu’il n’aurait jamais dû l’acheter. J’ai la chance de monter Historiador, magnifique cheval de cascade qui sait tout faire. Je n’aurai qu’à fermer les yeux ! Mario prend la tête.

– Ton cheval connaît la musique. Je laisse donc l’initiative au plus jeune. Pour former un cheval de cascade, j’ai besoin de numéros 1, pas de suiveurs !

Long de quatre ou cinq kilomètres, le parcours doit se faire au pas. Toute la difficulté est là ! Quichote n’a qu’une envie : fuir, quitte à trottiner sur place. Mario reste imperturbable et attend que son cheval lâche prise. Il ne s’énerve jamais, mais continue son chemin, comme si de rien n’était.

– J’aime sortir quand il fait très mauvais temps. Quand il doit faire face au vent, à la pluie, à des flaques d’eau partout, ton cheval s’en remet à toi. Tu deviens sa seule référence. J’ai découvert cela au cinéma. Une tempête

sur un plateau, c’est un énorme ventilo qui équivaut à une hélice d’avion, des trombes d’eau, de la fumée, des feuilles qui volent… C’est tellement fou que le cheval ne peut que s’en remettre à toi.

Pas le genre de Mario de mettre les chevaux dans le confort et la facilité. Dans la forêt d’Ermenonville, ils s’équilibrent dans la boue, les cailloux, les flaques d’eau. Ils escaladent les rochers et sautent au-dessus des fougères.

– Opération survie ! Mon poulain pense à garder son équilibre et non à se défendre contre moi ! Toute son attention est monopolisée par le relief. Je l’emmène dans des endroits instables au possible. Je travaille ainsi sa musculature, son équilibre et ses réflexes. Très vite, il va prendre goût à ces exercices. La plupart des chevaux adorent !

Mario Luraschi affectionne particulièrement deux collines parsemées de rochers qui surplombent la forêt.

– Le plus dur, c’est la descente. Laisse ton cheval s’équilibrer sans qu’il prenne appui sur son mors. Reste à ta place avec un contact léger. Pas besoin de le tenir !

Les chevaux se fraient un chemin dans les caillasses. Mario les laisse respirer quelques minutes au sommet. J’essaie de ne pas penser à la façon dont il faudra redescendre entre les rochers.

Nous voilà maintenant dans les fougères. Les chevaux apprennent à garder leur équilibre dans toutes les situations et sans voir où ils mettent les pieds. Ils doivent aussi combattre cette envie folle de croquer une tendre feuille verte. Avec Mario, pas question d’arracher les rênes pour brouter ! Nos deux chevaux ont terminé la partie sauvage de la balade. Il ne leur reste plus qu’à traverser un pont, longer un tas de bois, se faufiler entre les voitures… Sans cesse, Mario balaie le paysage du regard, en quête d’un nouvel obstacle à inventer. Quichote commence à se détendre.

– Demain, il aura peut-être quelques courbatures. Je le marcherai au moins dix minutes en main avant même de le tourner à la longe. S’il stresse encore, pas de problème, on retournera faire le même parcours. Je rentrerai quand il marchera au pas, tranquille. Le cheval le plus difficile n’a jamais tenu plus de quatre jours ! Cela me fait gagner des semaines de travail, sans compter sa confiance !

Cette idée me plaît et je décide de la mettre en application avec ma nouvelle jument. J’essaie de lui mettre un filet simple, faisant fi du conseil du cavalier qui me l’a vendue et qui me recommandait des rênes

allemandes. Mistria lève la tête et refuse de prendre son mors. Je vais chercher un morceau de sucre et elle finit par me donner sa bouche gentiment. J'attache une étrivière autour de son encolure qui me servira de « frein de secours » au cas où. Alexandre a beaucoup insisté sur ce point. Je ne prends pas de cravache. Pas besoin ! Elle est tellement vive. Me voilà partie, seule avec ma toute nouvelle jument, vers la forêt de Marly. J'ai « juste » la Nationale 10 à traverser, mais j'ai confiance en ma bonne étoile.

À cent mètres de la maison, Mistria s'immobilise. Figée, elle ne veut plus avancer, ni reculer, ni tourner. On dirait qu'elle est en état de choc. J'essaie les claquements de langue. Je serre les mollets, j'encourage, je supplie, je gronde, je donne des coups de talon… Mistria reste dure comme du bois. Tétanisée. Ah, si seulement j'avais une badine ! Je songe à descendre mais ce serait perdre la partie. Vite, une idée ! J'attends quelques minutes et, enfin, je pense à défaire l'étrivière pour m'en servir de cravache et lui donner un bon coup sur les fesses. Ma jument bondit en avant. Depuis, elle ne s'est plus jamais arrêtée.

Au bout du chemin, je dois descendre pour ouvrir la barrière. Mistria chauffe trop pour jouer les cow-boys. Elle est très grande, très énervée et moi je suis un peu raide. Remonter est un grand moment de solitude… Et maintenant, il faut s'attaquer à la traversée de la Nationale par le pont. Avec le bruit des voitures, les pétarades des camions, je m'attends à tout et surtout au pire. Là, à mon grand étonnement, Mistria continue tranquillement au pas sans la moindre hésitation. La forêt de Marly n'offre pas de rochers comme à Ermenonville mais Mistria va partout. Elle traverse les flaques d'eau, saute les troncs d'arbres, croise des vélos… Je m'offre un bon galop dans une montée. Je passe même sous le pont de l'autoroute de l'Ouest. Ma jument est une vraie cascadeuse !

Chapitre 8

Donne-moi une seconde chance

Aurélie Bourgeot et son pur-sang réformé des courses

À trente-cinq ans, ma nièce Aurélie Bourgeot termine une formation professionnelle de douze mois au haras de la Cense. Cette grande blonde aux joues rougies par le travail en plein air rayonne, corps et âme. À la voir si heureuse avec les chevaux, tellement en phase avec son milieu, j'ai peine à croire que, pendant plus de dix ans, elle a été cadre commerciale dans une grande entreprise de distribution.

À l'occasion des Journées éthologiques du haras de la Cense, elle présente son travail avec les quatre autres étudiantes de sa promotion. À pied, puis en selle, elle montre la jument qu'elle a éduquée pendant l'année et son propre cheval qui fait les mêmes exercices mais en liberté totale. Sa paire de chevaux tourne, virevolte, accélère, ralentit, recule, saute… sans qu'Aurélie semble intervenir le moins du monde. Et ses chevaux ne sont ni mécanisés ni soumis ! Non, ils sont tout simplement avec elle.

Mais qui est ce pur-sang bai qui ne la quitte pas des yeux et prend tant de plaisir à montrer ce qu'il sait faire ?

– Il s'appelle l'Ami Riquet. Je l'ai adopté. « J'aimerais passer les fêtes de fin d'année ailleurs que dans une barquette », disait l'annonce. Il était sous la protection de l'association « Cheval de cœur » qui sauve des réformés de courses en partance pour l'abattoir. Mon premier cheval Gribouille venait de mourir dans un accident et je me sentais tellement vide. J'ai approché de son box et il est venu me renifler naseau contre naseau. Comme Gribouille ! Puis, il a posé sa tête contre mon épaule. J'y ai vu un

signe. Seuls ses yeux me troublaient. Ils étaient comme morts. Sans vie et sans envie. J'ai dit à Pat, mon compagnon : « Regarde ses yeux, ils sont vides ! » Pat m'a répondu : « T'inquiète, il va retrouver sa joie de vivre ! » Il avait une banane énorme sur l'antérieur droit. La responsable m'a proposé de voir d'autres chevaux. Pour moi, c'était une évidence. C'était lui. C'était l'Ami ! Peu importe qu'il ait une tendinite. Peu importe que je ne puisse le monter. Le destin a voulu que je lui fasse une place dans ma vie, alors au pire, ce sera une superbe tondeuse à gazon…

Cela faisait deux mois qu'il était enfermé et le vétérinaire m'a prescrit encore deux mois de repos pour sa tendinite. Il tiquait à l'ours se balançant d'un antérieur sur l'autre, interminablement à la façon des schizophrènes. Patrick et moi, nous nous relayions pour passer un maximum de temps avec lui. À cette époque, Patrick ne travaillait pas. Bien qu'il ne soit pas cavalier, il passait cinq, six heures par jour avec lui, s'en occupant comme d'un enfant. L'Ami commençait à s'intéresser à nous. Dans son écurie de course, il était bien soigné mais maintenu dans le carcan : suralimentation-boulotdouche-box. Il n'avait pas de contacts car les lads travail-laient à la chaîne. Au début, on avait l'impression qu'il était vivant mais pas vivant. Physiquement présent mais mentalement ailleurs. Il ne s'exprimait pas, ne montrait aucun signe ni de contentement ni de mécontentement.

La première fois qu'on l'a sorti de son box, on a dû le mettre sous calmant. Malgré le sédatif, on faisait du ski nautique dans le centre équestre ! Il était très difficile à contrôler et je n'avais pas encore de méthode ! J'ai filmé son premier galop dans un pré. Il poussait de longs hennissements de poulain qui lui venaient du plus profond de son être, comme l'expression d'une libération d'énergie trop longtemps contenue. Mon cheval revivait ! Il a cessé de tiquer le jour même et je me suis promis qu'il vivrait toujours au pré avec d'autres chevaux. Puis tout s'est fait naturellement. À part galoper, il ne savait rien faire. J'ai fait un gros travail à la longe. Un jour, je me suis offert un grand galop dans un champ avec d'autres chevaux. On a dépassé tout le monde. J'ai senti son garrot descendre de 10 cm et ses foulées s'allonger, s'allonger… C'était extraordinaire !

Puis, il y a eu ce séjour à la Cense qui nous a permis d'instaurer une réelle communication et de mieux nous comprendre. Grâce à la mise en place de codes et de règles du jeu bien définies, il sait ce qu'il peut faire et ce qu'il ne doit pas faire. Je sais comment le lui demander ou l'amener à

comprendre ce que j'attends de lui. Nous avons toutes les clefs en main pour, enfin, ne faire plus qu'un dans nos jeux et nos activités.

Aujourd'hui, l'Ami est tellement gai ! Il a le droit de jouer ! Il ose ! C'est énorme ! Pour moi, c'est un aboutissement. Je peux le monter en filet ou en licol, partir en randonnée, le présenter en liberté. J'ai découvert qu'il aimait les applaudissements ! Il deviendra mon cheval de démonstration…

Chapitre 9

Je peux changer !

Laetitia Bos et Paula Lois, militantes au grand cœur pour la protection animale

Rien n’est jamais perdu ! Haute de 80 cm, Boop était une shetland terrorisée. Un jouet dont les hommes s’étaient débarrassés sans ménagement. Forcément, elle ne se pliait pas à leurs quatre volontés. Elle avait tellement peur qu’elle se jetait contre les murs. Impossible de lui mettre un licol, de la soigner et même de l’aborder. Elle aurait préféré mourir que de se laisser approcher. Plus elle était effrayée et plus les hommes s’énervaient, alimentant cette peur viscérale. Boop n’était plus bonne à rien. Elle mourait de faim dans un hangar jonché de cadavres d’animaux quand elle a été saisie et confiée au CHEM (Centre d’hébergement des équidés maltraités).

Au refuge, Boop aurait pu s’en remettre aux hommes et surtout à Laetitia Bos, la présidente de l’association. Mais toute la douceur de la jeune femme et toutes les friandises du monde ne pouvaient effacer les années de coups et de privation.

– Elle me faisait tellement mal au cœur ! J’ai tout essayé. J’ai même campé à côté de son seau à grains. Mais elle se serait laissée mourir de faim pour ne pas qu’on l’approche !

Un jour, Laetitia a eu une idée. Elle s’est transformé en… poney ! Pendant trois jours, elle s’est mise à quatre pattes. Elle a appelée Boop puis s’en est désintéressé, toujours à quatre pattes. Le troisième jour, Boop est venue.

– Elle m’a tout donné, d’un coup ! Elle a frotté sa tête contre mon visage. Elle s’est laissé gratouiller, prendre les pieds. Aujourd’hui, elle me suit partout. Quand je l’appelle, elle arrive au grand galop pour me faire un bisou. Elle est comme un chien. Quand je m’absente, elle fait une drôle de tête. Un chien ! Quand je reviens, elle me fait la fête. Elle a même appris à faire de gros bisous avec ses lèvres.

Laetitia a toujours une vingtaine de chevaux chez elle. Des « cas sociaux », des brimés, des incompris, des abandonnés, des martyrs, des éclopés, tous finissent par lui donner leur confiance. Et pour toujours ! Pourtant, Laetitia n’est pas cavalière. C’est l’animal qui l’intéresse, pas ce qu’elle peut en faire. Sa vie est entièrement consacrée à ses protégés.

– C’est un engagement total. Pour eux, je suis là à 22 heures comme à 4 heures du matin. Je n’ai pas de besoins, je ne sors pas, je ne prends pas de congés. La vie privée en prend un coup ! Mais les chevaux sont là. Ils me donnent tant de bonheur. Ce grand pur-sang mesure 1,68 m. Quand il a peur, il se cache derrière moi !

Disponibles 24 heures sur 24, dévouées 365 jours par an, les femmes sont les piliers des associations de protection. Comme Paula Lois, la présidente du refuge C.H.E.V.A.L. Pendant ses insomnies, elle fait et refait ses comptes. C’est qu’elle a encore 170 chevaux sur les bras !

– On ne s’en sort plus. J’ai 1 000 euros de frais de fonctionnement par jour ! À soixante-sept ans, mon mari qui est dentiste continue de travailler pour rentrer de l’argent. On n’a plus rien. Ce soir, pour la veillée de Noël, on va manger une omelette.

Pas question pour autant de s’apitoyer sur son sort. Seuls, les chevaux comptent.

– J’ai des résultats. Dans ma région (autour d’Alès), les maltraitances aux chevaux diminuent parce que les gens ont peur. Ils savent que j’irai jusqu’au bout !

Jusqu’au bout, Paula Lois accueillera les déshérités – chiens, chevaux, moutons, ânes… qui crèvent à petit feu dans le froid et l’humidité. Jusqu’au bout, elle les soignera et les nourrira. Jusqu’au bout, elle poursuivra leurs « éleveurs » ou propriétaires en justice. Elle veut faire des exemples,

obtenir des sanctions, déposer des plaintes pour que ces mauvais traitements cessent.

Jour après jour, elle se bat contre les tuyaux qui gèlent, la boue qui envahit les prés, les maladies qui guettent les chevaux âgés, l'administration qui souvent fait la sourde oreille… Des années qu'elle n'a pas pris de vacances ni même monté à cheval.

– Je ne fais que cela. Mon mari trouve que je vais trop loin mais il m'épaule.

Dès qu'il rentre du travail, Jean-Claude prend ses outils pour réparer une barrière ou aménager une écurie. Il l'aide à relever un cheval ou à veiller un malade.

– Sans lui, je ne pourrai pas y arriver !

Belle déclaration d'amour d'une femme convaincue de la justesse de sa cause.

– Dans deux jours, je vais saisir deux chevaux attachés à des chaînes au milieu d'une décharge. Si vous voyiez leurs yeux ! Plusieurs fois, j'ai essayé de convaincre leur propriétaire de les soigner, de les nourrir avec autre chose que du pain dur mais il ne veut rien entendre. C'est un récidiviste chez qui on a déjà saisi cinq rottweilers moribonds. Je n'aurai de répit que lorsqu'il sera condamné à ne plus avoir le droit de détenir des animaux.

Chapitre 10

Je te regarde !

La guetteuse du troupeau

Le matin, Mistria et Malika m'attendent. Dès qu'elles voient la lumière allumée dans la cuisine, je les entends s'ébrouer et tourner dans l'écurie. J'ouvre la fenêtre de leur box pour le plus grand bonheur de Mistria qui sort aussitôt la tête. Ma grande jument adore retrouver son poste d'observation. Même s'il pleut des cordes, elle garde la tête dehors pour regarder le jardin. Sa tête est trempée mais son œil malicieux. Je sens qu'elle me suit des yeux et n'en perd pas une miette. Parfois, je m'arrête et je croise son regard amusé. Je reviens avec des grandes brassées de foin. Elles n'auront leur orge et leurs granulés qu'après, pour mieux digérer. Je les entends mastiquer les hautes herbes sèches. La journée peut commencer.

Vivre avec les chevaux permet de prendre du recul. Tous les jours, quel que soit mon emploi du temps et par tous les temps, Mistria et Malika mangent, crottent et exigent des soins constants. Voilà qui ne souffre aucune dérogation ! J'aime voir les traces de sciure sur leurs flancs et dans leurs queues, preuve qu'elles se sont allongées pendant la nuit. Leur litière est si moelleuse ! Quand elles ont fini de manger, je les sors l'une après l'autre pour faire leur box et leur toilette. Je ramasse les crottins, mais pas seulement. Je jauge les boules rondes et vernies, qui oscillent entre des dégradés marron et verts, selon le temps qu'elles ont passé en prairie. Elles les font presque toujours au même endroit dans leur box. Leur aspect me rassure. Les juments sont en bonne santé.

Je n’ai jamais fini de les ramasser, ces crottins ! Une tonne par mois et par jument qu’il faut évacuer. Je mets le tout dans une remorque que nous attelons à ma 207. Deux fois par mois, nous la débarquons à la fourche dans une écurie voisine qui a la gentillesse d’accueillir notre chargement. Les solutions chimiques ont depuis longtemps remplacé le précieux engrais dont plus aucun agriculteur, aucun maraîcher ne veut s’encombrer. Il faut payer pour s’en débarrasser ! Drôle de paradoxe quand tout le monde parle d’agriculture bio !

Vient ensuite le rituel de la toilette, plus ou moins poussée selon les jours. Ma jument a la peau si fine qu’elle se montre chatouilleuse. Elle n’accepte qu’une étrille spéciale à petits picots non rigides. Je remplace la brosse à chiendent par une serviette humide qui prend la poussière. Pour rien au monde, je ne raterai ce moment d’intimité où elle se laisse nettoyer comme un enfant. Elle sait me montrer les endroits où elle a envie d’être gratté, sur les flancs. Elle aime par-dessus tout que je lui frotte le chanfrein et que je gratouille la crinière avec mes doigts. Elle se laisse alors aller la tête penchée, m’offrant un moment d’extrême abandon.

Malika est moins délicate. Elle accepte l’étrille et les grands coups de brosse nécessaires à entretenir sa robe d’ébène. Il faut qu’elle brille ! Je traite ses pieds avec un soin maniaque car ils sont fragiles. Tous les jours, je badigeonne sa fourchette avec un produit et ses parois avec un autre. Elle me regarde à peine quand je fais les boxes. Elle est surtout attentive au moindre bruit, à l’affût d’un mouvement dans les arbres, d’un chien qui passe, d’un oiseau qui s’envole. Elle tourne la tête et se fige, comme si elle voulait analyser le moindre indice. Parfois même, elle sursaute. Élodie la traite de « concierge ». Dans un troupeau sauvage, elle aurait sans doute le rôle de guetteur. C’est elle qui préviendrait les autres en cas de menace. Au pré, Mistria peut dormir tranquille, Malika veille !

Chapitre 11

Je gère mon énergie

Bartabas et son travail sur le souffle

– Alors, tu viens m'em… si tôt le matin !

Bartabas m'accueille avec sa courtoisie habituelle. Je ne m'y trompe pas. Il est content de me voir. Sinon, il m'aurait ignorée. Je me plaque dans un coin du manège, essayant de me protéger du courant d'air glacial de ce mois de février. Son cheval, le Caravage, vient d'être détendu à la longe par l'une de ses assistantes. Il marche d'un pas souple et délié. Un chat qui se promènerait paresseusement en plein soleil. Avec sa robe isabelle louvet et ses longs crins noirs, il occupe chaque cm^3 du manège du théâtre Zingaro. Bartabas le monte sans plus attendre et le couple part au pas. L'homme et le cheval sont déjà dans leur monde. Plus rien ni personne n'existe. Juste leur recherche du mouvement parfait dans le calme.

La tranquillité, c'est ce qui frappe le plus dans leur travail. Comme une quête d'absolu. Je les regarde avec l'impression d'assister à une cérémonie religieuse. Je n'ose pas bouger pour mieux m'installer. Je me retiens de tousser et j'ai éteint mon téléphone portable. Pour un peu, j'arrêterai de respirer. La respiration, justement, l'un des points clé du travail de Bartabas. Douce et ample, elle mène à l'harmonie. Maîtrisée, elle permet de canaliser l'énergie pour mieux la faire exploser ensuite.

Concentré, Bartabas travaille au pas ou plutôt il travaille chaque foulée de pas. Il inspire et expire à chaque mouvement. Oui, Bartabas dirige son propre souffle. Et il apprend à son cheval à diriger le sien. Un seul souffle

pour devenir centaure. Le couple s’arrête. Un arrêt parfait, droit, rassemblé sans aide apparente. L’arrêt dure, interminable. Pendant six, sept minutes, Bartabas et le Caravage restent parfaitement immobiles. Le bruit du tracteur qui passe à l’extérieur ne les fait pas sourciller. Une ombre en doudoune vient assister à leurs ébats. Ils ne se retournent pas. Ils sont dans une autre dimension. Hors de notre temps.

Soudain, le Caravage expire fortement, comme s’il se vidait de tout son air. Aussitôt, Bartabas lui rend les rênes, lui prodigue une caresse discrète et le remet en mouvement, rênes longues. Fin de la leçon. Les prochains arrêts seront beaucoup moins longs. Le Caravage sait qu’il peut, qu’il doit expirer. En se vidant de tout son air, il chasse son stress. Et il renaît. L’anglo-lusitano-arabe est tout autre lorsqu’il enchaîne les mouvements de dressage classique avec une énergie incroyable. Appuyers, pirouettes, piaffers, passage… le Caravage est tellement relaxé que ses figures touchent à la grâce.

Bartabas le monte en filet simple, sans main. Sans doute a-t-il de l’assiette, mais ses éperons effleurent à peine les flancs de son compagnon. Le cavalier demande un peu, mais pas trop. Rien n’est forcé, ni laborieux, tout coule. Comme l’eau. Comme le souffle… Bartabas, cinquante-six ans, et le Caravage, dix-huit ans, sont au sommet de leur art.

Cela fait des années que je suis l’itinéraire de Bartabas. Je vais voir la plupart de ses spectacles, je lis les livres qui parlent de lui, je vois ses films et je collectionne ses affiches. C’est un artiste, un grand metteur en scène, un chorégraphe de génie mais c’est avant tout un écuyer. Avec lui, les chevaux s’enrichissent. À sa façon, il les écoute et les comprend. Il sait que le cheval parfait n’existe pas. Il aborde tout nouveau partenaire sans idée préconçue et cherche à détecter ses qualités. Et il les préserve !

Le voilà qui sort du manège avec le Caravage. Il marche au pas, rênes longues, autour des caravanes d’Aubervilliers pendant un bon quart d’heure. À le voir prendre ce temps pour éviter à son cheval raideurs ou courbatures, je me dis qu’il le connaît bien. Il respecte son corps. Son amour de la danse n’y est sans doute pas étranger. La danse apprend à gymnastiquer le corps. À force de gérer son propre corps, Bartabas sait comment préserver celui du cheval. En prenant de l’âge, l’homme a appris le temps de l’échauffement, des étirements, de la récupération.

Étonnant personnage qui ne fait rien au hasard et dont le perfectionnisme maniaque lui donne cette réputation d’avoir si mauvais

caractère. Il soigne chacune de ses apparitions publiques comme si c'était la dernière. Invité par Equidia à présenter son livre *Manifeste pour la vie d'artiste*[1] pendant quelques minutes dans un photomaton installé dans le hall de l'hôtel Lutetia, il transforme la « promo de son livre » en une performance d'acteur.

Vêtu d'un simple drap noir, il fait le cheval. Il devient cheval. Ses mains sont les oreilles d'un animal intrigué, aux aguets, inquiet. Sa bouche joue la peur, l'effarement, l'attaque. Puis, les mains se font instrument de musique. Elles pianotent sur son crâne dans un tempo cadencé. Juste quelques minutes pour une chaîne de télévision et tout est dit. Bartabas est un cheval, mais pas n'importe quel cheval. Plutôt le cheval de Picasso, torturé, fiévreux, souffreteux, il porte la violence des hommes sur son dos et il y répond. Il se cabre. Et puis, il se calme. Ses traits se relâchent, son œil s'éclaircit et le cheval prend plaisir à travailler dans le rythme. Il aime cette danse imposée par l'homme. Il a besoin de répéter sans cesse ses gammes, ses pas, ses mouvements. L'harmonie est totale, le bonheur ne peut plus attendre.

---

1. *Le Manifeste pour la vie d'artiste* est publié aux éditions Autrement.

Chapitre 12

J’ai besoin de voir où je vais

La tentation de l’escalade des mors

Je déteste les rênes allemandes. J’ai toujours considéré qu’elles rendaient le cheval autiste. Elles l’empêchent de s’exprimer et peuvent entraîner raideurs, courbatures, stress, mal au dos… Mais dépassée par l’énergie de ma jument, j’accepte d’en mettre à l’occasion d’un cours avec un instructeur qui est venu à la maison pour m’aider. Il a des arguments, toujours les mêmes !

– Les rênes allemandes ne sont pas mauvaises en soi. C’est la main du cavalier qui est maladroite. Tu peux t’en servir ponctuellement. Cela va t’aider.

Ma jument en a l’habitude. Le cavalier qui me l’a vendue m’avait d’ailleurs conseillé leur usage. Elle reconnaît le système et s’encapuchonne direct. Le début de la séance se passe plutôt bien. Je n’aime pas cette position enfermée, la tête plaquée sur le poitrail, et je fais bien attention à ne pas tendre les rênes allemandes. Mais peu à peu, ma jument chauffe. Elle se braque, se cabre. Je ne cède pas assez vite et… elle se retourne avec moi ! On casse deux barrières et, pour se relever, Mistria me marche sur le ventre. Elle rentre au triple galop à la maison sans même m’adresser un regard. Je reste à terre, sonnée, la tête sur un chardon qui me pique. J’ai mal partout comme si j’étais passée sous un rouleau compresseur. Je n’ose pas bouger, retardant le plus possible le moment d’évaluer les dégâts. Pierre arrive d’une démarche que je trouve bien nonchalante. C’est sa façon à lui de gérer le stress. Il ne se précipite jamais. De toute façon, il a vu l’accident et a évalué l’importance des lésions éventuelles. Je bouge mes doigts de

pied, tout étonnée qu'ils me répondent. Pierre m'aide à me redresser, après avoir vérifié que ce n'est pas risqué. Miracle ! Je n'ai que des écorchures. Son sabot est passé à côté de la rate, mais aucun organe n'est lésé.

Cet épisode me fait beaucoup réfléchir. Je décide de ne plus faire venir de professeur pour le moment. Je vais prendre mon temps, écouter mon intuition. Parvenir à amadouer ma jument en allant dans son sens. Ne plus jamais la coincer ! Je laisse tomber toute idée d'enrênement. Je vais essayer de me servir de son moteur plutôt que de le brider. Je repense à ce que dit Mario :

– Quand tu montes un jeune cheval, tu dois avoir tout ton temps. Ne sois jamais pressée. Ne prends pas de rendez-vous. Une séance peut durer trente minutes, une heure, deux heures ou toute la matinée.

Pendant plusieurs mois, je prends mon temps. Sur les conseils d'Alexandre Gros, je fais fabriquer un collier d'encolure en cuir qui me sert de doubles rênes. Quand je veux ralentir, j'utilise ma « rêne » de collier. Je préserve ainsi la bouche et, surtout, la susceptibilité de Mistria. C'est incroyablement efficace.

Avant de la monter, je lâche ma jument dans le rond de longe pour qu'elle se détende. Puis je lui donne une carotte pour la décontracter et la faire saliver. Je la travaille sur des huit de chiffres, des grands cercles. Je multiplie les transitions. Je ne pars au galop que lorsque je la sens en équilibre. Dès que cela se gâte, je repasse au trot ou au pas. Je ne la laisse pas fuir en avant. J'apprends à me grandir, à souffler, à mollir dans les doigts plutôt qu'à tirer sur les rênes.

Je résiste à la tentation sans cesse renouvelée de lui mettre un mors plus dur. Je sais très bien qu'on entrera dans l'escalade des mors. Autant les grands cavaliers peuvent se permettre des embouchures sophistiquées car ils ont une main moelleuse, une position impeccable et savent exactement ce qu'ils font. Autant je peux avoir de mauvais réflexes, des épaules contractées ou les mains qui bougent. Ces petites erreurs se payent cher avec des embouchures sévères. Elles sont mieux tolérées avec un mors simple. Je m'obstine avec des moments d'intense satisfaction suivis de séances de découragement. Ma jument s'arrête au sifflement, recule à la voix et « se tient ». C'est un bon début !

Chapitre 13

Je veux sortir !

La vie, c’est le mouvement

– Le dimanche, les chevaux vont en concours. Le lundi, c’est placard !

La jeune groom de l’écurie de concours dans laquelle nous avons mis les deux juments en pension temporairement, assène cette vérité comme une évidence. Comment en serait-il autrement ? Le lundi est son jour de congé.

– Ils se reposent et l’on réduit leur ration.

– Et ceux qui ne vont pas en concours ?

– Ils se reposent, eux aussi ! Ils sont contents d’être tranquilles, ajoute-t-elle sans la moindre malice.

Et nul ne s’étonne que le vétérinaire soit sans arrêt appelé pour une boiterie, une tendinite, une colique, etc. C’est parti pour des infiltrations, des traitements, et… du repos, bien-sûr ! Drôle de conception du sport ! N’importe quel sportif a entendu parler de la récupération active. Elle consiste à bouger pour éliminer l’acide lactique accumulé par les muscles lors d’un effort. Pour un cheval, l’idéal est de marcher. Et pas seulement pour récupérer ! Les microtraumatismes de l’activité physique renforcent le squelette. À chaque fois que le cheval pose le pied en se déplaçant, une onde parcourt son corps, favorise la fixation du calcium sur ses os et renforce le cartilage des articulations. De plus, l’activité entretient les muscles, le cœur et les capacités respiratoires.

Il ne viendrait à personne l'idée d'enfermer un athlète humain dans une petite cellule 23 heures sur 24 et de lui demander de gagner des compétitions sportives. Sans vouloir faire de l'anthropomorphisme, il faut bien reconnaître que nul n'est choqué de voir un athlète cheval enfermé avec des bandes de repos pour éviter l'engorgement des membres !

Moi, cela me désole ! Quand je passe devant un box de 9 m^2 et que je vois tourner un cheval en rond et s'agiter, j'ai envie de lui ouvrir la porte. Quand il se tient la tête basse, l'œil éteint, résigné à son sort, c'est encore pire. Seul et enfermé, le cheval s'ennuie. Il peut devenir agressif, surexcité ou, au contraire, tomber dans la dépression. Dans la nature, quand un cheval est menacé, quand il a peur, faim, froid ou soif, il se met en mouvement. La vie, c'est le mouvement ! Le priver de sa locomotion n'est pas anodin. Le cheval maîtrise ses états émotionnels par le mouvement. La tension ne cesse que si le mouvement est possible. Et le mouvement ne cesse qu'une fois la tension disparue.

Nos juments vivent au pré toute l'année. Mais lorsque nous nous déplaçons, nous les emmenons avec nous et, parfois, elles se retrouvent dans des écuries sans paddock. Nous les montons tous les jours, les sept jours de la semaine. Faute de mieux, l'après-midi, l'un de nous s'efforce de les ressortir, d'aller les faire marcher et brouter au moins une demi-heure. C'est peu, bien trop peu, je l'avoue. Mais je vois des chevaux rester plusieurs jours sans sortir, comme le propre cheval de la groom.

– Il n'aime pas sortir, il a peur de tout. Il préfère rester au box. C'est chez lui ! Si je le sors, il ne pense qu'à rentrer !

Voilà qui en dit long sur la relation de la jeune femme et de son cheval. Si son cheval est si pressé de rentrer à l'écurie, ce n'est pas pour retrouver ses quatre murs mais plutôt ses compagnons de « détention », les autres chevaux qui forment son univers social, ses repères. C'est aussi l'endroit où il est habitué à trouver sa nourriture. De là à croire qu'il s'y plait…

C'est décidé ! Mes juments ne vivront plus jamais enfermées.

Chapitre 14

J’ai une bonne oreille

Mario Luraschi dévoile son secret

– *Bueno caballo*, allez *mi amor*, allez, en place !

Mario Luraschi ne parle pas aux chevaux. Il les enjôle dans un mélange de français, d’italien et d’espagnol. Qu’ils soient hongres ou entiers, il les appelle *mujeres* (« femmes » en espagnol) ou bien du surnom qu’il donne à ses enfants « mes clowns ». Pour les arrêter, les calmer ou les cadencer, il possède tout un registre de sifflements mélodieux. D’ailleurs, tous ses chevaux sans exception s’arrêtent au sifflement. Une sécurité qui préserve leur bouche.

Le dresseur de chevaux pour le cinéma a fait l’objet de l’un de mes premiers reportages pour *France-Soir Magazine*. Quatre pages titrées : *Avec lui, les chevaux sont un peu cavaliers !* À l’époque, Mario vivait dans un ancien moulin à Montlognon, près de Senlis, avec sa tribu, ses chevaux, ses chameaux et ses chiens. Il m’avait raconté ses débuts. Arrivé d’Italie à neuf ans, c’est en fréquentant assidûment ses voisins, les Falks, une grande famille du cirque, qu’il a appris à monter à cheval.

– Ils m’ont enseigné l’équitation à la manière forte. Trois heures de cheval à cru avec un bâton dans le dos. En échange, j’étrillais. J’ai persévéré pour ne pas passer pour une mauviette…

En 1965, il participe à la création du parc d’attractions « La vallée des Peaux-Rouges » à Ermenonville. Il vit sous un tipi, s’habille comme un Indien, exécute des danses rituelles et des cascades à cheval. Son père

géomètre préfèrerait qu'il fasse des études. Mario décroche un diplôme de dessinateur industriel avant de partir pour l'Espagne et le Portugal. Il travaille avec Paco Ibañez, le célèbre dresseur de Salamanque et, à Séville, avec Almaro Domecq. De retour en France, il crée un club hippique. Mais c'est l'ennui ! Le cinéma et la cascade le tirent de sa routine.

Depuis, il a tourné plus de 400 films et je le retrouve périodiquement à l'occasion de reportages ou simplement pour le regarder travailler. On dit qu'il est parfois dur. Je ne l'ai jamais vu s'énerver après un cheval. Il est rigoureux mais juste et précis. La précision, c'est son dada !

Justement, le voilà en train de régler les cascades de la course de chars de Ben Hur, mise en scène par Robert Hossein au Stade de France. Dans sa ferme-musée de Fontaine-Chaalis, il a construit une piste de sable aux dimensions du stade. Lancé à 50 km heure, son attelage de quatre chevaux blancs galope plein pot. Soudain, le char décolle. Mario fait un bond d'un mètre cinquante au-dessus de son char ! Je ferme les yeux, certaine qu'il va se faire éjecter. Et le voilà de nouveau debout dans son char, un sourire triomphant. À cinquante-sept ans, il vient de réussir le premier essai de la cascade dont il a rêvé toute sa vie, le saut de Ben Hur, celle qui a fait le succès du film de William Wyler avec Charlton Heston en 1959. Ses yeux brillent comme ceux d'un enfant qui a fait une bonne blague.

– Juste au bon endroit ! Et les chevaux ne se sont pas décalés. C'est précis, non ?

La précision, c'est l'obsession de ce perfectionniste qui n'a que neuf mois pour préparer un tableau qui durera quatorze minutes au total.

– Au cinéma, la scène a demandé un an de préparation, quatre mois de tournage et l'on pouvait refaire des prises ! s'amuse Mario sans cacher son plaisir.

Neuf mois. C'est peu pour trouver des chevaux de la même taille, de la même couleur et qui s'entendent bien entre eux. Des noirs, des blancs, des gris à crins blancs, des gris à crins noirs, des bais, des palominos… Puis, il faut chercher leur place dans le quadrige. Celui qui a le plus d'amplitude sera à l'extérieur. C'est le galérien. Celui qui se rassemble et qui freine très vite sera à l'intérieur. L'un supporte d'être au milieu à gauche mais pas à droite. L'autre est un peu trop rapide pour être au milieu…Un vrai casse-tête ! Chaque cheval a son code position. Tout doit être calé une fois pour

toutes. Si un cheval est blessé, il faut tout recommencer ! Au total : quarante-six chevaux sont préparés pour former les sept chars de quatre chevaux, auxquels il faut ajouter deux chevaux de remplacement par char et quatre pour les chars de Ben Hur et de Messala.

Certains chevaux proviennent de sa propre cavalerie. D'autres ont été achetés en Espagne ou en Italie. Des murgeses noirs à la longue crinière qui n'ont que trois ans. Mario aime prendre des jeunes car ils sont plus à l'écoute. Ils ne savent pas ce qui les attend, alors ils chauffent moins que ses chevaux de cinéma ! Il s'occupe toujours de ses poulains lui-même. Pas question de laisser tourner un jeune à la longe même par une de ses cavalières.

– Au début, chaque geste compte. La plus petite erreur se paie. Je gagne un temps fou à tout faire moimême.

Un petit sac de cuir en bandoulière, son assistante n'intervient que pour donner de l'avoine au cheval.

– La récompense, tout est là ! Et savoir s'arrêter ! Je me freine. Les chevaux ont tellement de capacités. Avec l'expérience, je sais qu'il faut savoir attendre, ne pas précipiter. Quand le cheval est prêt, tout devient facile…

Mario sait de quoi il parle. Il a débourré plus de quatre cents chevaux et en a mis deux cent quatre-vingts à la haute école ! Pour lui, un cheval est assez avancé dans son dressage lorsqu'il maîtrise l'épaule en dedans et les appuyers.

– C'est la base. Réussir un bel appuyer est bien plus difficile que de piaffer ! Il peut alors être mis à l'attelage.

Au début, Mario lui apprend à tirer une palette dans le manège. Une assistante le suit avec son sac d'avoine. Il emmène ensuite le cheval et sa palette sur le macadam, histoire de l'habituer à supporter un bruit d'enfer. Puis, il est attelé avec un autre à une voiture de marathon.

– Je le mets avec un de mes bons routiers et je l'emmène faire du tout terrain dans la forêt. C'est plus facile de dresser un cheval à la haute école qu'à l'attelage. En attelage, la moindre erreur se paye comptant ! Je travaille sans œillères. Je veux que mes chevaux soient réactifs et n'aient peur de rien.

Couvés, choyés, adulés, ses chevaux sont en confiance.

– Le cheval a le même trac que toi, la même angoisse, le même plaisir, la même excitation dans un travail qu'il sait aussi dangereux pour lui que pour toi. Avant tout, je m'efforce de le décontracter et de lui éviter toute douleur musculaire.

Même s'il est extrêmement rigoureux dans le travail et ne leur laisse rien passer, Mario Luraschi voue à ses chevaux un total respect. Il va jusqu'à verser 3% de ce que lui font gagner ses chevaux pour leur offrir une retraite dorée, chez lui.

– Je ne veux pas les mettre au pré car ils sont habitués à vivre à la maison. Ils s'ennuieraient dans un pré et surtout, j'ai peur qu'ils aient des rhumatismes ou qu'ils supportent mal l'humidité.

Après la formation à l'attelage, vient l'entraînement en endurance. Ses chevaux sont des sprinters très près du sang, mais il va en faire des marathoniens. Au stade de France, ils vont couvrir trois kilomètres au triple galop. Il faut que ce soit une promenade ! Tous les jours, chaque cheval est donc attelé et fait 20 km au pas, au trot et au galop. La piste d'entraînement est aux dimensions du Stade de France : 120 m sur 80 m. Mario compte les tours.

La difficulté se corse lorsqu'il s'agit d'atteler quatre chevaux de front. Sa grande hantise est qu'un cheval trébuche et tombe dans un tournant. Les chars n'ont pas de freins !

Les ferrures sont minutieusement vérifiées. Rien ne doit dépasser et faire buter un cheval. Même à l'entraînement, Mario Luraschi contrôle tout. C'est un maniaque du matériel ! Avec précision, il règle pour chaque cheval son harnachement. Après un tour de piste, il resserre ou desserre d'un millimètre. Pas question d'inverser les harnachements ! Mario le voit immédiatement. C'est lui qui a fabriqué tous les harnais.

De sa formation de dessinateur industriel, Mario Luraschi a gardé le goût du sur-mesure. Il a dessiné les patrons, découpé les cuirs, collé, cousu… Dans sa ferme, il s'est installé un véritable atelier de bourrelier, sellier, couturier.

– Je fais moi-même les costumes de mes cascadeurs ! Je suis sûr qu'ils ne gêneront pas nos mouvements.

Mario fabrique également ses propres mors. Il en possède plus de 500. Sa ferme est une véritable galerie d'art avec 500 selles rangées par genre ou

époque (romains, mousquetaires, Napoléon, western…), des centaines d'étriers, de tapis, d'éperons.

Sa cavalerie prête, il lui faut encore régler les cascades et prévoir… l'imprévu ! Cela fait vingt ans qu'il règle des courses de chars en Allemagne ou pour le Puy du Fou. Mais celle-ci devrait entrer dans la légende. Pour la scène du saut, il rêve d'aller encore plus loin, plus haut, plus vite.

– Je voudrais arriver à atteindre 1,80 m pour que le saut surprenne même la personne qui est en haut des tribunes. Je me suis entraîné avec un pick-up avant de le faire en attelage. Mais avec les chevaux, c'est moins stable ! Je prépare une vraie course. Quand elle sera partie, il faudra aller jusqu'au bout !

Sacré Mario ! Je l'ai revu pour la préparation d'*Excalibur* toujours au Stade de France ; à Kaltenberg, sur les terres du prince de Bavière pour un festival consacré au Moyen Âge, sur le tournage de *Merlin*… Pour le film *Jappeloup* réalisé par Christian Duguay avec Guillaume Canet, il a enflammé un camion avec des chevaux à l'intérieur.

– Des flammes à 5 cm de sa face et il n'a pas bougé d'un millimètre ! Baturo m'a vraiment étonné ! Il était recouvert d'un gel protecteur mais il ne le savait pas, lui ! Pourtant, il est resté stoïque. Il s'est contrôlé au milieu des retours de flammes, avec cette chaleur étouffante et la fumée envoyée par des ventilateurs. Traverser le feu, ce n'est pas très difficile. Mais rester sans bouger avec des flammes dans tous les sens, le plafond du camion qui se met à fondre, la fumée, la chaleur… c'est exceptionnel !

Pour habituer un cheval au feu, Mario ne le force jamais.

– J'y vais petit à petit. J'en mets un peu. Si cela ne le dérange pas, je lui donne de l'avoine. Puis, j'en mets un peu plus et je récompense. Petit à petit, je vais plus loin mais sans jamais atteindre son seuil de tolérance. Il faut qu'il reste en confiance. Cette méthode ne marche pas avec tous les chevaux. Certains ne le supporteront jamais. Inutile d'insister. Ils ne deviendront pas cascadeurs ! Comme les gens, les chevaux sont plus ou moins courageux

Le maître de la cascade équestre s'est fait plaisir et a débridé son imagination à Amiens, au cirque Jules Verne. Il a créé un cheval marionnette, articulé par un voltigeur et… suspendu dans les airs. Le cheval

ne semblait avoir aucune angoisse. Non, il regardait les spectateurs tout en montant dans les airs, comme s'il avait fait cela toute sa vie.

– Il a tellement l'habitude de faire des choses extra-ordinaires. Plus rien ne l'étonne !

Dans la série incroyable, Mario a escamoté un cheval dans une malle.

– L'enfermer n'a pas été difficile. On l'a habitué progressivement avec des séances de travail très courtes et en le récompensant à la sortie. Je m'attendais à ce qu'il se débatte quand on a fait bouger la malle. Une fois encore, mon cheval m'a épaté ! À croire qu'il comprend tout !

Chapitre 15

Vive la liberté !

Au paradis des chevaux, chez Pascale Meyer

Huit heures du matin. Pascale termine de souligner ses lèvres avec un rouge intense. Elle attache ses longs cheveux blonds en queue de cheval et met ses immenses lunettes de soleil griffées. Un chemisier blanc impeccablement repassé forme un insolite contraste avec son pantalon noir informe et ses chaussures de charpentier. D'un pas alerte, elle se dirige vers les écuries, suivie par toute sa tribu, le dogue allemand Shercane, la bouledogue française Sarah, Luna berger du Caucase, Tess berger allemand, Roxy et Zac, multi-races.

Enjouée, elle salue chaque cheval, le nourrit puis ouvre la porte de son box. Chacun décide alors du programme de sa journée. Suivi de Léa, la brebis qu'il a adoptée et dont il ne se sépare jamais, Léo, solide portugais gris va rendre visite aux entiers. Qui sait ? L'un d'eux aura peut-être fait tomber quelques granulés devant son box. Spirit et Embarado vont rejoindre le pré du fond. Sans doute ont-ils repéré des herbes délicieuses ou une flaque de boue dans laquelle se rouler. Marley, dit le clown parce qu'il a le sens de l'humour, commence par se gratter contre les bottes de paille, avant de dévaster la grange à foin. Il en met partout ! Léo et Léa vont maintenant mettre le nez dans la boîte à pansage d'une cavalière imprévoyante. Ils font voler les brosses et parviennent à mettre le sabot dans le sac à bonbons. Repus, ils vont « admirer » la propriétaire de la boîte à pansage en train de monter son cheval dans la carrière.

Pascale rit de leurs bêtises et s'amuse à voir son écurie bien rangée se transformer en champ de bataille. C'est qu'elle vit cheval, parle cheval,

pense cheval ! Elle se met dans leur corps, leur cœur, leur âme. Quand elle voit une belle flaque de boue, elle jubile, sûre du bonheur que vont trouver les chevaux à s'y rouler. Quand, au printemps, l'herbe pousse, elle est heureuse. Pour un peu, elle en mangerait ! Et quand ils font une bêtise, elle y voit la preuve de leur intelligence. Son emploi du temps est réglé par ses protégés. Les entiers sont les seuls à ne pas avoir le droit de déambuler comme bon leur semble mais ils vont au pré et sont rentrés quand ils le demandent. Tout dépend de la météo ! Ils aiment rester longtemps dehors sous une pluie fine mais pas avec une pluie forte ou par grosse chaleur.

Pour Pascale, cette liberté éveille les chevaux. Elle les rend plus malins, ouverts, réactifs. Et tant pis si le foin est défait ou la poubelle d'eau renversée ! Chez Pascale, les chevaux, les chiens, les chats et le mouton sont heureux. Et ils vivent en parfaite harmonie avec leurs amis humains.

Cette belle « anarchie » surprend Caroline. La jeune femme a l'habitude des chevaux puisqu'elle monte dans un grand club de la région parisienne depuis une dizaine d'années. Mais elle a toujours pensé que les chevaux sont bêtes, ou tout au moins pas très intelligents. Pascale sourit. Elle comprend ce que Caroline veut dire.

– Les chevaux de club et ceux qui vivent dans des endroits confinés se protègent en étant inintelligents. S'ils étaient intelligents, ils seraient trop malheureux. Alors, ils acceptent qu'on leur donne une claque pour un oui pour un non, ils tolèrent les aides contradictoires, ils supportent de vivre dans quelques m^2 et de ne sortir que pour travailler… Pour ne pas tomber dans la dépression, ils vivent comme des robots.

– Des robots ! Mais pourquoi acceptent-ils cette condition ? S'ils étaient intelligents, ils se révolteraient ! dit Caroline qui commence, mine de rien, à prendre conscience de la condition des chevaux.

– Parfois, l'un d'eux se révolte. Il devient difficile, agressif. On essaie de le mater. Soit il accepte et il s'éteint. Soit, il devient encore plus violent et le club s'en débarrasse. Les camions qui vont aux abattoirs sont remplis de ces chevaux incompris.

– Tu me fais froid dans le dos ! Tu n'exagères pas un peu ?

– Mais comment accepteraient-ils autrement de vivre en prison quand la nature les a programmés pour bouger, marcher et manger toute la journée ? Ici, j'ai des chevaux avec beaucoup de sang, du tempérament, mais pas un ne manifeste de l'impatience ou de l'agressivité. Pas parce qu'il se résigne !

Mais parce qu'il établit le programme qui satisfait ses besoins. Viens avec moi ! Tu vas comprendre…

En fin d'après-midi, Pascale emmène Caroline nourrir ses chevaux. Embargo, le beau lusitanien a décidé de manger au pré car il fait très chaud et il préfère rester dehors cette nuit. Treck, le trotteur âgé de 22 ans, est rentré dans un paddock qui était pourtant fermé. Pascale l'appelle. Treck lui répond par un bref hennissement sonore.

– Il connaît son nom ? demande la jeune femme.

– Bien-sûr, répond Pascale. C'est un être vivant ! Pascale l'appelle une deuxième fois. Il répond, mais ne bouge pas.

– Pourquoi ne vient-il pas ?

– Parce qu'il est passé sous le fil et comme je le regarde, il ne recommencera pas. Viens, on va se cacher. Dans deux minutes, s'il voit que je ne m'occupe pas de lui, il va rentrer dans son box.

Dès que Treck se croit seul, il passe sous la barrière et rentre au box en grande trombe.

Pascale nourrit ses protégés puis rouvre les portes pour laisser à chacun la possibilité de profiter du pré la nuit par ces fortes chaleurs. Elle les interpelle :

– Qui veut une douche ?

Et voilà trois chevaux qui viennent se faire rafraichir à la queue leu leu.

– Ils ont leur hiérarchie. Le dominant arrive avec son protégé. Les autres attendent. Cela se passe toujours avec courtoisie parce qu'ils ne manquent de rien. « Quand le foin manque au râtelier, les chevaux se battent », disaient les anciens. De toute façon, j'ai le dernier mot et je suis toujours un cran au-dessus d'eux. S'ils sont câlins, je suis encore plus câline. S'ils sont désagréables, je suis encore plus désagréable. Ils respectent les humains. Même s'ils sont un peu collants, jamais ils ne bousculent ou ne marchent sur les pieds d'un bipède !

Caroline le reconnaît : les chevaux de Pascale connaissent bien les limites à ne pas dépasser. Ils sont drôles, taquins parfois impayables mais jamais irrespectueux ! Et de remarquer combien ils savent s'adapter en permanence à toutes sortes de situations, du tracteur qui pétarade aux coffres de voiture qui claquent en passant par les chiens qui aboient, les cyclistes qui se promènent, les oiseaux qui s'envolent…

– Tu leur ouvres des portes et ils se révèlent, poursuit Pascale. Certains peuvent même devenir brillants. Treck par exemple est le seul cheval à ne jamais avoir d'eau gelée dans son box en hiver. Il colle de la paille tout au long du tuyau et il en met dans son seau, uniquement quand il fait froid ! Marley est capable de déplacer la brouette que j'ai mise dans l'allée pour en interdire le passage. Et il sait ouvrir son box et libérer ses voisins ! Quant à Spirit, il ferme la manette de douche à chaque fois que je passe derrière lui. C'est sa blague préférée ! Lui, il est vraiment devenu extraverti à mon contact. Au début, il était plutôt froid et renfermé. Maintenant il est sacrément bavard et me sort toutes une gamme de vocalises quand je lui parle.

– Et montés, ils sont comment ? risque Caroline.

– L'équitation doit être un moment de plaisir partagé, répond Pascale. Sinon, où est l'intérêt ? J'aime que le cheval vienne lui-même prendre son mors. Il suffit d'être humble et patient et il vous donne tout ! Quand mon cheval est heureux, il est en équilibre et léger.

Chapitre 16

J’ai le sens de l’humour

Des jeux avec mes juments

Les chevaux de Pascale ne sont pas les seuls à avoir le sens de l’humour. Mistria et Malika ont leur petit répertoire, surtout quand elles sont au pré. Ah, ce pré ! Deux hectares qu’il faut entretenir avec les systèmes D. Nous n’avons pas les moyens de nous offrir un tracteur et c’est donc à la faux (oui, comme dans l’ancien temps) ou à la tondeuse de jardin que Pierre coupe l’herbe. Plus de deux journées pleines sont nécessaires pour en venir à bout. Ce qui lui laisse tout le loisir d’observer les juments. Parfois, elles l’ignorent superbement, préférant garder la tête dans l’herbe. Mais la plupart du temps, elles l’ont à l’œil et vont lui rendre de petites visites.

Côte à côte, elles arrivent au grand galop bien face à lui. Pierre ne sait que faire. Vont-elles lui foncer dessus ? Doit-il s’arrêter ou au contraire continuer, sans dévier de sa trajectoire ? Et si elles glissaient ? Et si elles se percutaient ? À chaque fois, Pierre ne peut s’empêcher d’avoir un peu peur. À chaque fois, au dernier moment, elles dévient chacune d’un côté. Puis, elles lancent un ou deux coups de cul, histoire de bien montrer leur joie.

Réparer les barrières exige une bonne dose de patience. Les deux intrépides prennent un malin plaisir à fouiller dans la boîte à clous, renverser les outils ou stopper la perceuse en mettant leur nez dessus ! Le cheval d’une de mes amis fait mieux. Il vole les outils et va les enterrer au fond de son box !

Pour rentrer du pré, Mistria joue la comédie. Toujours la même ! Au moment où je vais l'attraper, elle part au trot et s'arrête à une dizaine de mètres. Là, elle me regarde, non, elle me défie ! Je ronchonne en prenant ma grosse voix. Et elle vient. Tant que je ne l'ai pas « grondée », elle me nargue. Est-ce un test ? Une blague ? Je n'ai même pas besoin de faire les gros yeux. Il suffit juste de me montrer agacée.

Pour les besoins d'un livre d'exercices destiné aux jeunes cavaliers sous le titre *Je joue avec mon cheval*[1], j'essaie de jouer au ballon avec elles. Le premier jour, Mistria accepte de jouer avec mon gros ballon bleu. Elle met le nez dessus, le fait rouler. Je suis aux anges ! Le lendemain, je veux recommencer.

– Allez Mistria, frappe ! Shoote ma grande. Vas-y, c'est à toi !

J'ai beau m'époumoner, supplier, l'encourager de mille manières, Mistria regarde mon gros ballon de fitness avec une implacable indifférence. Je le fais rouler, rebondir, vibrer, sans succès ! Je réussis une belle passe en visant son antérieur. Elle n'a qu'à laisser rebondir le ballon pour me le renvoyer. Mais elle esquive et me regarde d'un air outré. Je lui laisse du temps pour réfléchir et je fais rouler le ballon devant elle, avec un grand sourire. Peine perdue ! J'ai l'impression que ma jument se désespère… de moi. Je me sens bête de faire autant d'efforts pour la faire jouer au foot ! Le jeu ne l'intéresse absolument plus. Elle soupire même, histoire de me signifier que la plaisanterie ballon a assez duré !

Déçue, je rentre la princesse dans son box et j'essaie avec Malika. Ses réactions sont complètement différentes. L'énorme ballon bleu turquoise l'inquiète. Elle recule, respire vite, part à l'autre bout de la piste. Au bout de quelques exercices de désensibilisation, Malika n'en a plus du tout peur. Mais elle s'en désintéresse totalement. Les bruits qui viennent de l'autre côté du jardin sont bien plus intrigants. Certains chevaux adorent faire rouler un ballon et même taper dedans. Les miennes ont visiblement autre chose à faire de plus intéressant. Brouter, par exemple !

Pourtant mes deux juments aiment jouer. Leurs galopades dans le pré l'attestent. Elles ont soif de contacts et adorent partager de bons moments avec moi. Du moment que je ne leur demande pas de taper dans un ballon !

Elles ont chacune leurs préférences et leurs humeurs. Pour jouer, le meilleur moment se situe après le repas, quand elles ont fini leur foin et qu'elles commencent à s'ennuyer un peu dans leur box. Mistria aime le jeu

du brin de paille. Elle vient chercher un fétu de paille ou une tige de foin que je tiens dans la main. Au moment, où elle va la saisir, je lui enlève. Elle doit venir l'attraper à gauche, à droite, en l'air, entre ses antérieurs… Elle semble sourire quand elle y parvient.

Elle apprécie aussi le jeu de l'explorateur. C'est une curieuse qui adore prospecter et découvrir un chapeau, un foulard, une veste, une peluche, un jouet de bébé qui roule, une girafe qui couine ou qui fait de la musique… En cachant des carottes sous les objets, je parviens même à lui apprendre des mots. Quand je dis « chapeau », elle va renifler le chapeau. Un vrai cheval savant !

Ce qu'elle préfère ? Courir avec moi. Rien ne l'amuse plus qu'un footing. En licol, la longe lâche, elle reste à mes côtés, ajustant sa vitesse à la mienne. Un écureuil qui grimpe dans un arbre, un oiseau qui s'envole, un chat qui traverse la route, un voisin qui se gare, un nouveau pot de fleurs, des travaux… tout l'intéresse. J'ai l'impression de faire une tournée d'inspection !

Malika et Mistria évoluent toutes deux en liberté dans le rond de longe. Elles savent changer de main, s'arrêter, varier les allures, venir vers moi… Cela amuse Malika mais pas Mistria qui s'agace vite de tourner en rond. Elle qui est si énergique ne voit pas l'intérêt de ce jeu. Elle traîne les sabots en guettant la fin de l'exercice. Malika est plus intéressée. Elle adore répondre à mes directives du tac-au-tac. Je la connais si bien que je peux me permettre de la provoquer un peu. Elle se met alors au piaffer ou au passage, la queue en panache. Elle tente des demi-tours (non demandés) et peut même se mettre debout comme un étalon. À mon tour de réagir du tacau-tac. La pression monte aussi vite qu'elle redescend. C'est ce qui fait le charme des chevaux. Ils peuvent passer de l'état sauvage à la collaboration tranquille en un quart de seconde.

J'ai également appris à Malika à faire la révérence. Enfin, révérence ! C'est plutôt une espèce de salut avorté qu'elle m'offre dès que je passe devant son box, dans l'espoir d'obtenir une carotte. J'ai pourtant bien fait les exercices préparatoires avec une rondelle de carotte piquée au bout d'une badine que j'ai passée entre ses antérieurs et abaissée doucement jusqu'à ce qu'elle pose le genou sur le sol et vienne mettre son nez par terre pour attraper la friandise. Je lui ai appris à ployer l'enco-lure en reportant son poids sur l'arrière-main, un antérieur tendu et l'autre replié. J'ai dû rater

une étape car son mouvement n’est pas très harmonieux. Mais Malika est ravie de l’exécuter. Je la laisse improviser ! Après tout, quelle importance !

1. Je suis l’auteur de la collection « Mon cheval et moi » (Belin).

Chapitre 17

Je m’adapte aux cavaliers de tous âges

Françoise, une cavalière de 92 ans

Ta-ga-da, ta-ga-da, ta-ga-da. Françoise, 92 ans, « cire » sa selle avec ses fesses. Le nez au vent, elle jouit de chaque foulée de galop, s’enivre de chaque rebond. Non, elle n’a nullement l’intention d’obéir à Claude qui rouspète au milieu de la carrière :

– Au trot, Françoise. C’est assez ! Au trot, maintenant !

Françoise fait la sourde oreille, mais sa jument Déesse obéit instantanément à la monitrice. Mi-fâchée mi-amusée, Claude suit le couple des yeux :

– Vous en faites trop Françoise ! Il faut la laisser souffler !

Françoise sourit. Elle sait que Claude ne s’inquiète pas pour Déesse. Bien qu’elle ait dix-neuf ans, la solide trotteuse est en pleine forme. Elle a encore du gaz et elle est parfois difficile à tenir, sauf lorsqu’elle est montée par Françoise. La jument fait alors très attention à se rendre confortable. Pas d’écart, jamais un coup de cul. Parfois, avec d’autres cavaliers, Déesse s’amuse un peu. Elle pousse et elle tire ! Avec Françoise, c’est différent.

– J’ai de la chance ! Déesse a décidé de ne plus m’embêter ! dit-elle, avec un sourire coquin, la tenue impeccable et les bottes cirées. Déesse est mon amie. C’est le modèle parfait de cheval pour cavalier senior. Avec elle, je me sens en sécurité totale. Je possède une jument que j’ai dû mettre au pré parce qu’elle n’était pas fiable. En vieillissant, certains cavaliers pensent qu’ils ne peuvent plus monter. C’est faux, il suffit de trouver une Déesse ! Un jour, on a été attaqué par un chien dans la forêt. Déesse n’a pas dévié d’un millimètre. En tant que cheval, elle aurait dû fuir ou au moins

faire un écart. Elle est restée sur sa ligne, comme si elle voulait avant tout me préserver.

Les cheveux blonds coupés au carré comme une petite fille, Françoise vient à la ferme des Noyers, près de Maisons-Laffitte, deux fois par semaine. C'est son secret : ne jamais s'arrêter.

– Il faut accepter les contraintes de la vieillesse, savoir qu'on met plus de temps à récupérer, mais continuer à tout faire. Monter à cheval est un bon motif pour ne pas se laisser aller. Déesse m'aide à tenir debout !

Françoise apporte toujours un petit panier avec le goûter de la jument, du mash, des poires et des pommes. Elle la salue d'une petite caresse à l'encolure puis file, illico, chercher sa selle au premier étage de la ferme. Et la voilà qui dévale l'escalier de meunier pourtant très raide, la selle sur les hanches, le filet dans l'autre main, sans même songer à se tenir à la rampe. Elle s'occupe elle-même du pansage, cure les pieds et démêle la queue. Puis, elle fait faire quelques étirements à la jument avant de l'emmener au montoir. Elle n'a pas besoin d'aide, une petite marche lui suffit. Et hop, en selle !

En plus de l'équitation, cette ancienne pilote d'avion fait toujours et encore… du ski ! Quand il pleut trop, elle emmène Déesse dans le manège. Son plus grand plaisir, ce sont les barres au sol. Françoise aimerait sauter quelques cavalettis. Mais Claude l'a prévenue :

– Si vous sautez avec Déesse, je ne vous la prête plus ! Françoise sourit. Les exercices de manège l'ennuient maintenant. Elle sait que sa jument n'a plus envie de faire des cercles au galop à faux ou de se plier dans tous les sens. Déesse est un peu raide et Françoise s'accorde avec ses possibilités. Elle ne fait qu'appliquer sa devise : « Il faut regarder ce qui nous reste et oublier ce que l'on a perdu. » Heureusement, la forêt de Saint-Germainen-Laye est propice à de bons petits galops que la trot-teuse apprécie tout autant que sa cavalière. Quand elles rentrent d'une bonne balade, au petit trot, rênes flottantes, elles sont les reines…

Chapitre 18

Je parle au téléphone

Conversation téléphonique avec le cheval du président

Impossible d'évoquer Alexandre Gros sans parler de Gend Jim. L'akhal téké était son frère, son double, le cheval de sa vie. Il lui a été confié par Fran-çois Mitterrand qui l'avait reçu en cadeau du président du Turkménistan en mai 1993. Le chef de l'État voulait pour Gend Jim « une vie sereine ». Le cheval n'a plus jamais quitté les écuries d'Alexandre où il a été chou-chouté, voire vénéré. Cette personnalité hors du commun a vécu discrètement. Il est mort en 2010 des suites d'une colique à l'âge de vingt-trois ans.

Moi qui ne vais jamais aux enterrements car je me dégonfle toujours au dernier moment, j'aurais aimé assister aux funérailles de ce cheval. Il aurait mérité un enterrement en grandes pompes avec des orgues et des flonflons. Encore maintenant, je me souviens de lui.

– Bonjour Antoinette, je te passe Gend Jim.

Chaque fois que j'appelais Alexandre Gros au télé-phone, il me passait le bel étalon pour une conversation à bâtons rompus. Plus je roucoulais dans le combiné et plus le cheval prenait un évident plaisir à sortir toute sa gamme de sons, de hennissements et de grognements.

– Tu vois, Gend Jim a encore enrichi son vocabulaire !

Sacré cheval, comédien plein d'humour et grand sensible charismatique ! L'écuyer habitait non loin d'une des résidences du chef d'État, à Sucy-en-Brie, là où il se réfugiait avec Anne Pingeot et Mazarine.

– Quand j’ai reçu Gend Jim, j’ai voulu le monter tout de suite et j’ai aussitôt fait un vol plané. Le président était là et je suis tombé à ses pieds. Le cheval n’était pas débourré !

L’akhal-téké était un cheval rarissime puisque le Turkménistan en interdisait l’exportation. L’arrivée de Gend Jim en France a donc suscité la curiosité d’un passionné de cette race, l’éditeur Jean-Louis Gouraud, qui voulait à tout prix voir ce spécimen.

Pendant plusieurs mois, il enquête. Peine perdue. À l’Élysée, personne n’a d’information. Aux Haras nationaux, nul n’en a entendu parler. Finalement, Jean-Louis Gouraud alerte la presse quotidienne qui titre : « Qui a vu l’étalon turkmène de Mitterrand ? »

Après quelques semaines de cache-cache, le président François Mitterrand se résout à demander à Alexandre Gros de montrer le fameux étalon à la presse. Ce qu’il fait à la garde républicaine et à l’Élysée devant les radios, les télévisons et la presse écrite.

– J’ai vraiment été surpris par l’ampleur médiatique de cette histoire ! se souvient Alexandre Gros. Des journalistes campaient devant chez moi ! Je voulais tellement que Gend Jim ait la même vie que les autres chevaux. Il était si sensible. Il lui fallait une vie tranquille.

Plus tard, on comprendra que si François Mitterrand a mis autant de soin à cacher la destination du cheval, c’est parce qu’il voulait en profiter avec sa fille, passionnée d’équitation et garder son jardin secret… secret !

Gend Jim retourne à l’anonymat sous la garde d’Alexandre Gros qui s’occupe également du petit cheval de Mazarine.

– Je l’ai débourré sans jamais employer la force. Au départ, quand je le tournais à la longe, il fonçait vers moi la bouche ouverte. En fait, il était fier et sensible comme un pur-sang.

Cette fierté illuminait le cheval à la robe dorée. Jamais il n’aurait accepté qu’on lui parle mal ou qu’on le soumette. L’œil insolent, le port de tête hautain, Gend Jim en imposait. Il était si intelligent, presque hors norme. Installé dans un grand box à côté de la sellerie et en face de la maison, Gend Jim surveillait les allées et venues et s’intéressait à toutes les conversations. Il jugeait immédiatement tout nouveau venu. Avec les uns, il

était aimable, bavard et adorait montrer ce qu'il savait faire. Avec d'autres, il se renfermait et boudait au fond de son box.

Alexandre Gros lui avait appris un tas de tours grâce à des trésors de patience et surtout beaucoup d'amour ! Il acceptait d'être monté en collier (sans mors), sauter des obstacles, faire des appuyers mais aussi jouer la comédie. Il savait dire oui ou non, faire une prière en se mettant à genou ou « jouer le méchant » en retroussant les lèvres et en montrant les dents. Très gourmand, il était prêt à apprendre un nouvel exercice pour un sucre mais aussi pour éblouir son maître et serviteur. Alexandre en était tombé amoureux.

– Il prenait toujours de nouvelles initiatives. Quand je nettoyais devant son box, il attrapait mon balai pour m'aider.

Le cheval n'avait pas besoin d'être attaché pendant ses soins. Alexandre Gros lui parlait tellement que l'étalon connaissant le sens d'environ 80 mots ! L'écuyer se souvient de cette période partagée avec l'étalon comme les années du bonheur.

– J'ai eu ma vie avant, pendant et après Gend Jim. C'était plus qu'un cheval, un véritable ami.

Bien qu'entier et magnifique, Gend Jim ne s'est jamais reproduit. Alexandre ne voulait pas l'exploiter. Gend Jim devait être traité comme un prince, surtout pas comme un reproducteur. Jusqu'au dernier jour, il a gardé son caractère de dominant.

– Il pouvait être vindicatif, mais il me respectait. En fait, il ne supportait pas l'à peu-près. Il était vrai ! Avec lui, il fallait aller à l'essentiel.

Un « Monsieur » qui n'acceptait pas de tourner en rond pour ne rien faire. Chaque mouvement devait avoir une finalité. Et pas besoin de lui dire deux fois !

– Il suffisait que je pense à un mouvement pour qu'il l'exécute. Il avait une qualité d'écoute exceptionnelle.

Alexandre Gros a toujours voulu respecter sa personnalité.

– Il adorait se cabrer en claquant des antérieurs. Je le laissais faire car ce n'était pas une défense pour lui. Juste une façon de se présenter comme on lui a appris dans son pays d'origine. Il en avait fait un jeu !

L'homme et le cheval avaient l'air d'être si bien ensemble que plus rien n'existait. Ils pouvaient se parler ou ne rien se dire. Entre eux, le temps était

suspendu.

Sous l’impulsion de Jean-Louis Gouraud, j’ai essayé de raconter cette histoire dans un livre. J’ai obtenu l’accord d’Alexandre et même celui de Mazarine Pingeot mais, à chaque fois que je demandais un rendez-vous à Alexandre pour qu’il me raconte cette période de la mitterandie vue par l’œil d’un cheval, il pirouettait, remettait le rendez-vous à plus tard, me disait qu’il n’était pas prêt. Je crois qu’il aimait tellement ce cheval que rien qu’à l’idée d’en parler, il avait déjà envie de pleurer.

Chapitre 19

Même pas froid !

Une protection naturelle efficace

Mi-septembre. Déjà, le poil des juments s'épaissit. Il commence à former un manteau, aussi doux qu'un tapis de soie oriental. Pas question de tondre cette somptueuse protection, parfaitement imperméable. Pour rien au monde, je ne les priverai de ce système de régulation hautement technologique ! Pourquoi le ferais-je ? Mistria et Malika n'ont jamais froid ! Elles ne sont jamais malades et pourtant, elles passent toutes leurs journées dehors. Au contraire, plus la température baisse et plus l'ambiance monte ! L'hiver est même la saison des cabrioles !

Moi, je superpose des couches de vêtements sans jamais pouvoir me réchauffer. Elles s'éclatent dans la neige. Avec un évident plaisir, elles se roulent, s'ébrouent et piquent de bons petits galops. La neige les rend euphoriques ! Parfois quand il fait très froid ou qu'il pleut sans discontinuer, j'ai des scrupules. Je vais voir si elles veulent rentrer. À chaque fois, je reviens seule. Si elles avaient envie de s'abriter, elles m'attendraient à la barrière. Comme ces fins d'après-midi estivales où, harcelées par les mouches et autres insectes piqueurs, elles rêvent de retrouver leur box. Mais en hiver ou en automne, mes deux juments se trouvent très bien dehors.

Nourries à la maison, elles savent néanmoins gratter le sol pour trouver un peu d'herbe, moins pour s'alimenter que pour passer le temps. Elles connaissent les meilleurs endroits pour s'abriter du vent. Et elles ont le pied sûr ! Quand je les vois jouer à se poursuivre alors que le sol est glissant, je

m’inquiète… pour rien ! Elles savent très bien ce qu’elles font. Pour les mener au pré par temps glissant, il suffit que je dise « Attention ! » pour qu’elles marchent au pas compté !

Je n’ai pas besoin de vérifier si leurs couvertures sont bien en place et si elles ne les blessent pas. Et surtout, je sais que leur régulation naturelle s’adapte à toutes les variations de temps. Le seul inconvénient ? Le pansage ! Il leur arrive d’être couvertes de boue, surtout Malika qui adore se rouler. Mais j’accepte de passer un peu de temps à les étriller pour les voir si heureuses et si vives. Contrairement aux idées reçues, elles ne transpirent pas quand je les monte, même à l’entraînement de CSO. À croire, que leur couverture naturelle s’adapte à toutes les situations !

Et je participe à mes premiers concours de la saison au mois de mars avec une Mistria qui ressemble un peu à un nounours. Sans complexe !

J’ai l’impression qu’on met trop souvent les chevaux dans du coton. L’hiver, la plupart d’entre eux ont le droit à trois couvertures. Ils ne marchent que sur du sable hersé et ne se déplacent qu’avec des bandes ou des protections. Est-ce parce que je suis née à la campagne ? Je ne mets des protections que pour sauter et je vais sur tous les terrains et à toutes les allures. Mes juments ne trébuchent jamais, ne glissent pas, ne se déferrent pas. Au contraire, elles ont développé un grand sens de l’équilibre et une réactivité de folie. Elles galopent dans les flaques d’eau, trottent dans les bourbiers, descendent des buttes bien raides constellées de pierres, tracent leurs routes dans les taillis. De vrais sangliers ! Je les laisse faire et choisir leur terrain. J’essaie juste de ne pas les gêner.

Chapitre 20

Aux humains, je donne des cours !

Le travail en liberté avec Clémence Faivre

Spécialiste du travail en liberté à pied ou monté (sans bride), Clémence Faivre charme ses chevaux comme son public. Brune aux yeux noirs, elle fixe ses interlocuteurs avec une intensité très spéciale car, à force d'observer ses chevaux, elle a appris à analyser les humains.

– Je commence par regarder les yeux des gens. Puis je détaille leur manière de se déplacer, de se tenir. En général, ma première impression est la bonne. Les chevaux m'ont vraiment appris à observer.

Ils lui ont appris tant de choses à Clémence, les chevaux !

– Bien plus que moi je ne leur ai appris, dit-elle sans la moindre fausse modestie.

L'écuyère est pourtant devenue un grand nom du dressage en liberté. Ses chevaux Gotan, Adagio et son poney Roméo se plient à toutes ses fantaisies. Elle ne les dresse pas. Clémence les envoûte. Joyeux, ils gardent leur fougue et leur fierté. Jamais elle ne les tient. Ni ne les soutient. Elle se contente de les guider.

Quand Clémence présente Gotan en spectacle, le public retient son souffle. Personne n'ose tousser ou même bouger dans son fauteuil. L'alezan brûlé met les spectateurs en état de grâce. Cet entier portugais a du sang arabe dans les veines. C'est un surdoué capable de réaliser à la perfection des quiebres[1] et des changements de pied au temps.

– Il le fait mieux sans bride, dit Clémence. Il suffit de ne pas le gêner et il y va tout seul !

Sourire aux lèvres, la jeune femme enchaîne pirouette américaine, pas espagnol, galop rassemblé et appuyers. Avec elle, les exercices les plus techniques paraissent d'une facilité déconcertante. Il suffit qu'elle dise : *« Tchtch ! »* et Gotan se met debout. Un claquement de langue et il piaffe. Clémence siffle, roucoule, chuchote et Gotan s'assoit, se met sur le dos, se couche…

– Il a beaucoup d'oreille. C'est important pour un cheval en liberté !

De l'oreille, de la concentration, de la force, un équilibre fabuleux, Gotan a tout pour lui.

– Ce cheval est exceptionnel. Je ne sais pas si j'en rencontrerai deux comme lui. Je l'avais repéré dans un paddock alors que je cherchais un poney. J'ai été attirée par l'expression de son visage. Son regard m'a plu, à la fois doux et vif. Petit et sans papier, il boitait un peu à

Gotan ne boite plus. Mieux, il excelle en haute école en liberté. Clémence savoure sa chance car elle sait que sans un bon cheval, on n'est rien !

– J'ai toujours rêvé de dresser des chevaux en liberté, les contrôler à la voix. Enfant, je faisais tourner mon chien ! J'ai tellement regardé de films d'Indiens !

Le secret de la liberté ? Le temps. Clémence passe ses journées entières avec ses chevaux.

– Il m'a fallu six mois pour que Gotan me fasse confiance et me suive partout. Au début, je le tiens en longe. Puis, j'oublie la longe. Bien qu'il soit entier, je peux travailler au milieu d'autres chevaux, et même de juments. Quand il est avec moi, rien d'autre n'existe ! De même, monté, je le travaille en filet et en bride. Un jour, je retire la bride. C'est le moment le plus magique. Je sais immédiatement si j'ai travaillé dans le bon sens, si mon cheval est bien, s'il a envie de rester avec moi. En liberté, on ne peut pas tricher. On ne peut pas bricoler.

Le travail en liberté est vraiment une vocation pour la jeune femme. Pour s'y consacrer, elle a renoncé à ses rêves de comédienne. Passionnée par les films de cape et d'épée, elle voulait rencontrer Mario Luraschi. Dès la première rencontre, elle comprend qu'elle fait fausse route en restant au

cours Florent à Paris. Sa vie est ailleurs, avec les chevaux. Pendant quelques mois, elle vient donner un coup de main bénévolement. Puis, elle entre chez Mario comme palefrenière, s'occupe des boxes et des soins, s'initie à l'attelage, à la voltige, au travail à la longe…

Après deux ans et demi, Clémence décide de parfaire ses connaissances en Espagne. Elle commence par travailler pour un marchand de chevaux à Séville, puis elle présente un carrousel d'amazones chez Almaro Domecq. Parallèlement, elle suit les cours de Rafael Soto, médaille de bronze de dressage aux JO d'Athènes et essaie d'entrer à l'école de Jerez. Pendant un an, elle va regarder les écuyers s'entraîner tous les mercredis, mais, à 25 ans, elle est atteinte par la limite d'âge et ne peut pas passer le concours. Elle rencontre alors Francisco Bautista. Avec lui, elle approfondit la haute école, le dressage classique et la Doma vaquera.

– À chaque problème, il trouve une solution. Si je ne l'avais pas rencontré, il m'aurait fallu des années pour arriver au même niveau. Il rend les chevaux beaux. Il en fait des œuvres d'art !

Clémence corrige ses défauts. Elle monte avec moins de mains et plus de jambes. Elle apprend aussi à s'adapter à chaque cheval.

– Tous les chevaux n'ont pas la même intelligence et sensibilité. Pour faire piaffer un cheval, je cherche l'endroit où il réagit le mieux. Je touche le boulet, plus haut, plus bas, devant, derrière. Pour un autre, c'est la croupe… Je reviens toujours aux principes de base : savoir observer le cheval, varier son travail, préparer ses demandes, être clair, ne pas trop demander, caresser au bon moment.

Plus Clémence évolue et plus elle sait que la violence ne marche pas avec les chevaux. Pire, elle les détruit définitivement.

– J'ai rencontré beaucoup de chevaux qui ont été dressés à la dure, trop vite. À long terme, cela ne donne rien. Ce sont des chevaux stressés qui n'aiment pas travailler, qui n'ont pas envie de donner. Quand un cheval est détendu et qu'il aime travailler, tout est beau, calme, délié. C'est un autre monde !

Quand elle rencontre un problème avec un cheval, Clémence se pose trois questions :

– Est-ce qu'il ne veut pas (parce que je suis allée trop loin par exemple) ? Est-ce qu'il ne peut pas ? Est-ce qu'il ne comprend pas ? Je

réfléchis et je m’adapte. Souvent, c’est un problème de préparation et de rigueur. Il faut être patient et écouter son cheval.

De retour d’Espagne, Clémence passe quelques années dans l’Oise, chez ses parents. Elle transforme leur jardin en écurie. Sa mère doit même ouvrir sa maison à Roméo, un poney welsh qui adore poser et jouer la comédie. Assis sur le canapé ou debout sur un tabouret, Roméo trône.

– C’est un petit frimeur ! Il se régale à tenir la pose. Il peut rester un quart d’heure parfaitement immobile devant un photographe, ou bien jouer avec l’objectif. Il prend alors des petits airs impertinents, redresse son encolure, bouge sa crinière.

Clémence peut l’emmener dans un hôtel quatre étoiles ou au fond d’une cave, il la suit sans se poser de question.

– Il est né pour le spectacle. Tout l’amuse et l’intéresse.

Une robe gris souris, une très jolie tête de pur-sang arabe, Roméo est un poney welsh sans papier. Il ne mesure qu’un mètre dix, mais il a tout d’un petit cheval, fin et musclé. Clémence en a longtemps rêvé et a mis deux ans pour le dénicher.

– J’ai sillonné l’Espagne et la France. J’ai testé une centaine de poneys, des shetlands et même des ânes, mais aucun n’avait la classe de Roméo ! Je l’ai trouvé sur… photo ! J’ai remarqué sa tête, sa morphologie et j’ai craqué. Le jour même, j’ai traversé la France sous la neige pour aller le chercher. Il vivait dans un pré et n’était pas débourré. J’ai eu beaucoup de chance car son caractère a suivi. Il s’est révélé intelligent, joueur, taquin. Autant de qualités qu’on ne découvre que lorsqu’on commence à travailler !

Pendant des mois, Clémence Faivre l’a éduqué en main, jusqu’à ce que tout soit clair dans sa tête.

– Le plus difficile ? Canaliser son énergie ! Il apprend aussi vite les bons gestes que les mauvais ! Il est tellement mignon que je lui passe plus de choses qu’à un cheval. Il en profite !

À raison de deux ou trois séances de vingt minutes par jour, Roméo a fait des progrès incroyables. Il suit Clémence partout, fait la révérence, se couche, s’assoit, piaffe, pirouette, se tient debout, recule, passage… À chaque fois qu’elle lui enseigne un nouveau tour, Clémence l’associe à un son. Ce qu’il aime par-dessus tout ? Se mettre assis, antérieur tendu ou se

percher sur quelque chose, regarder de haut et se faire admirer. Pas étonnant qu'il prenne Clémence pour son accoudoir !

– J'ai un numéro où je le porte sur mes épaules. Ce n'est pas évident car il pèse 150 kilos. Heureusement, il a appris à transférer son poids sur son arrière-main.

À l'aise partout, Roméo est bien avec tout le monde, les enfants comme les adultes, les chevaux comme les chiens. Et il ne se contente pas de faire le cabot ! C'est un véritable comédien capable de rire en retroussant ses lèvres. Il invite à la comédie. Il est tellement expressif ! Roméo a fait ses premières apparitions publiques au Musée vivant du cheval à Chantilly. Les plus belles écuries d'Europe n'ont pas impressionné un poney né pour… régner !

Aujourd'hui, Clémence s'est installée en Andalousie. Elle prépare la relève avec Adagio et quatre frères lusitaniens qu'elle a découvert en Italie, Babylon, Da Vinci, Othello et Hermès.

– C'est très difficile de trouver de bons chevaux. Les éleveurs sont obnubilés par la production de belles robes. Mais que faire d'un beau cheval qui n'a ni les allures, ni la force, ni le mental ? Et puis, Gotan est tellement exceptionnel ! Comment ne pas comparer ? Avec lui, je n'ai plus besoin de mots. Il me comprend. Je n'ai même plus besoin de l'observer. Je sais s'il est bien ou non. Nous nous connaissons par cœur. On est en parfaite symbiose. Ce cheval a changé ma vie !

---

1. Quiebre : figure de Doma vaquera dans laquelle le cheval jette ses antérieurs de gauche à droite pour défier le taureau. Cause d'une blessure ; ce qui m'a permis de l'acheter à un prix abordable pour moi !

Chapitre 21

Je suis pour la négociation !

Maxime David, cavalier de concours complet

– Antoinette, cherche une biscouette. Essaie ! Trouve une solution !

Voilà trois fois que je reviens sur la même ligne composée de deux obstacles en perdant un peu le contrôle avant le deuxième. Le but est de travailler la régularité du galop. Chaque foulée doit être semblable à la précédente jusqu'à l'obstacle. Ma position est bonne, je regarde loin, je respire… J'ai fait un passage assis, deux autres en suspension. Mistria ne peut s'empêcher de tirer comme si elle voulait se débarrasser au plus vite de l'exercice. Inutile de faire un quatrième passage sans rien changer. Une biscouette, une biscouette… Et si je rallongeais un peu mes rênes ? Je me lance, rênes un peu longues, en suspension et je lève les mains très haut en remontant mes coudes. Ma jument se cadence aussitôt. Je dessine ma volte dans cette position de singe. Je refais deux ou trois passages. Nickel ! Je peux maintenant me permettre de reprendre une position normale. Mistria a accepté de négocier avec moi !

Depuis que j'effectue des stages avec Maxime David, en été, je fais des progrès. Maxime s'adapte sans cesse à ma jument et à moi. L'an dernier, après avoir travaillé avec lui et, coachée sur place par Pierre, mon mari, j'ai même gagné le meeting des propriétaires de saut d'obstacles dans la catégorie amateur 2 major.

Mais pas question de me reposer sur mes lauriers. Avec les chevaux, la remise en question est permanente. Un jour, Mistria saute avec facilité, dans

le relâchement. Sa bouche est onctueuse comme le beurre, elle répond à la moindre de mes indications. Un rêve de jument. Elle enchaîne un parcours en équilibre, me sauve un mauvais abord, retombe toujours sur le bon pied.

Le lendemain, elle peut se montrer extrêmement susceptible. Elle charge sur les barres, tire à la réception. Sa bouche devient dure comme du bois. On ne se comprend plus. Je me contracte et… c'est le cercle vicieux ! Elle est si sensible. Et elle va jusqu'au bout ! Deux ans plus tôt, à l'occasion de championnats, elle a cassé sa muserolle de rage. Pourtant, j'avais graissé le filet la veille ! Et ce n'est pas la couture qui a sauté : elle a déchiré le cuir ! Sa force est inimaginable.

Alors j'ai appris à négocier. Je fais tout pour éviter la bagarre. Je « biaise ». Elle ne veut pas faire une épaule en dedans sur la piste. Je la fais sur la ligne centrale de la carrière. Je récompense. Je redemande sur la piste, juste quelques pas. Et j'arrête. Je change d'exercice, je vais piquer un petit galop dans la plaine, je fais diversion. Le résultat n'est pas si mauvais. Ma jument se donne. Parfois même, elle se surpasse. Mais cela ne va pas sans inconvénient. Son dressage est loin d'être parfait.

J'ai mis du temps à trouver un coach, capable de comprendre le couple que je forme avec elle. La plupart veulent nous mettre dans leur moule. Alors, au bout de quelques leçons, ma jument devient inmontable. Je crois qu'elle ne supporte pas le contrôle à 100 % ! Une fois, je ne pouvais même plus tourner, et encore moins sauter. Dans ces caslà, c'est Pierre qui nous remet en route. Il nous a beaucoup observées et sait ce qui nous convient. C'est toujours la même ordonnance : me mettre en suspension, travailler ma position et sauter des petites lignes qu'il ajuste en fonction des sauts de la jument. Tout devient facile. Mistria reprend plaisir à sauter et moi je retrouve confiance.

Mais pour vraiment progresser, je dois passer un cap. Le cavalier Maxime David me semble être l'homme de la situation. Installé à Arès, il élève des chevaux de sport et les prépare à la compétition. C'est avant tout un observateur ! Caché derrière ses lunettes de soleil, il regarde le cheval, le couple et il voit tout.

– L'observation, c'est tout ce que l'on a en tant qu'enseignant. Les cavaliers ont leur ressenti. Nous, il faut regarder. Essayer de comprendre ce que ressent le cheval. À son œil, on sait tout de suite s'il aime l'homme ou

non, s’il est chouchouté, aimé, respecté. Un cheval qui n’a pas d’expression, cela me fait de la peine. Quand un cheval se sent considéré, la progression est plus facile parce qu’il te donne tout. Il anticipe même tes réactions.

Maxime observe et écoute ses chevaux qu’il traite en égaux. Ils ont le droit d’avoir des moments de fatigue, des moments où ils ont envie de jouer.

– Si Reagann attrape son licol et l’agite quand je passe devant son box, je sais qu’il veut aller au paddock. On est souvent trop pressé et l’on ne les regarde pas assez. À cheval, tu es dans ta bulle. Coupé du monde extérieur, tu développes des sensations. Quand je sens que le cheval n’est pas bien, je ne vais pas sauter. Le cheval rend les gens sauvages ! On est à l’affût.

À force d’observer les chevaux, Maxime s’est fait l’œil ! Il analyse maintenant les humains à la façon dont ils se déplacent et à leur regard.

– J’ai vu tellement de chevaux ! Je me fie à ma première impression. Pour les humains, c’est pareil. Je sais si cela va coller avec moi ou pas. C’est parfois handicapant ! Que ce soit un client, un investisseur, une relation amoureuse, je sais tout de suite à quoi m’en tenir. Si je le sens mal, je dois faire beaucoup d’effort !

Cavalier de concours complet, Maxime aime l’adréna-line que lui procure un cross.

– Dans la boîte de départ, on bouillonne tous les deux ! L’excitation prend le dessus sur le stress. Plus c’est dangereux et plus le cheval vient se réfugier sous toi. À la fin d’un parcours, on est vraiment soudés.

Chapitre 22

Je reste toujours un peu sauvage

Andy Booth et son zorse Stormy

Coiffé d'un chapeau de cow-boy, il est vêtu de longues chaps à franges et ne parle pratiquement pas un mot de français lorsqu'il arrive au haras de la Cense en 2001. Australien formé aux États-Unis par Pat Parelli, c'est un *horseman*, entendez qu'il pratique et enseigne l'équitation éthologique. Il porte maintenant une casquette et une tenue d'équitation classique, mais n'a rien perdu de son naturel. Chaque année, je vais voir ses démonstrations au haras de la Cense ou au Salon du cheval. L'Australien m'a fait passer par tous les états : l'étonnement, l'intérêt, l'enthousiasme, le doute, l'agacement pour revenir à une véritable admiration, à l'occasion de ses adieux au haras de la Cense.

Septembre 2012 : Andy présente la bien nommée Stormy (« l'Orageuse »), peut-être pour la dernière fois. Croisement d'un zèbre et d'une jument quarter horse, la zorse est devenue une star. Elle a été confiée à Andy par son propriétaire qui ne pouvait plus l'approcher. C'était vraiment une bête sauvage mais une fois qu'elle a donné sa confiance à Andy, elle est devenue la meilleure publicité pour sa méthode. Après tant de shows aux quatre coins du monde, l'homme de cheval a décidé de la laisser profiter de sa retraite tranquillement, sans courir de boxes démontables en salons. Il va l'emmener avec lui en Normandie, dans ses nouvelles installations. Son émotion est visible. Aujourd'hui, Andy ne veut pas en mettre plein la vue à son public. Il ne veut pas expliquer sa méthode. Il ne veut ni convaincre ni exhiber ses résultats.

Au bord des larmes, Andy rend hommage à son maître, Stormy. Il lui demande des exercices, presque en s'excusant. Il court avec elle en liberté, il fait claquer son fouet, il la monte mais en exigeant le minimum, en cherchant ce qu'elle a envie de faire, comme s'il voulait se faire pardonner de lui demander des choses qui n'ont aucun sens pour un équidé. Le public ne s'y trompe pas. Subjugué, il sent qu'il n'existe plus. Ce jour-là, au haras de la Cense, il n'y a qu'Andy et Stormy. Un homme et une zorse. Deux partenaires qui ont beaucoup vécu et qui se sont beaucoup appris. Ce jour-là, Andy ne veut montrer que le respect qu'il a pour Stormy.

– Jamais je n'aurais imaginé un animal aussi sauvage. Elle ne se comportait pas en cheval. Elle était toujours sur ses gardes, capable de décrocher des coups de pied avec une vitesse et une précision incroyables. Rapide et souple, elle pouvait se plier dans tous les sens, taper en reculant ou se tordre comme un félin. Pour les zèbres, ces qualités sont primordiales. Ils vivent sous la menace des fauves et doivent être très réactifs.

Nos débuts ont été difficiles. Pendant trois jours et trois nuits, Stormy est restée enfermée dans un rond à courir sans manger ni boire. Elle était complètement terrifiée. Elle se cognait méchamment contre la clôture mais ne semblait pas ressentir la douleur. Je voulais lui venir en aide mais elle ne faisait que courir, courir, courir. J'ai alors décidé de dormir dans son paddock. J'allais vivre avec elle 24 heures sur 24 pour qu'elle s'habitue à ma présence. Pendant dix jours, j'ai campé dans son enclos. J'ai installé mon duvet entre deux barres pour qu'elle ne m'écrase pas. J'ai placé de l'eau et de la nourriture, à côté de moi. Et tout a changé. Après huit jours, elle se calmait quand j'étais là et s'affolait quand je partais. J'ai commencé à y croire.

Avec Stormy, Andy a appris à se remettre en question et à ne pas faire d'erreur. La zorse est restée méfiante, toujours prête à détaler ou à s'opposer. Elle lui a enseigné la patience. Le lien s'est tissé. En décembre 2001, Andy a présenté la zorse pour la Nuit du cheval de Paris.

– Cela reste le souvenir le plus fort de ma carrière. Stormy est restée avec moi pendant tout le travail en liberté. Puis, je l'ai montée. J'ai enlevé son hackamore et j'ai galopé sans rien. J'ai même fait des changements de pied. Plus l'environnement était hostile, mieux elle était avec moi.

Stormy a fait comprendre à Andy combien sa nature de zèbre était importante. Tout comme la nature des chevaux !

– Peut-être qu’on a tous un cheval dans la vie qui nous sert de maître. Pour moi, c’est Stormy ! Elle m’a fait comprendre qu’il fallait traiter les chevaux comme les zèbres, en leur parlant poliment et en n’oubliant jamais leur côté sauvage. On a trop tendance à penser que les chevaux sont nés avec l’équitation intégrée !

Stormy a aujourd’hui 15 ans. La « baby-girl » d’Andy vit au pré et il ne la fait plus voyager de salons en démonstrations. Il est juste content qu’elle soit là.

Chapitre 23

Je danse avec les zèbres

À cheval en Namibie

Léo, le cheval de tête, s'arrête net, l'encolure tendue, les oreilles pointées en avant. Il les a vues le premier ! Trois, quatre, cinq girafes apparaissent dans la savane. Elles nous regardent longuement, suspendant leur incessante cueillette de feuilles. Léo repart. Nous avançons silencieusement jusqu'à 50 mètres environ. Là, nos montures commencent à s'agiter. Nous n'irons pas plus loin, respectant ainsi la distance tolérée à la fois par les girafes et par les chevaux. Fascinés, nous photographions ces géantes qui atteignent 5,80 m avant de nous éloigner à regret.

Nous sommes sept journalistes venus des quatre coins d'Europe pour participer à ce safari à Kambaku, en Namibie. Un lodge comprenant 7 600 hectares de bush en Afrique australe, à quatre heures de route au nord de la capitale, Windhoek.

En fin d'après-midi, nous voilà sur une piste en terre rouge. En ce mois de mai, la saison des pluies est terminée depuis trois semaines et le sol paraît parfait pour un bon galop. Les chevaux ne se font pas prier. Leurs sabots résonnent dans le bush. Très vite, nous sommes rejoints par des zèbres qui galopent à nos côtés. Mais oui, les zèbres veulent faire la course avec leurs cousins les chevaux ! Une vague d'exaltation joyeuse submerge notre petit groupe. Nous cavalons côte à côte avec les équidés sauvages. Ils sont plus petits que nos chevaux mais bien ronds avec des yeux très vifs. Soudain, ils accélèrent, dépassent nos chevaux, coupent la route et s'éloignent.

Fille d’un éleveur allemand, Birthe, notre guide a été avocate avant d’être « choisie » par le pays. Elle en parle avec ferveur.

– Je suppose qu’ils jouent avec nous. C’est toujours quand on galope qu’ils nous rejoignent, jamais quand on trotte ou qu’on marche au pas. Peut-être qu’ils se prennent pour des chevaux ! Un jour, un zèbre nous a accompagnés pendant plus de deux heures. Souvent, il s’arrêtait et semblait hésiter sur la conduite à tenir. C’était sans doute un jeune mâle mis au ban de son groupe. Il nous a quittés, en arrivant au ranch. Je l’ai revu un peu plus tard parmi un groupe d’antilopes. C’est mon zèbre solitaire.

La balade se poursuit au pas pour éviter les épines d’acacias et les trous qui servent de couches aux phacochères mais sont de redoutables pièges pour les chevaux. À la base, ces terriers aux multiples galeries sont creusés par les fourmiliers. Puis, ils sont « squattés » par ces drôles de cochons sauvages à la longue crinière et aux défenses courbées.

De retour au lodge, nos chevaux sont dessellés et nourris. Chacun a sa propre stalle pour manger en paix, son panier de pansage, son matériel attitré… Ici, les chevaux sont chouchoutés comme dans les meilleures écuries allemandes. Les installations sont impeccables, les crottins méthodiquement ramassés, les harnachements graissés. Leur repas terminé, nos montures sont lâchées dans la nature. Au galop, elles rejoignent leurs compagnons qui n’ont pas été montés. Une quinzaine de chevaux vivent en liberté à Kambaku. Ils disposent de kilomètres d’espace, mais reviennent matin et soir à l’écurie pour être nourris et emmener des touristes en safari. Habitués à être guidés en filet simple et sans cravache, ils peuvent être montés aussi bien par des débutants que par des cavaliers avertis. Nés dans des fermes voisines, ils n’ont pas forcément de papiers, mais ont un peu de sang trackener ou hanovrien dans les veines.

– Je choisis des chevaux nés ici, habitués à côtoyer les animaux. C’est le critère le plus important. Ils sont accoutumés à la température et savent chasser les chacals ou décourager les hyènes. Les léopards ne s’attaquent pas aux chevaux adultes. Si je faisais de l’élevage, il faudrait rentrer les poulains. En vivant avec les animaux sauvages, ils apprennent à reconnaître le danger et ne sursautent pas au moindre bruit. Un cheval qui viendrait d’ailleurs serait bien trop stressé. Nos chevaux partagent leur territoire avec les antilopes, les gnous, les koudous, les autres… Ils jouent avec les zèbres. Ils ont établi un pacte de distance avec les girafes. Chacun connaît sa place…

La nuit sous ma couette douillette, j’entends les cris aigus des chacals, le brame d’un élan en rut et puis, des bruits étouffés, des jacassements d’oiseaux, des grognements non identifiés… Les chevaux restent silencieux. Ils sont peut-être partis loin. Ou bien ils se reposent.

Dès le lever du soleil, l’étrange ballet du retour à l’écurie commence. Certains chevaux attendent déjà à la porte. D’autres se tiennent à distance, guettant leur tour pour approcher. Chacun rejoint sa stalle selon son rang et dans un ordre immuable. Une belle ration de granulés et de mélasse à base de maïs l’attend. Le cérémonial se poursuit à l’abreuvoir. Christophine, la Namibienne, et Ira, la stagiaire blonde, accompagnent chaque cheval à son tour. Domestiques le jour, sauvages la nuit, les chevaux de Kambaku sont parfaitement structurés. Les guides respectent leur organisation hiérarchique. C’est la meilleure façon pour éviter tout conflit.

À 7 heures, les chevaux sont prêts à nous emmener pour une nouvelle balade avec l’espoir de rencontrer des impalas à face noire, un dik-dik, cette mini-antilope qui mesure moins de 40 cm, des élans… ou de retrouver les zèbres. Qui sait ? À cheval, chaque rencontre est un moment émotionnel bien plus fort qu’en 4×4 !

C’est tôt le matin ou à la tombée de la nuit qu’on a le plus de chance d’apercevoir des animaux sauvages. La température est agréable et les couleurs des paysages somptueuses. Après plusieurs heures de chevauchée, nous croisons un groupe d’élans, un troupeau d’anti-lopes, deux autres accompagnées de leurs petits et des oiseaux multicolores. Un aigle plane au-dessus d’un point d’eau. Comme par enchantement, une petite clairière s’ouvre devant nous, au milieu des acacias. Une grande table a été dressée avec des nappes blanches bien amidonnées et des fleurs harmonieusement disposées. Au menu : confitures maison, petits pains frais, fruits, laitages et… champagne ! Une belle brassée de foin attend les chevaux qui sont débridés et dessanglés. Chacun se croit dans une scène d’*Out of Africa* !

Euphoriques, nous rentrons au lodge, des images plein la tête. Assoupis devant la piscine, il nous suffit d’ouvrir un œil pour apercevoir au loin un cheval broutant dans le bush aux côtés d’une antilope. Comme dit la devise du lodge : *One life, live it !* (« On a une vie. Il faut la vivre ! »)

Chapitre 24

Ma bouche est sacrée

Prendre son temps

Parfois, je suis découragée. J'ai l'impression de régresser. Mistria se durcit. Elle tire, je tire. À moins que ce ne soit l'inverse ! Et plus aucune « biscouette » ne marche. Dans ces moments-là, je suis tentée de lui mettre un mors plus dur. Et j'entends les bons conseils, toujours les mêmes :

« Ton cheval tire vers le bas ? Mets-lui un mors Pessoa. Il se met sur les épaules ? Essaie le releveur ! Il lève la tête ? Tu n'as qu'à le fermer avec une bride ! »

Je regarde les grands cavaliers le dimanche soir sur Equidia et… j'ai envie de faire comme eux. Ils sont rares ceux qui montent en filet simple. Une petite visite dans une sellerie me laisse rêveuse. Le choix des mors est immense et il y a toujours une nouveauté à essayer. Tous ces mors vantés par les experts ! La tentation est trop forte. Et si je continue de douter, je trouve toujours une bonne âme pour me dire :

« Ce n'est pas le mors qui est dur mais la main du cavalier ! »

Pourtant, je me retiens. Je le sais par expérience. Le premier essai sera un succès. Ma jument va devenir plus légère, j'aurai un meilleur contrôle. Mais progressivement, cela va se gâter ! Mistria va résister. Elle va s'opposer, se raidir et très vite, il me faudra des mors plus durs, plus coercitifs, des gourmettes plus serrées… Et, bizarrement, celle qui m'emmenait sur les barres va se retenir, puis refuser ou, pire, dérober. Celle qui me sauvait les sauts les plus acrobatiques ne voudra plus pénétrer sur la piste. Il faudra mettre des éperons, prendre une cravache…

C’est ce que je vois tous les week-ends en concours. Des chevaux qui n’ont plus envie de jouer. Qui subissent les parcours quand ils ne se révoltent pas. Des cavaliers sympathiques au demeurant qui prennent la bouche de leur monture pour un frein à main ! Certains ont des embouchures si sévères qu’ils remercient leur cheval d’avoir réalisé un beau parcours et sauté douze ou treize obstacles avec des consignes parfois contradictoires, en l’arrêtant brutalement après le dernier obstacle. Plus le mors est dur et plus ils peuvent se permettre de casser ainsi le mouvement du cheval. Il ne leur vient pas à l’idée qu’ils seraient plus respectueux de la bouche, du dos et du mental de leur cheval en le ralentissant progressivement sur une volte.

En regardant les cavaliers de ma catégorie défiler le dimanche, j’essaie de me mettre à la place de leurs chevaux. Non, ils ne tirent pas pour nous embêter ! Peut-être qu’ils fuient nos actions de main, de jambes ou d’assiette. Ou bien, ils veulent se débarrasser du saut. Ils ne sont pas en équilibre. Ils ne comprennent pas les ordres contradictoires, ils ne sont pas dressés… Ces petites erreurs sont bien acceptées par le cheval monté en mors simple. Elles se payent cher avec des embouchures sévères. Et l’on voit des chevaux sauter en creusant le dos…

Je sais bien qu’en changeant de mors, je ne vais pas changer de main. Il faut donc travailler « ma main » ! Alors, je résiste ! Je garde mon filet avec un mors simple. J’enlève la muserolle et le noseband pour que Mistria puisse garder la mâchoire mobile et respirer librement. Je lui offre une petite rondelle de carotte en début de séance pour la décontracter et la faire saliver. Je m’aide d’un collier d’encolure dont l’efficacité est magique. Je m’arme de patience et je travaille sur le plat. Je tiens mon dos et… je retrouve sa bouche moelleuse, son énergie canalisée et sa joie de vivre intacte. Plus question de rêvasser devant le rayon des mors !

Chapitre 25

Je veux être seul avec toi

Lorenzo, l'homme cheval

On l'appelle le *Flying Frenchman*. Aux quatre coins du monde, Lorenzo enchante les foules ! Debout sur ses chevaux, en poste hongroise, il lance ses chevaux au galop et saute des obstacles, sans filet, sans licol. En totale liberté. Beaucoup copié mais jamais égalé, ce funambule partage sa vie entre la Camargue où il est né et l'Autriche où les prés sont verts et où les insectes laissent aux chevaux plus de répit en été. Il vit en osmose avec ses chevaux, mais ne cherche pas à les amadouer.

– Je ne les touche pas trop. Je préfère qu'ils gardent leur instinct. C'est leur côté sauvage qui me fascine.

Lorenzo est un homme simple qui travaille beaucoup et se livre peu. Il aime rester dans son coin. Seul avec ses chevaux.

– Je fais comme je le sens. Je me fie à mon instinct. À force d'être avec les chevaux, cela vient naturellement, tranquillement.

Lorenzo passe tant de temps au milieu du troupeau. Il connaît chaque cheval par cœur.

– Je vais courir ou faire du vélo avec eux. J'essaie de m'adapter aux réactions de chacun, de suivre leur évolution, les amener à réfléchir. Le cheval est un animal émotionnellement très complexe. Il n'oublie jamais, autant le bon que le mauvais ! Cette règle demande beaucoup de réflexion avant de commencer une relation avec un cheval.

Pour être vraiment connecté avec chacun de ses chevaux, Lorenzo travaille de préférence la nuit.

– Les chevaux sont plus attentifs, à l'affût du moindre bruit. Je reste longtemps avec eux, souvent pendant trois heures. Je n'utilise pas le sucre, il m'en faudrait des tonnes ! La caresse oui. Ils savent quand ils font bien. Ils ressentent tout. Ils se mettent à mâchouiller. Une oreille se baisse. Je sais qu'ils sont bien, tranquilles, relaxés.

Chaque cheval est travaillé individuellement d'abord, puis deux par deux et enfin, en groupe.

– En groupe, tout change car le cheval a l'impression que je ne m'occupe plus de lui. Il détourne alors son attention.

Très vite, Lorenzo reprend l'ascendant en jouant, en courant et surtout en restant avec eux. Le temps passé n'a pas de prix. Et il en faut du temps pour recréer la magie d'un troupeau à l'allure sauvage, mais qui est 100 % connecté à Lorenzo. Un équilibre sans cesse remis en question. Il suffit qu'un nouveau cheval arrive et c'est tout le groupe qui se comporte différemment. Rien n'est jamais acquis. Ainsi, le groupe des juments a été perturbé par les naissances des poulains. La confiance était toujours là, mais l'écoute plus difficile à obtenir.

– Il a fallu leur apprendre à ne pas penser exclusivement à leurs poulains. Au début, elles n'avaient qu'une idée en tête : les protéger. Petit à petit, elles ont réappris à m'écouter.

– Par quel moyen ?

– Je crois qu'elles m'aiment bien !

Discret, Lorenzo omet de dire les heures qu'il passe avec ses juments pour les comprendre, les connaître, se faire accepter au sein du troupeau. Il oublie de décrire ce comportement d'extra-terrestre qu'il adopte. Jamais de cris, pas un geste déplacé, rien que de la douceur et une infinie patience. D'une nature plutôt réservée, Lorenzo n'aime pas beaucoup parler de lui. Entre deux silences, il dit l'essentiel :

– La liberté, c'est plutôt mental. Il faut être dedans. Cela demande beaucoup de concentration. Une grande partie du travail se fait dans la nature, sur la plage. À un moment donné, je me transforme. Personne ne doit nous regarder. C'est vraiment une affaire entre le cheval et moi. On pénètre dans un autre monde. Je suis presque en transe. Je deviens cheval ! Quand tout est en place, on peut se montrer mais pas avant !

Pour Lorenzo, les chevaux adorent jouer les artistes. – Ils aiment le spectacle. Je le vois à leurs yeux et à leurs oreilles. Quand on rentre en piste, ils le savent et ils se donnent à fond !

Un cheval est débourré quand Lorenzo peut faire une balade debout sur sa croupe.

– Je leur apprends plein d'exercices différents. C'est là que je comprends leur caractère. Je joue. Une fois qu'ils ont compris, ils se régalent.

La compréhension du cheval est capitale.

– Il faut écouter son cheval. Savoir s'il ne veut pas ou s'il ne comprend pas. S'il ne veut pas, je suis plus dynamique. Je dois être très vif, capable de réagir en même temps que lui. Tac ! Tac ! S'il ne comprend pas, je suis plus explicite. Je prends mon temps.

Le temps toujours, voilà son secret. Une fois le mental d'un cheval acquis, Lorenzo s'occupe de son physique. Programme d'entraînement : voltige, attelage, travail en longe, galops sur la plage, saut d'obstacles… Tenace et méthodique, Lorenzo lui apprend à cadencer son galop, sauter au bon moment, rester en équilibre. Pour le spectacle, tout doit être réglé au millimètre.

– Je cherche un rapport naturel avec le cheval. Je le pousse à contrôler lui-même sa vitesse et son équilibre.

Le propre équilibre de Lorenzo ne lui pose pas de problème.

– J'ai toujours monté les chevaux debout !

Le troupeau vit l'hiver en Camargue, l'été en Autriche et une partie de l'année, sur les routes. La vie d'artiste ! Partout, Lorenzo s'assure qu'ils aiment ce qu'ils font et ont une vraie vie de cheval. Au fond, ils restent un peu sauvages. Comme lui !

Chapitre 26

Je m’en remets à toi

Panique en forêt de Marly

D’abord un bruit effrayant. Le fracas terrible d’un arbre qui tombe, entraînant dans sa chute d’autres arbres. Et toutes ces branches qui s’entrechoquent. L’arbre vient d’être abattu, à moins de trente mètres de nous, sur le chemin de grande randonnée qui mène au belvédère de la forêt de Marly-le-Roi. Instinctivement, Malika fait demi-tour. Au lieu de la suivre, Pierre continue à regarder l’énorme chêne terrassé et se retrouve désarçonné. Il tombe sur ses pieds et ne se fait aucun mal. Mistria pile à son tour, mais je reste sur son dos. Elle se remet en mouvement à vive allure pour rattraper Malika. Je n’en mène pas large. Les deux juments cèdent à la panique et vont de plus en plus vite ! Jamais, on ne passera le tournant que je vois approcher à toute vitesse. Je dois tenir ! Surtout ne pas tomber pour avoir une chance de les arrêter. Si elles rentrent plein pot à la maison, elles vont traverser la Nationale qui mène de Saint-Nom-la-Bretèche à Rocquencourt. Une deuxvoies particulièrement fréquentée.

Je parviens à arrêter Mistria. Je ne sais pas comment ! Ai-je fait le fameux arrêt d’urgence prôné par l’équitation western ? L’ai-je arrêté uniquement avec ma voix ? J’ai dû sûrement siffler comme Mario Luraschi et comme je l’ai appris à ma jument. Aussitôt, l’autre jument en liberté, Malika, ralentit.

Elle tourne la tête vers moi. Nos regards se croisent. Je vois son œil blanc exorbité. Je la rassure en mettant toute mon énergie persuasive dans mon regard. Par magie, elle s’arrête. Je mets aussitôt pied-à-terre pour l’attraper. Pierre nous rejoint. Nous décidons de marcher à grands pas aux

côtés de nos deux piles électriques pendant cinq ou dix minutes, le temps que la pression baisse. Les deux juments retrouvent leur calme. Je suis toujours autant impressionnée par la façon dont la pression peut monter et descendre aussi vite chez les chevaux. Nous rentrons à la maison tranquillement. Je suis fière de mon exploit ! J'ai l'impression d'avoir un ascendant incroyable sur Malika. Je suis heureuse qu'elle s'en soit remise à moi et m'ait fait confiance, malgré les circonstances.

Puis, avec le recul, je me pose des questions. Et si ce n'était pas moi qu'elle ait attendu, mais plutôt l'autre jument ? Si elle avait préféré s'arrêter plutôt que continuer à cavaler seule ? Son instinct grégaire reste si présent ! S'en est-elle remise à Mistria ou à moi ? Je ne le saurai jamais.

Cet instinct est plus ou moins fort chez les chevaux. Malika a horreur de rester seule alors que Mistria s'en accommode. De même, l'instinct de fuite est plus ou moins actif. Malika l'a encore un peu dans des circonstances exceptionnelles comme la chute d'un arbre. Mistria aurait tendance à analyser la situation et même à s'approcher pour mieux voir ! Deux juments si différentes.

Enfin, maintenant quand on entend le bruit des tronçonneuses dans la forêt, nous faisons demi-tour. Notre instinct nous guide ! Nous devenons peut-être un peu cheval !

Chapitre 27

Je joue la comédie

La belle vie de cheval de club chez Marc de Watrigant

Mistria a un truc. Quand elle n'a plus envie de travailler, elle s'arrête et… elle se gratte ! Elle se frotte méticuleusement le chanfrein contre son antérieur, en faisant durer le plus longtemps possible cette petite récréation que je n'ose lui refuser. Ma jument n'est pas seule à chercher à gagner du temps. Enseignant et gérant d'une jolie écurie à Feucherolles dans les Yvelines, Marc de Watrigant a élevé et accompagné des centaines de chevaux. Il en a connu, des bluffeurs, des divas, des caïds.

– Le plus courant ? Le cheval qui tourne en rond dans son box, couche les oreilles et ne se laisse pas brider. Il veut juste impressionner le débutant et gagner quelques minutes de tranquillité. Dès que j'arrive dans son box, il ne bouge plus et se laisse faire. Les chevaux savent très bien juger à qui ils ont à faire. Certains sont remarquablement indulgents. Ils se laissent manipuler même si la personne s'y prend mal. D'autres profitent de la situation ! Des petits malins !

En reprise, quand les chevaux de Marc ont envie de faire une pause, ils crottent.

– Ils savent que je vais prendre la pelle et ramasser le crottin. Pendant ce temps-là, je ne leur demande rien !

Tous les chevaux ne cherchent pas à « se planquer ». Même parmi les chevaux de club, certains ont de l'énergie à revendre.

– Ils sont très actifs et ont besoin de travailler. Ces chevaux-là, le jour où ils rechignent, je sais qu'il y a un problème.

Être cheval de club chez Marc de Watrigant, c’est mener une vie plutôt agréable.

– Pour être heureux, un cheval doit être apprécié et respecté. Un cavalier qui s’occupe de lui gentiment, travaille sans lui rentrer dedans et sait le remercier lui rendra la vie plus douce. À l’inverse, un cavalier qui lui jette trois carottes sans le moindre égard, va le démoraliser.

Marc de Watrigant sait de quoi il parle. Toute sa famille est tombée dans la marmite du cheval, des courses et de l’élevage. D’ailleurs, il compte plusieurs pursang dans sa cavalerie. Comme Anatzi, cheval de course particulièrement doué né chez Robert de Watrigant, dans les Landes. Fort de plusieurs victoires en province, Anatzi aurait pu faire une belle carrière. Il se mettait trop la pression. Au lieu de se concentrer sur sa course, il s’inquiétait de tout et angoissait terriblement. La compétition, ce n’était vraiment pas son truc. Mais il était tellement attachant que son éleveur l’a envoyé chez son neveu, Marc.

Ses débuts de cheval de club ont été cocasses ! Il avait beau être grand et costaud (1,70 m tout de même), Anatzi avait peur de tout ! Sans cesse aux aguets, il avait l’impression de vivre entouré de mille dangers. Heureusement, Marc a compris qu’il ne fallait surtout pas le gronder même s’il partait au triple galop à l’envol d’un moineau. L’enseignant lui a parlé comme à un pur-sang. Dou-ce-ment. Il lui a appris à galoper lentement, en cadence, à ne plus dépasser ses « collègues » mais à rester sagement derrière eux. Au bout de six mois de travail, Anatzi a pu être monté par les Galops 7. Et quand il est en confiance, le pur-sang donne tout ! C’est un anxieux généreux.

Très vite, Anatzi a compris qu’il avait tout intérêt à choisir lui-même ses cavaliers. Il ne prend que ceux et surtout celles qui ont du tact et une main douce. S’ils savent lui parler, il s’en remet totalement à eux et fait tout ce qu’ils lui demandent. Il se débrouille dans toutes les disciplines. En saut d’obstacles, il est très demandé mais il réserve ses meilleurs parcours à ses cavalières préférées. Il va tranquillement sur les barres mais, grâce à son amplitude de galop, il explose le chronomètre !

Il supporte aussi les cavaliers Galop 3 pourvu qu’ils ne fassent pas de gestes brusques ou maladroits. Il préfère les débutants qu’il connaît. Les inconnus l’inquiètent toujours un peu ! Il fait même partie de la reprise d’handicapés avec lesquels cela se passe très bien car ce sont de grands

sensibles comme lui. En revanche, si un cavalier l'attaque, il réagit tout de suite. Coups de cul, demi-tour, il sait très bien comment répliquer. Et ce n'est pas du cinéma !

Des histoires comme celle-là, Marc peut en raconter toute la journée. Il parle avec le même enthousiasme de Jeannette qui adorait balader les débutants adultes dans la forêt ou de Diben qui était triste jusqu'à ce qu'elle change de box et devienne la voisine d'une jument hyper gâtée par sa propriétaire. Généreuse, la cavalière chouchoutait la voisine autant que la sienne. Marc a vu Diben prendre confiance en elle, s'éveiller et s'intéresser à la vie de l'écurie.

– Elle avait juste besoin d'être aimée !

Chapitre 28

Je suis le ciment du couple

La vie de Brigitte Lahaie

Brigitte Lahaie est LA spécialiste du couple. Animatrice de l'émission de RMC *Lahaie, l'Amour et Vous*, elle répond aux questions que se posent les auditeurs sur l'amour, le sexe, la vie à deux. Elle a écrit *Réussir son couple* [1], un manuel dans lequel elle donne des recettes pratiques et psychologiques pour faire durer l'amour.

Je la rencontre tous les week-ends sur les terrains de concours hippiques de la région parisienne. Nous fai-sons les mêmes épreuves et participons en équipe aux championnats de France amateur. On la reconnaît de loin car elle est toujours accompagnée de son mari Patrick et de Volupté, Démonia ou Flirty, deux ou trois de ses dogues (elle en possède six). Long et svelte, la mèche rebelle, un éternel foulard vintage noué autour du cou, Patrick court partout les jours de concours. Il met le réveil à 6 heures du matin, prépare le van, gère l'intendance, remplit les bidons d'eau, installe les filets à foin et réconforte Brigitte si la météo est mauvaise ou si la fatigue de la veille a du mal à se dissiper.

Arrivé sur le lieu de la compétition, il n'a même pas le temps d'aller boire un café. Le marathonien court voir si les chevaux de Brigitte sont au contrôle (vérification que leurs vaccinations sont à jour). Il court au paddock de détente pour s'informer sur le nombre de concurrents qui doivent passer avant sa cavalière. Il court s'assurer du respect des horaires. Il court aider Brigitte à préparer son cheval. Il court mettre les barres d'échauffement puis se poster au meilleur endroit pour filmer. L'œil collé

sur son écran, il ne voit rien du parcours de sa championne. Déjà, il cavale à la sortie pour l'embrasser, la féliciter ou bien l'entendre se plaindre de la piste, du cheval, du chef de piste ou… d'elle-même. Si elle est bien placée, il surveille les temps, saute de joie à la moindre faute des autres concurrents et vit le concours comme s'il s'agissait des Jeux olympiques. Sa joie est encore plus grande que celle de Brigitte lorsqu'elle gagne ; sa déception encore plus forte dans le cas contraire.

Le soir à la maison, Brigitte et Patrick se font une petite place sur l'immense canapé préféré des dogues et regardent la vidéo du parcours. Deux fois, trois fois, quatre fois, ils étudient chaque abord, chaque saut, chaque réception. Polytechnicien et homme d'affaires avisé, il ne cache pas sa jubilation. Ses yeux d'enfant brillent quand il raconte l'univers de rêve qu'il s'est créé avec Brigitte.

– C'est le bonheur ! On est si bien avec les chevaux et les chiens. On n'a aucune envie de sortir. Partager cette passion nous rapproche et nous motive. Je me suis même mis à monter à cheval. Pourtant, quand j'ai rencontré Brigitte, il y a douze ans, je ne pouvais pas imaginer devenir un jour cavalier. Issu d'un milieu modeste, je pensais que l'équitation n'était pas pour moi. J'avais peur de ces animaux impressionnants et imprévisibles. Petit à petit, je me suis mis à aider Brigitte pour panser les chevaux ou les mener au pré. Je la voyais si heureuse quand elle était en selle. Après une séance, elle rayonnait. Pourquoi ne pas essayer ? Un jour, en catimini, je me suis appuyé sur son cheval, d'abord un tout petit peu. Puis, j'ai pesé de tout mon poids. J'ai même décollé mes pieds de quelques centimètres du sol. Et j'ai ressenti le réconfort de cette masse chaude et accueillante. J'ai eu le déclic. À quarante-neuf ans, j'allais monter à cheval.

Les débuts de Patrick ont été épiques. Brigitte avait tellement peur d'être trop directive, trop intrusive qu'elle le laissait expérimenter par lui-même. Patrick a progressé tant bien que mal. Il a « usé » plusieurs moniteurs jusqu'au jour, où il a pris peur. Une peur panique qui le saisissait même au pas et sans le moindre motif. Les différents enseignants avaient beau le raisonner, ils ne parvenaient pas à lui faire passer cette peur.

– Je me repliais en position fœtale au lieu de me redresser sur mon cheval. S'il trébuchait, je mettais une heure à m'en remettre ! Crispé, j'inquiétais mon cheval et je devenais un danger pour moi-même. Dans les

pires moments, je m'accrochais au souvenir des balades que l'on faisait botte à botte dans la campagne avec les chiens. J'avais en tête cette image des champs de blé coupé où nous galopions au coucher du soleil. Je voulais faire revivre cette image, coûte que coûte. J'avais réussi à le faire. Je pouvais le refaire !

Patrick a osé. Il a osé mettre un collier d'encolure à son cheval pour se tenir et se rassurer. Et surtout, il a osé dire sa peur.

– Les chevaux m'ont appris mes limites. Ils m'ont obligé à être moi-même. J'ai osé dire à ma femme que j'avais peur. Je n'étais plus un héros ! Brigitte a respecté ma peur et elle m'a donné des clés pour comprendre la psychologie du cheval. Elle a pris les rênes de mon cheval et elle m'a promené comme un enfant au jardin d'acclimatation. Elle est devenue mon professeur. Au début, ce n'était pas facile. Je n'arrêtais pas de justifier mes défauts ! J'ai appris à écouter ses directives sans me poser de question et elle a appris à me féliciter et à m'encourager. Créative, elle a sans cesse trouvé de nouveaux exercices pour m'intéresser et amuser mon cheval. Je ne suis pas devenu un grand cavalier, mais je me sens bien à cheval. Dès que je monte sur Lamy, je suis heureux et prêt à partir à la découverte. Un jour, l'on croise un chevreuil, le lendemain un vol d'oies sauvages. Les chevaux sont plus ou moins excités, sérieux ou joyeux. Les terrains sont chaque jour différents, l'humeur de nos chiens variable. Chaque balade est une véritable aventure !

Les amoureux partagent leurs moments de bonheur mais aussi leurs doutes, leurs galères.

– Il y en a toujours un qui soutient l'autre. Par exemple, on réussit à ne jamais se blesser en même temps ! Celui qui est en forme s'occupe de tout. Les boxes, l'intendance, les chiens… il faut assurer !

D'élève, Patrick est devenu le coach de Brigitte. Non seulement, il lui installe les barres d'obstacles, mais il ose quelques suggestions. À force de fréquenter les cavaliers et de regarder les Grands Prix sur Equidia, son œil s'est formé.

– Je dis ce que je vois. Je suis son miroir. Je connais ses points faibles. Je lui rappelle ce qu'elle sait déjà. Parfois même, j'ai des idées. C'est moi qui lui ai suggéré de rallonger ses étriers après avoir observé des cavaliers comme Pénélope Leprévost ou Kevin Staut.

Sans son supporter de mari, Brigitte avoue qu'elle aurait arrêté le concours depuis longtemps.

– J'entraîne et je soigne mes chevaux moi-même. Pendant deux ans, je n'ai eu aucun résultat et j'étais prête à abandonner. Tout ce temps, cette énergie, ces sacrifices pour rien ! En plus, je ne trouvais pas de chevaux qui me convenaient. C'est tellement difficile de rencontrer un cheval avec lequel on s'entend vraiment. L'enthousiasme de Patrick m'a porté. Les concours, les chevaux nous rapprochent. On a le même objectif. On fait des choses ensemble…

Pas si simple de réussir son couple avec un cheval, comme avec un homme ! Établir et faire durer une relation harmonieuse avec un cheval ne coule pas de source. Moins diserte sur son parcours que lorsqu'elle fait parler les autres, c'est à demi-mot que Brigitte confie que les chevaux l'ont fait travailler sur elle-même.

– Pendant longtemps, je me suis séparée trop vite de chevaux qui ne le méritaient pas. Dès que cela ne marchait pas, je les vendais. Et puis, j'ai pris conscience qu'il fallait que j'analyse mon comportement. C'est plus facile de le comprendre avec les chevaux qu'avec les gens. Les psychologues définissent trois phases : d'abord on répète, puis on comprend, enfin on élabore. Avec les chevaux, j'ai répété. Puis, j'ai compris. Maintenant, j'élabore. Le cheval est comme il est ; il ne nous a rien demandé. C'est à nous de le comprendre et de le faire évoluer. Il ne fait rien dans le but de nous faire plaisir. Mais il peut être dans le bien-être, la confiance et la joie d'être avec nous.

---

1. Réussir son couple, *éditions France-Empire.*

Chapitre 29

Je suis une personne

La position du neurobiologiste Yves Christen

La plupart des gens prennent les chevaux pour des imbéciles. Pas Yves Christen ! Biologiste, neurobiologiste et éthologue, ce chercheur montre com-bien les animaux sont de véritables personnes ayant une individualité propre et une richesse intérieure. Il a signé trois livres[1] qui sont de véritables plaidoyers en faveur de la personne animale. Il est également spécialiste de la maladie d'Alzheimer.

– Trop de cavaliers partent de l'idée toute faite que le cheval est une proie et que son comportement est lié à ce statut, y compris sa capacité à courir. C'est vrai mais ceci n'explique pas tout. Le cheval n'est pas *qu'une* proie, pas plus qu'un humain victime du cancer ne serait *qu'un*

– Peut-on le considérer comme une personne à part entière ?

– Je crois que nous devons effectivement nous poser la question. Et envisager d'y répondre par l'affirmative, et pas seulement dans le cas du cheval. De façon générale, nous savons désormais que les animaux sont sensibles, aptes à raisonner, capables de souffrir, doués de langage, de théorie de l'esprit (la capacité de se mettre mentalement à la place d'autrui), de conscience, de culture et même de morale. Nombre de ces critères s'appliquent aux équidés ; ils sont conscients de leur identité et de celle de leurs partenaires sociaux. Si vous enlevez un cheval d'un groupe social, le groupe n'est plus le même. Toute son organisation est déstabilisée. Un nouveau cheval ne viendra pas forcément remplacer le partant. Les chevaux ne sont pas interchangeables. Ils peuvent certainement souffrir en regardant

un autre cheval souffrir. Ce sont des individus à part entière. Nous ne pouvons pas ne pas en tenir compte dans notre rapport avec eux. Nous devons les traiter sur la base de leur individualité propre.

– Si le cheval est une personne, ce n'est pas une chose ou un bien comme le veut la loi !

– Cela pose évidemment un problème. Cela revient à admettre qu'il ne saurait être vu que comme une propriété humaine. En refusant à l'animal le titre de personne, on s'autorise implicitement, comme on l'a fait autrefois pour l'esclave, à le considérer comme la propriété d'un homme ou d'une communauté. Mais au fond, ceux-là même qui font de l'animal une simple chose savent bien qu'il n'est pas ce qu'ils disent croire qu'il est. Malebranche, disciple de Descartes et de sa théorie de l'animal-machine, pensait que le chien que l'on bat ne crie pas parce qu'il souffre mais qu'il agit simplement de façon mécanique. On peut donc lui taper dessus sans s'en soucier et des milliers d'équidés ont été – ou sont – victimes de traitements de ce type. Mais celui qui frappe le cheval fourbu sait bien qu'il n'est pas une machine. Nul n'aurait idée de taper sur une voiture pour la faire avancer plus vite ou pour la faire redémarrer. Le cheval, par contre, est agent de sa propre vie, capable de réaction et donc d'aller toujours plus loin ou plus vite. C'est cela qu'en définitive démontre la persécution dont il est, ou a été, parfois victime.

– Les cavaliers aiment les chevaux, mettent de l'affectif dans leur relation mais, de là à les traiter comme des personnes !

– Tout dépend du regard que l'on jette sur les êtres et sur les choses. Longtemps, on a pensé que les femmes n'avaient pas d'âme ! À un moment, le regard change et tout bascule. Ce qui paraissait impossible devient évident. Mais nous sommes pleins de contradictions. J'aime les animaux et pourtant je ne suis pas végétarien ; bien que j'accepte de manger des animaux de boucherie, quand je vois un film sur les abattoirs, je suis révolté. Nos relations avec les chevaux sont complexes. Sur le plan éthique, on peut se poser le problème de l'utilisation du cheval. Mais ne pas les utiliser serait les condamner. Ils n'existeraient plus. On ne va pas tous les libérer dans la nature sous prétexte que ce sont des personnalités riches, ne serait-ce que parce qu'ils n'y survivraient pas ! À mes yeux, le cavalier a une responsabilité vis-à-vis du cheval, au prorata de l'usage qu'il en a et de la glorification qu'il en tire. S'il le monte, il doit le considérer comme un partenaire – non comme un esclave ou comme une machine – et le traiter de

manière digne. À lui de lui offrir un avenir, une retraite ! Ce n'est pas une bicyclette dont on peut se débarrasser quand elle est usée. Cela me semble inimaginable d'envoyer à la boucherie le cheval que l'on a eu comme partenaire.

– Peut-on forcer un cheval à travailler ?

– Dans les compétitions, les juges devraient être plus stricts et sanctionner tout comportement indigne des cavaliers. J'accompagne souvent ma fille (cavalière professionnelle et coach) sur les terrains de concours. Je suis parfois effaré ! Chaque cavalier doit sans cesse se remettre en question. Monter à cheval n'est pas un acte anodin. Certains chevaux ont envie d'aller en concours. Ils aiment la compétition, le sport et ils se font plaisir. D'autres ne sont pas motivés. Ils souffrent et se font taper dessus. Il serait préférable de ne pas les forcer, les changer de discipline par exemple. L'animal ne doit pas être un esclave. C'est tout l'enjeu de la révolution philosophique et émotionnelle qui se prépare. De nombreux problèmes doivent être posés concernant l'exploitation des chevaux, la boucherie, les zoos, l'élevage pour la fourrure, l'animal de laboratoire, la chasse, la corrida…

– Pourquoi dites-vous que les chevaux ont un univers mental riche ?

– Lévi-Strauss, qui a consacré sa vie à montrer que les peuples primitifs avaient un univers mental riche, a longtemps cru – ce n'était plus le cas à la fin de sa vie – qu'il n'en allait pas de même pour les animaux. C'est absurde ! Lorsqu'on regarde vivre un animal, on se rend compte que tout fait sens pour lui. La bête est une créature à la recherche de sens et qui produit du sens. Le cheval domestique comprend sans doute mieux l'être humain que ce dernier ne le comprend. Pour sa survie, il est obligé de nous comprendre ! Certains grands singes qui ont vécu avec des humains comprennent l'anglais ou le langage pour les sourds-muets. Ces animaux n'ont pas besoin de chasser pour se nourrir. Ils ont beaucoup de temps libre. Du temps pour observer les humains ! Du temps aussi pour développer un talent, pour peu qu'on leur en laisse la possibilité. Pensez-y si votre cheval vit à l'écurie.

– Quels talents les chevaux ont-ils ?

– Comme beaucoup d'animaux, ils ont une grande aptitude à comprendre les nombres et à compter. Ils sont sans doute aptes, dans une certaine mesure, à déchiffrer le mental d'autrui. Et l'on commence à peine à entrevoir l'étendue de leur langage. Le bio-acousticien David Browning

étudie les signaux acoustiques émis par les chevaux. Comme les éléphants, les rats kangourous et certaines araignées, les chevaux communiquent avec leurs sabots (communication sismique). Lorsqu'on suit des troupeaux de zèbres dans la savane, on se rend compte que leur galopade a une valeur informationnelle. Elle informe sur la position par rapport aux autres groupes et aux prédateurs. À chaque fois que l'on cherche, on découvre des nouvelles facettes de leurs talents.

Soyez-en sûrs : ce que l'on sait, ce que l'on commence à peine à découvrir aujourd'hui, n'est qu'une facette de leur vie intellectuelle et émotionnelle, quelque chose comme la partie visible d'un iceberg. Un grand bouleversement se prépare. Peut-être une véritable révolution dans notre compréhension de ces autres vivants. Celleci nous entraîne très loin. Jusqu'à comprendre que les animaux se représentent le monde de façon originale. C'est la raison pour laquelle, après les avoir présentés comme des personnes, je les vois aujourd'hui comme des philosophes, porteurs de représentations du monde riches et variées. Je considère en définitive la question animale comme la grande question de notre temps. Elle se pose sur le terrain de l'éthique, de la science et même, vous le voyez, de la pensée philosophique.

Souvent, je me remémore ces phrases du philosophe Alain : « il n'est point permis de supposer l'esprit dans les bêtes, car cette pensée n'a point d'issue. Tout l'ordre serait aussitôt menacé si l'on laissait croire que le petit veau aime sa mère, ou qu'il craint la mort, ou seulement qu'il voit l'homme. L'œil animal n'est pas un œil. L'œil esclave non plus n'est pas un œil, et le tyran n'aime pas le voir ». Acceptons de voir enfin cet œil. Celui du cheval. Celui des autres bêtes aussi. Car nous ne pouvons plus, en conscience, trouver refuge dans la simple ignorance…

---

1. *L'Animal est-il une personne ?* chez Flammarion, *Les Surdoués du monde animal* aux éditions du Rocher et, tout récemment, *L'Animal est-il un philosophe ?* aux éditions Odile Jacob. cancéreux. Le cheval n'est pas seulement régi par ses réactions instinctives et ses réflexes conditionnés. Son univers mental est complexe. Par exemple, des travaux récents révèlent son étonnante compétence spatiale. Il peut se représenter des objets dans l'espace.

Chapitre 30

Sois à 100 % avec moi !

À la recherche de l’osmose avec Sophie Bienaimé

Sophie Bienaimé est née cavalière. Elle a grandi aux côtés des chevaux, essayant de « faire » du concours hippique quand son père Yves manageait trois centres équestres. Mais cette grande amoureuse des chevaux ne voyait pas ses foulées ! Le saut d’obstacles ne la faisait pas vibrer. Dans sa chambre, c’était un poster de *Cheval Magazine* représentant un cheval espagnol évoluant sur une plage qui veillait sur son sommeil.

Quand son père décide de faire revivre les Grandes Écuries de Chantilly et de créer un Musée vivant du cheval, la vie de l’adolescente de quinze ans bascule. Finie la compétition, place à la haute école ! Pour animer les fameuses « présentations pédagogiques », il faut trouver des chevaux. Tafarito, le magnifique cheval du poster, est à vendre. Mieux, il est vendu à un prix raisonnable. Il a le même âge que Sophie et, surtout, il sait tout faire. Le pas espagnol, la révérence, le passage, le cabré… il va tout apprendre à Sophie.

– Il a été mon professeur, me pardonnant mes erreurs et m’apprenant à être juste.

Avec Tafarito, Sophie s’improvise amazone. Le couple remporte un franc succès, pose pour les photographes et magnifie les écuries du prince de Condé.

– C’était une bête de scène. Il prenait vraiment du plaisir à présenter son répertoire. Dès qu’il voyait le public, il se redressait et faisait son fier.

Tafarito a disparu trop tôt, trop bêtement. Il s'est assis et il a glissé en se relevant. Il est mort en piste, les paillettes plein les yeux, laissant un vide immense. Mais il a ouvert la voie à Sophie.

– J'ai découvert la scène, l'excitation de créer des émotions, le plaisir de présenter ce qui est beau.

Beauté de cet extraordinaire dôme du XVIIIe siècle, beauté des chevaux pure race espagnols, lusitaniens, frisons… Beauté des costumes. Beauté du dressage… Devenue directrice du Musée vivant, Sophie Bienaimé continue à monter plusieurs chevaux par jour, à les présenter en spectacle et à s'émerveiller de l'hypersensibilité des chevaux.

– Plus j'avance et plus je suis impressionnée par cette sensibilité extrême. Je pense à déplacer une jambe et il part au galop ! C'est inouï !

À force de les fréquenter, l'écuyère est devenue de plus en plus sensible. Au point de devenir cheval ?

– Le cheval m'engage à faire des recherches sur moimême et à me remettre en question. Il m'oblige à être calme, précise, déterminée, ancrée en lui. Cela développe ma sensibilité. Pour qu'il se connecte à moi, il faut être attentif à lui. C'est un état proche de celui atteint par le yoga où l'on ressent tout.

Je perçois son postérieur droit, son postérieur gauche, la façon dont il se meut, son équilibre lorsque je lui demande de ralentir. Je distingue la moindre tension, la plus légère perte d'équilibre. Lentement, imperceptiblement, je chasse une jambe, puis l'autre. Mon cheval se met naturellement en main. Je peux alors partir au trot et jouir de ce temps de suspension qui apparaît comme par magie. Mon cheval est bien. Il est avec moi.

Recherché par tous les cavaliers, cet état de grâce peut être très vite massacré. Il suffit de parler à quelqu'un, de répondre au téléphone, de penser aux factures à payer ou au rendez-vous à prendre pour que tout s'effondre.

– Je lui demande une épaule en dedans et, tout-àcoup, mon téléphone sonne. Je réponds en continuant à « bidouiller » avec mes rênes, de façon automatique. Pour rien ! Pour mon cheval, c'est injuste. Je raccroche et je redemande l'exercice. Mon cheval ne répond pas ! Je m'énerve sur lui alors que c'est moi qui ai manqué de concentration. Plus je m'énerve et plus il se

bloque. Maintenant, je sais qu'il vaut mieux que je reste concentrée de A à Z sur mon exercice. Puis, je le félicite et je lui laisse les rênes longues. Je peux alors discuter autant que je veux. Pour le cheval, c'est clair ! Si je suis avec lui, je peux lui demander des choses. Sinon, je le laisse tranquille !

Être avec son cheval, ici et maintenant, à chaque foulée, voilà la clé. Très perceptif, le cheval nous scanne en permanence. Il perçoit le plus petit détail et s'adapte au moindre changement.

– Un jour, je travaillais un jeune entier dans le rond de longe selon la méthode de Pat Parelli. Je le faisais venir à moi et j'enchaînais les sept jeux préconisés par le chuchoteur. À un moment, je recule pour le faire venir à moi et s'arrêter. Au même instant, quelqu'un m'appelle. Je tourne la tête et l'étalon me mord sauvagement à l'épaule. Sur le coup, j'ai été très choquée. Pendant deux ans, je n'ai plus travaillé un cheval en liberté. En fait, il a réagi comme le cheval dominant qu'il était. Au moment où je devais m'imposer et le faire reculer, j'ai laissé la place libre. Il en a profité pour prendre le dessus. C'était logique !

Sophie Bienaimé continue d'apprendre, jour après jour. Elle prend des cours avec un comportementaliste équin, suit les stages d'Olivier Pulls, écuyer du Cadre noir, se fait conseiller par son père Yves Bienaimé ou tout simplement observer par les autres écuyères du Musée.

– Parfois, j'aimerais savoir ! Mais je suis toujours en recherche. Il faut travailler avec quelqu'un. Seul, on ne progresse pas.

Son regard sur les chevaux évolue vers toujours plus de compréhension.

– Je vis dans une écurie sans prairie. Je sais combien cela manque aux chevaux. J'essaie de leur rendre la vie la plus heureuse possible.

À chaque instant, Sophie recherche l'osmose. Une quête sans fin qui, parfois, passe par des balades en forêt.

– La forêt les régénère. Elle leur donne de l'énergie et du moral.

Une quête qui est toujours le fruit de l'amour.

– Plus le cheval se sent aimé et plus il donne.

Et qui se construit jour après jour par de petites attentions et beaucoup d'encouragements.

– « Il faut demander souvent, se contenter de peu et récompenser beaucoup », disait le célèbre François Baucher, maître du dressage au XIX^{e} siècle qui a toujours recherché la légèreté en équitation. Beaucoup de

chevaux deviennent difficiles parce que leurs cavaliers sont éternellement insatisfaits. Ils en veulent toujours plus. Leur frustration déteint sur le cheval et le rend malheureux. J’ai lu un livre sur la pensée positive. C’est fou comme elle s’applique bien au cheval. Quand on se rend compte de l’effort que fournit son cheval, de tout ce qu’il fait pour nous, pour nous faire plaisir, cela change tout. Il nous porte, il nous emmène où l’on veut. Ce n’est pas normal, c’est extraordinaire !

Chapitre 31

Je communique avec les autres animaux

Un sixième sens ?

C’est fou ce que l’équitation peut me prendre la tête ! Je vais souvent suivre des cours de saut d’obstacles dans une écurie voisine. Au retour, nous arrêtons le camion devant le pré et nous déposons directement les juments. Ce jour-là, je suis encore dans mon parcours. Je me pose trente-six questions sur l’abord d’un gros oxer en sortie de tournant qui m’a valu un refus. Avais-je assez de train ? Est-ce que j’ai poussé mon cheval au dernier moment ? Je suis tellement obsédée par toutes ces questions que je laisse ma jument brouter dès sa sortie du camion. Pierre descend à son tour Malika qui se retrouve dans les fesses de Mistria. Toujours prompte à défendre sa bulle, Mistria lui envoie un coup de pied et l’on entend un affreux « Crac ». Malika est touchée au genou. Après examen, Pierre qui s’y connaît, penche pour un simple choc. Aucune plaie n’est visible et la jument ne boite pas. Nous verrons comment cela évolue en fin d’après-midi.

Quand nous ramenons les juments à la maison le soir, notre chien Zoulou se précipite vers Malika et va directement lui lécher son genou. Il la lèche consciencieusement pendant une ou deux minutes. Comment sait-il qu’elle a mal à cet endroit précisément ? Aucune plaie, aucun gonflement ne peut le mettre sur la voie ! Et si Zoulou communiquait avec Malika sans parler ? Médusés, nous en concluons à une sorte de sixième sens de Zoulou.

Et me voilà repartie dans mes recherches sur la communication animale ! À force de fouiner sur Internet, je découvre Aurélie Forestier,

vétérinaire et auteur d'une thèse intitulée *La communication animale : apprentissage et télépathie ?*

– Qu'entendez-vous par télépathie ?

– C'est un moyen de communiquer ne faisant intervenir aucun des sens usuels. Une façon de se comprendre entre êtres vivants qui est universelle. Il faut peut-être la considérer comme une sensation distante et non comme une transmission de pensée. Dans ma thèse, je n'ai pas pu me prononcer sur l'existence ou non de cette télépathie car on ne peut en avoir de preuves scientifiques. On ne peut que se contenter d'observations.

– Pourquoi avoir écrit une thèse sur ce sujet ?

– J'ai toujours été très intéressée par les recherches entreprises par mon oncle Jean-Luc Janiszewski qui a enseigné la communication inter-espèces non verbale. Enfin, j'ai voulu jeter un pavé dans la mare ! Les scientifiques font la sourde oreille. Pourtant, on observe certains faits et l'on n'a pas d'explication. J'essaie de comprendre. En tout état de cause, être ouverts nous oblige à considérer l'être vivant différemment et à mieux respecter l'animal.

– Comment intégrer la télépathie dans votre pratique professionnelle ?

– Je ne me suis pas initiée à la communication dite intuitive. Je travaille avec des chevaux, des chiens et des chats et, même si je ne discute pas avec eux, j'essaie de les ressentir, de les mettre en confiance. Avant de chercher à parler, il faut savoir écouter l'autre. Les chevaux, comme les chiens et les chats, sont des animaux sensibles et communicants. Quand vous entrez dans un box, le cheval montre immédiatement s'il vous accepte ou pas. On ressent très bien son état d'esprit.

– Comment a été accueillie votre thèse dans le milieu vétérinaire ?

– Très mal par les enseignants, mais avec beaucoup de curiosité par les vétérinaires de ma génération. Les mentalités évoluent, mais la télépathie est un sujet tabou pour la communauté scientifique. C'est une notion dérangeante et difficile à mettre en évidence en laboratoire. Les Français notamment restent très cartésiens. Cela remonte au Siècle des Lumières où la volonté était de faire avancer la science et la raison tout en rejetant la religion, la superstition… Pour trouver un directeur de thèse, j'ai lancé un avis à tous mes professeurs. J'ai reçu beaucoup de mails presque insultants me conseillant de me consacrer plutôt à un sujet scientifique faisant avancer la médecine vétérinaire. Heureusement, j'ai réussi à dénicher deux professeurs motivés. Mais je n'ai pas obtenu de mention ! Dans les écoles

vétérinaires, l'animal est un sujet d'étude. On le sort de son contexte affectif. Pas question de faire du sentimentalisme au risque d'être incapable de prendre les bonnes décisions. Pourtant, il est intéressant de prendre du recul et d'essayer de décrypter ces phénomènes troublants dans les rapports entre animaux mais également entre animaux et êtres humains.

– Si les animaux communiquent par télépathie, ils sont donc capables de penser et de faire preuve d'intelligence ?

– L'intelligence animale est un fait reconnu par les scientifiques. Il existe différents degrés d'intelligence en fonction des classes, des familles, des espèces animales mais l'animal fait preuve d'intelligence. Grâce à des expériences menées par Danièle Gossin[1] avec des miroirs, on sait que le cheval possède une conscience de lui-même et du monde qui l'entoure. Il est capable de distinguer si une gaule s'apprête à lui toucher l'oreille gauche ou l'oreille droite en abaissant vivement l'oreille concernée pour éviter l'attouchement. Il distingue dans un miroir un petit objet comestible d'un objet de la même taille qui ne l'est pas. Enfin, il est capable de distinguer si l'on tend l'objet comestible du côté du miroir ou à l'opposé.

– Peut-il pour autant communiquer par télépathie ? – Des expériences entre des êtres vivants et des ordinateurs montrent que le cerveau émet des ondes lors de la pensée. Ces ondes émises ne restent pas cantonnées au cerveau mais peuvent être captées à la surface du crâne. Des malades peuvent, par l'intermédiaire d'électrodes reliant le sommet de leur crâne à un ordinateur, faire apparaître des lettres sur leur écran sans toucher au clavier. Des expériences similaires ont été conduites sur les rats. En quelques jours, les rats n'ébauchent même plus le mouvement leur permettant d'obtenir leur eau de boisson. Ils se contentent de le « penser ». Ces résultats soulèvent des questions : Peut-on envisager que ces ondes puissent être émises à plus grande distance ? Et si oui, existe-t-il des « récepteurs » permettant à un individu de récupérer ces ondes et de traiter les informations contenues dans ces dernières ? Ces ondes permettentelles alors à deux êtres vivant de communiquer ?

– Des expériences ont-elles été menées sur les chevaux ?

– Pas à ma connaissance. En revanche, on entend souvent des témoignages de propriétaires dont le cheval prévoit l'arrivée alors même qu'il ne vient pas à heures régulières. La télépathie concernerait des demandes, des appels silencieux tels que « j'ai besoin de toi ». Elle se

produirait plus aisément entre un humain et un animal partageant un lien affectif fort.

Pourtant, les communicateurs animaux comme Pénélope Smith parviennent à communiquer avec un animal qu'ils ne connaissent pas, avec sa photo par exemple.

C'est très troublant ! Il y a dix ans, j'ai demandé à un « animal communicator » de « dialoguer » avec mon chien. Je lui ai juste donné son nom et sa photo. Le chien lui a « dit » qu'il était gêné dans son sommeil par le bruit des gouttes d'eau causé par la fuite d'un robinet de ma cuisine. J'ai aussitôt vérifié mon évier et j'ai découvert la fuite ! Je garde cependant un esprit critique concernant la communication intuitive entre un animal et un humain. Un même message peut-être interprété de façons très différentes en fonction des individus. Qui n'a jamais vécu de quiproquo ? Combien nombreuses sont parfois les interprétations différentes d'une même peinture ! La communication intuitive est également soumise à l'interprétation de « l'animal communicator ».

---

1. Danièle Gossin est l'auteur de *Psychologie et comportement du cheval*, Vigot, et *Parler au cheval et être compris*, Maloine.

Chapitre 32

Je te fais confiance

Un cheval et un cavalier borgnes

– Allez mon Kiki, fais pas ta chochote !

Kiki n’est pas très rassuré. Borgne, il se montre « regardant » quand il s’agit de passer dans un endroit qu’il ne connaît pas. Le gué du haras de Jardy lui paraît particulièrement impressionnant avec ce vent qui forme de petites vaguelettes dans l’eau. Mais son cavalier continue de le rassurer sans jamais le brusquer. Alors Kiki se décide à tendre l’encolure et à renifler l’eau vive.

– Tu vois Kiki, elle ne va pas te manger !

Et voilà le petit alezan qui traverse vaillamment le gué, une fois, deux, fois, trois fois, sans cacher son plaisir. Aujourd’hui encore, il fait pleinement confiance à Olivier Mallet. Patient, son cavalier sait l’attendre. Pas question de lui donner un coup de talon et encore moins un coup de cravache pour l’obliger à avancer. Olivier lui laisse le temps d’apprécier la difficulté et de se situer dans l’espace. L’homme comprend son cheval. Il est borgne comme lui. Du même œil. Le gauche.

À dix ans, Kiki, de son vrai nom Ouragan de Bellière fait du concours hippique. Il enchaîne les Grands Prix amateur 2 (hauteur : 1,10 m) et… il gagne très souvent. Pas plus rapide que Kiki sur les terrains de concours de la région parisienne et de la Haute-Normandie !

– On est pareils, l’un et l’autre. Rien ne nous arrête ! On veut gagner. Une deuxième place ne nous intéresse pas !

Olivier et Ouragan prennent toutes les options et ne reculent devant aucun risque pour tourner court et gagner du temps. Les tournants à gauche sont les plus périlleux. À l'abord de l'obstacle, Olivier plie la tête de son cheval pour qu'il puisse le voir. Leur style n'est pas académique, mais il est efficace !

Leur préparation est tout aussi atypique. La plupart du temps, Kiki est au pré ou dans le jardin de la maison.

– C'est le petit privilégié. Ma femme ne veut pas que les chevaux aillent dans le jardin. Mais lui, ce n'est pas un cheval ! C'est Kiki !

Quelques balades et séances avec la fille de la maison, Charlène, 13 ans, suffisent à l'entraîner.

– Il a le moral ! Il fait son travail de bon cœur car je ne lui tire pas dessus.

Juste avant un concours, Ouragan a le droit à une séance de « décontraction des maxillaires », entendez, il va brouter de l'herbe.

– Son seul souci, c'est le paddock. Il a tendance à paniquer au milieu des autres chevaux. Alors, je restreins la détente et je le laisse brouter un peu. Rien de mieux pour le faire saliver et le décontracter !

Au paddock de détente, il se retrouve avec une dizaine de chevaux survoltés qui sautent, le croisent, le frôlent et souvent le surprennent. Il lui arrive de faire des écarts et parfois même des demi-tours. Olivier ne lui en veut pas. Il se contente de le réconforter en riant de ses montées de panique.

– Tu as eu peur mon Kiki. Mais ce n'est rien ! Juste un grand gris qui vient de te foncer dessus. On l'a évité au dernier moment. Heureusement que je l'avais vu. Allez, tu peux me faire confiance ! Je veille !

Sur la piste, ils sont les rois. Une fois la cloche sonnée, rien ne peut plus les arrêter. Le petit alezan enroule les obstacles avec une facilité déconcertante. Et s'il en touche un, c'est que son cavalier a été vraiment trop gourmand dans son tracé. Pour gagner quelques dixièmes de secondes, il lui demande l'impossible ! Et Kiki freine, accélère, tourne sur ses hanches, varie l'amplitude de ses foulées, saute en biais pour pulvériser tous les chronomètres.

De retour au van, Kiki se laisse « déshabiller », doucher et chouchouter sans qu'il soit besoin de le tenir. La longe est juste posée sur son encolure. Une fois ses protections de transport enfilées, il monte dans le van tout seul. Il sait que son filet à foin l'y attend.

– Il est intelligent et très autonome. Je le laisse vivre sa vie. On se connaît par cœur. Parfois, il s'échappe de la propriété et va chez les voisins. Il suffit que ces derniers le surprennent et lui demandent de rentrer à la maison, et le voilà qui revient au galop.

Les débuts n'ont pas été si faciles. Olivier s'est beaucoup retrouvé par terre.

– C'est mon premier cheval. J'avais arrêté de monter pendant des années. Et puis, je l'ai acheté 80 euros, sans le voir, pour lui éviter de partir à la boucherie. Il était petit et borgne, invendable donc. Je me suis dit que j'allais en faire un cheval de balade et le revendre. Il a été accidenté à l'âge de sept mois. L'éleveur voulait rentrer tous les poulains pour l'hiver, ils se sont bousculés, il a eu peur et s'est empalé sur une porte. Moi, j'ai eu mon accident à sept ans. Je tirais à la carabine dans une fête foraine. Le plomb a ricoché et a atteint ma rétine.

Olivier venait d'acheter une propriété avec six hectares et demi d'herbage en Normandie. Ouragan a donc terminé sa croissance au pré. À quatre ans, Olivier l'a débourré avec un ami. Il n'a pas pu s'empêcher de le faire sauter, juste pour voir. Le petit cheval l'a tout de suite époustouflé.

– Il sautait vraiment bien, avec un style impeccable. J'ai alors décidé de faire la saison des quatre ans et de l'emmener en concours. Cela faisait 20 ans que je n'étais pas monté à cheval et il sautait très haut, très fort. La plupart du temps, je me retrouvais par terre ! Et puis, ça s'est arrangé et je l'ai gardé pour les enfants.

Souffrant du même handicap, Olivier anticipe les réactions de son cheval, mais n'en fait pas toute une histoire. Il l'emmène partout et le rend invulnérable. S'il accepte ses peurs, c'est pour mieux en rire !

– On met trop les chevaux dans le coton. On fait trop attention ! Ce qui les rend très dépendants de nous. Kiki, je le laisse vivre. Je veux qu'il prenne des initiatives, qu'il tente des expériences. Oui, il peut le faire ! Je crois en lui comme je crois en moi. Je suis à l'aise chez les autres, comme chez moi. Et Kiki aussi !

Cette confiance, Olivier la transmet à Kiki mais aussi à tous les poulains de son petit élevage.

– Je ne suis pas un grand cavalier. Mais je crois que j’ai un don avec les poulains. Ils ne se posent pas de questions avec moi. Ils font tout naturellement. Ils ont confiance…

Chapitre 33

Vive le sport !

Le haut niveau vu par Alexandra Ledermann

Alexandra Ledermann a été championne d'Europe de CSO avec Rochet M en 1999 et médaille de bronze aux J.O. d'Atlanta. Malgré ses talents de pilote, elle n'est pas encore revenue au plus haut niveau, faute de trouver des chevaux de qualité suffisante. Je l'ai inter-viewée à plusieurs reprises et j'ai été étonnée par son amour absolu pour les animaux.

– J'aime la nature et les animaux. Tous les animaux. Même un escargot ou un insecte, je le respecte ! Avec les chevaux, la relation s'est construite au fil des années. Dès l'âge de six ans, j'ai voulu faire comme mes parents et les monter. Comme mes parents, j'ai voulu sauter. Le sport nous permet d'aller encore plus loin dans la complicité. C'est facile de gagner l'amitié d'un cheval en lui donnant des carottes. Mais c'est plus difficile de gagner sa confiance sur un parcours avec des oxers d'un mètre cinquante. Pour lui demander ces efforts intenses et aller à l'encontre de ses craintes ancestrales, la complicité doit être totale.

Avec Rochet M, j'avais gagné cette confiance absolue. C'était le summum. Souvent, je pense à tout ce qu'il a fait pour moi. Toute ma vie s'est bâtie autour de lui. Parfois, je culpabilise de demander aux chevaux tant d'efforts. Mais sans la compétition, il manquerait une dimension à ce lien qui nous unit. Les vrais bons chevaux se prennent au jeu. Il faut les préserver, ne pas les mettre en difficulté, ne pas les forcer, ne jamais demander le saut de trop. Je mise tout sur la confiance. Je ne veux pas qu'ils

sautent par crainte. J’essaie de les installer le plus possible dans un certain confort pour aller sauter, tout en étant exigeante. Plus on est exigeant dans les petits détails, plus on peut leur donner de la liberté après.

Cette confiance se transmet au quotidien. Je les emmène en forêt, je les longe. Jamais, je ne les travaille encapuchonnés avec des enrênements. En vieillissant, je me suis assagie. Je suis plus dans l’écoute du cheval. Je leur cherche des excuses. La plupart du temps, ce n’est pas de la mauvaise volonté mais un problème physique qui empêche le cheval de nous donner ce qu’on lui demande.

Trop de cavaliers maltraitent leurs chevaux par manque de connaissance. Ils ne se rendent pas compte que le cheval souffre. C’est aux coachs de leur enseigner la compréhension du cheval. À force de vouloir contrôler à 100 % les chevaux, on oublie d’aller dans le sens du mouvement. Les chevaux, c’est le mouvement ! Il faut avancer ! Le contrôle, oui, mais en laissant une certaine liberté aux chevaux.

Le mouvement, voilà la clé ! Souvent, je pense à Alexandra quand je me retrouve dans une position délicate en concours. Je remets en avant ! J’ai de la chance. Mistria aime l’effort. Elle a besoin de dépenser son énergie et ne se fait jamais prier pour un trotting ou une séance d’obstacles. En concours, c’est une compétitrice dans l’âme, toujours prête à sauter et à donner le meilleur d’elle-même. Elle ne se fait pas prier car elle concourt en dessous de son niveau.

J’aime le sport. Trois fois par semaine, je vais courir et il m’arrive de participer à des semi-marathons. Mon mari Pierre prépare le marathon de Paris pour son anniversaire. Il sera « pourchassé » par ses deux fils Franck et Nicolas. Bref, dans la famille, nous aimons l’effort physique. Pratiquer un sport permet de mieux comprendre les efforts que l’on demande aux chevaux et de mieux appréhender les notions d’entraînement et de récupération. On sait ce que représente un arrêt de quelques semaines, combien il est difficile de revenir à son niveau et l’on évalue la rigueur qu’exige l’entraînement. On évalue aussi le besoin que représente l’effort physique. Plus on est en forme et plus on a envie d’en faire.

Sans vouloir faire d’anthropomorphise, il faut reconnaître que les chevaux sont comme les hommes. Certains ont le goût de l’effort et de la compétition. D’autres non. Une amie a eu une jument très « qualiteuse » à l’obstacle, mais qui détestait les concours. Il fallait la forcer à chaque saut.

La carotte, la cravache, les parcours de travail… elle a tout essayé. Elle l'a fait monter par un cavalier à poigne. Sans résultat ! Il lui a fallu reconnaître que sa jument n'aimait pas la compétition. Malgré son coup de saut, elle s'est résolue à la vendre comme cheval de promenade. Sage décision ! Chaque cheval a son talent.

Chapitre 34

Je suis l’école de la vie

Paroles de champions : Michel Robert, Nicolas Touzaint, Éric Navet

Michel Robert n’a plus rien à prouver. À soixante-quatre ans, ce cavalier de sauts d’obstacles qui a gagné tant de Grands Prix et de championnats reste une valeur sûre de l’équipe de France. Il faut le voir prendre des risques dans un barrage et exploser de joie comme un jeune cavalier lorsqu’il réussit toutes les options ! Il s’astreint à une hygiène de vie rigoureuse, pratique le yoga et la sophrologie. Son regard sur le cheval a évolué tout au long de sa carrière.

– Au début, le cheval était un moyen de me montrer. Puis, il est devenu un moyen de me trouver. Il m’a permis de me réconcilier avec moi-même. Il est tellement naturel. Il invite à faire un retour à l’intérieur de soi-même. Aujourd’hui, c’est un moyen de convaincre. J’écris des livres[1] pour inciter au respect du cheval. Je peux partager ma philosophie parce que j’ai des résultats en compétition. J’essaie de rendre au cheval ce qu’il m’a donné.

Plus Michel Robert avance dans ses connaissances et dans son expérience, plus il recherche la simplicité dans sa façon de monter.

– Il ne faut pas se laisser absorber par la technique mais être soi-même. Le cheval le sent très bien. Si on est en osmose avec soi-même, il comprend tout. La compréhension du cheval est infinie !

Au plus haut niveau, les cavaliers se mettent à l’écoute de leurs chevaux. Cavalier de concours complet, Nicolas Touzaint est champion

d’Europe, champion olympique par équipe, plusieurs fois champion de France… Fils de cavalier et neveu de Thierry Touzaint, longtemps entraîneur national, il est né avec les chevaux et ne se fait pas prier pour leur rendre hommage.

– J’adore les animaux. Je les respecte. Je ne veux pas entendre parler de chasse ou de corrida ! En même temps, je suis passionné par la compétition. Jusqu’à l’âge de treize ans, j’oscillais entre le foot et le tennis. Je me suis pris au jeu de l’équitation en gagnant mes premiers concours. Pouvoir travailler avec un animal comme le cheval, vivre avec lui tout en faisant du sport, c’est un rêve ! Le contact des chevaux au quotidien me fait du bien. Leur simple présence m’apaise. Le matin, j’entre dans l’écurie avec beaucoup de plaisir. C’est un endroit où il y a de la vie. J’aime être tranquille avec eux. Pouvoir passer une matinée à monter sans mon téléphone me fait un bien fou.

Pratiquer le concours complet, c’est être très à l’écoute du cheval. En évoluant, je respecte le cheval encore plus. J’ai pris conscience des efforts qu’il fournit. Quand un cheval ne veut pas faire, je ne l’oblige pas. Je ne me bagarre pas. Les efforts doivent se faire « dans le beurre ! » Je cherche pourquoi il résiste. Est-ce un problème physique ? Mental ? Est-ce que je demande trop ? Le cheval n’est pas une moto. Il peut avoir mal au dos ou souffrir des pieds. Il mange plusieurs fois par jour et a besoin de se distraire. Pas question de le prendre au box, lui demander des efforts et le remettre au box. Il faut s’en occuper, lui faire des soins, l’emmener se promener…

Le cheval nous apprend la vie. Avec lui, j’ai eu de grosses déceptions et de belles surprises. Vous travaillez un cheval qui ne vous le rend pas. Vous pensez avoir perdu votre temps. Mais non ! Ce n’est pas du temps perdu. Vous apprenez toujours quelque chose.

Impossible de citer tous les cavaliers de haut niveau qui écoutent ce que les chevaux leur disent. Mais j’ai envie de terminer par Éric Navet. Plusieurs fois champion de France, champion d’Europe, champion du monde, Éric Navet passe pour « l’horloger » des cavaliers tant il est exact, presque maniaque. L’homme réservé devient bavard quand il parle d’une équitation faite de tact et de précision, son équitation.

– La clé, c’est d’avoir un cheval à la fois dans le mouvement et dans la légèreté. Pour cela, il faut qu’il soit en confiance. Plus le cheval est inquiet, plus il doit être monté par un cavalier précis. La précision met le cheval en

confiance… Un cheval qui n’a pas une bonne bouche a un problème psychique. S’il a une mauvaise bouche, c’est qu’il est mal dans sa tête. Quand il sera serein, sa bouche va s’améliorer. Pour le rassurer, il ne faut pas hésiter à le déclasser en le faisant participer à des épreuves moins difficiles. Et puis, il vaut mieux le monter, avec de la précision et du tact dans la main.

Une bonne main, c’est une main qui cherche la complicité. Pas une main qui impose ou qui verrouille. Une main qui suit et qui propose. Une main qui travaille en harmonie avec les jambes et l’assiette…Travailler un cheval, c’est mettre en place un code. Plus on a d’expérience et plus le code est clair. Ce code, c’est notre langage. Il nous permet de nous exprimer et de recevoir ce que le cheval nous répond. Une fois qu’il est bien en place, il suffit d’y penser. Sur un parcours, cette communion avec le cheval est extraordinaire ! Chaque matin, je me lève avec l’envie d’améliorer encore et toujours la précision de mon code.

---

1. Michel Robert a écrit notamment *Secrets et méthodes d’un grand champion, Carnets de champion, La Préparation en longe du cheval de sport*.

Chapitre 35

Je suis un animal de compagnie

L’avenir du cheval dans la société

J’aime regarder les chevaux sauter. J’apprécie un bel allongement au trot lors d’une reprise de dressage. Je suis en admiration devant les trotteurs sur l’hippodrome de Vincennes. Et je repasse en boucle l’arrivée des plus belles courses de pur-sang. Bref, j’aime le sport !

Ce qui ne m’empêche pas de me révolter contre le barrage des chevaux de sauts d’obstacles, cette tricherie qui consiste à élever la barre d’obstacle au dernier moment juste quand le cheval s’élance. Ce dernier touche et, la prochaine fois, il sautera plus haut pour éviter de se faire mal. Je déteste cette mauvaise habitude qui consiste à leur mettre des protège-boulets rigides et très serrés aux postérieurs pour les faire sauter plus haut. Je combats toutes les formes de dopage. Je m’élève contre le Röllkur qui sévit sur les paddocks de dressage et contraint les chevaux à garder la tête dans le poitrail les exposant à des douleurs aux cervicales, des migraines, des dérangements vertébraux sans compter le stress. Je m’enflamme contre les mors cruels trop souvent mis aux trotteurs, les enrênements contraignants, les rênes munies de picots et autres instruments de torture. Quant aux chevaux de course, l’empressement avec lequel ils sont réformés et bons pour la boucherie dès l’âge de trois ans me révolte.

La protection animale me touche et j’écris de nombreux papiers sur ce thème. Pourtant les militants de la cause animale me regardent d’un air bizarre quand je leur parle sport, barres, performances, chronomètre… À croire que je les trahis ! C’est tout le contraire ! Je suis persuadée que l’avenir du cheval passe aussi par le sport et par les courses. Le cheval s’y

exprime dans toute sa beauté, sa force, sa grandeur. Il suffit d'établir des règles et, surtout, de les faire respecter.

L'avenir, justement, comment se dessine-t-il pour nos compagnons ? Le sport représente une carrière non négligeable pour le cheval qui en a les capacités. Le développement des compétitions pour clubs et pour amateurs lui donne un coup de pouce. Encore faut-il que notre sportif tombe dans de bonnes mains et soit encadré par des professionnels vraiment formés ! Plus les grands cavaliers, les entraîneurs connus, les cracks jockeys donneront l'exemple et se montreront irréprochables, mieux les amateurs se comporteront. Le public sera d'autant plus conquis que les juges se montreront intraitables avec toute forme de maltraitance.

Mais quid du cheval « lourd », horrible appellation qui date de 1976 et qui marque l'intensification de l'élevage de chevaux pour la viande ? Mise sur pied par les haras nationaux au début des années soixante-dix, dans le but de sauver des races, la filière « viande » ferait mieux de se reconvertir plutôt que de continuer à demander des subventions. Le cheval ne sera bientôt plus un « animal de rente ». Sa consommation baisse chaque année (moins 42 % en dix ans) et le récent scandale de la viande de cheval retrouvée dans certains plats tout préparés montre bien la sensibilité du public sur ce sujet. Plus personne n'a envie de manger ces magnifiques chevaux de trait dont on applaudit la légèreté en spectacle, la maniabilité en attelage, la force en débardage, la gentillesse et même la rentabilité énergétique à l'heure du réchauffement climatique.

Et les autres chevaux ? Ces fameux chevaux de loisir qui apportent tant de plaisir à la grande majorité du million et demi de cavaliers en France (deux fois plus que le nombre de licenciés). Ces chevaux qui peuplent les prés et emmènent les promeneurs le dimanche. Ceux qui vivent chez les particuliers et font partie de la famille. Ces anonymes à la crinière hirsute, ces cocktails des prés aux origines modestes, ces amis, ces complices, ces compagnons de jeu et de vie… Leur place grandit dans la société. En Autriche, en Allemagne ou en Suisse, ils sont traités comme des êtres vivants, mobiles et sensibles. En France, tout comme les chevaux de sport, ils sont considérés comme « des biens meubles » par le code civil. En tant que choses, ils constituent un bien appropriable qui n'a ni droits ni devoirs. Établie en 1804, cette définition ne correspond vraiment plus à la réalité. Devenu un compagnon de sport et de loisir, le cheval devrait bénéficier d'un statut correspondant à sa place.

Un nouveau statut serait l’occasion d’unifier les différentes règles de droit qui se superposent entre le code civil, le code pénal et le code rural. De nombreuses propositions vont dans ce sens. Elles permettraient de considérer les chevaux comme des êtres vivants et sensibles, sans pour autant les soustraire au droit des biens. Ce statut entraînerait un code de bonne conduite vis-àvis des chevaux. Voilà un symbole fort qui pourrait faire bouger les magistrats (dans les cas de maltraitance).

L’avenir appartient au cheval de compagnie. Un cheval qui fait le lien entre les gens, le pont entre les générations. Qui attire les visiteurs, les poches pleines de pain dur, de pommes et de carottes. Qui apprend aux enfants la nature. Qui les fait sortir de leurs jeux vidéo. Qui guérit certaines personnes de leurs névroses, ou de leurs dépendances. Et qui fait rêver. Un tiers des Français rêvent de posséder un cheval ! Un cheval, pas un meuble !

Chapitre 36

Je sais qui tu es

Le langage intuitif des chevaux avec Martine Bergay

C'était un cheval alezan au physique plutôt commun. Je ne l'ai vu qu'une fois et j'ai oublié son nom. Pourtant, il a changé ma vie. J'étais partie en reportage en Normandie, par un froid de gueux, assister à un stage de Martine Bergay sur le thème « Le cheval révélateur de nos blocages ».J'avais un peu hésité avant de prendre la route. C'était peut-être encore une illuminée qui allait nous demander de fermer les yeux pour nous faire entendre je ne sais quelle sornette. Les rois de l'esbroufe font fortune dans le milieu équestre ! La publicité du stage parlait de « l'Actors cheval », réseau des nouveaux rôles du cheval. Je ne savais pas grand-chose de cette Martine Bergay qui se présentait comme « éleveur et dresseur de tous types de chevaux ». Renseignements pris, elle a été la compagne de Lucien Gruss, le célèbre dresseur de chevaux de cirque et elle n'a pas sa pareille pour dresser les chevaux en haute école.

Me voilà donc stagiaire aux côtés de deux artistes de cirque, d'une cavalière non voyante, d'une monitrice avec son élève et d'une femme d'une quarantaine d'années qui a démarré l'équitation sur le tard. Chacun a un problème avec son cheval, avec sa vie ou avec les deux. L'idée de Martine Bergay est simple : le cheval réagit intuitivement et immédiatement à chacune de nos actions et même de nos intentions. Il nous révèle nos gestes instinctifs et notre rapport au monde. Et de nous expliquer qu'elle se sert de cette compétence particulière du cheval pour nous aider à comprendre là où l'on bloque.

La première cavalière a peur de son cheval. Magali vient des Alpes et n'a pas pu emmener son cheval qui est « brutal, pas proche de l'homme et très vif mais dont elle ne veut pas se séparer ». Martine lui propose de travailler dans un rond de longe avec Killer, un gentil poney gris, et la coopération des autres stagiaires. La cavalière approche le poney avec curiosité. C'est la première fois qu'elle se retrouve face à un cheval en liberté. Est-ce sa taille ? Ses yeux doux ? Magali se décontracte. Elle semble à l'aise. Elle tente d'envoyer le poney sur le cercle en tendant la main vers lui, mais à son grand étonnement Killer vient, se colle à elle et la suit.

– C'est normal, tu l'appelles ! note Martine. Et si tu le laissais aller sur le bord tout seul ? Tu te sens mieux au centre de la piste ou à côté de lui ?

– C'est pareil, répond la cavalière qui regarde évoluer le poney au trot avec un évident plaisir.

Martine lui demande maintenant de rappeler le poney à elle. Magali a beau s'égosiller, s'accroupir, tendre la main, claquer des doigts… Impossible de faire revenir le fameux Killer. Ignorant tous ses efforts, le poney continue à tourner autour d'elle. Et soudain, il s'arrête à distance, refusant toujours de s'approcher. Magali est perplexe.

– Je ressens quelque chose. Je n'ai pas peur de lui, mais j'ai des émotions.

– L'émotion, c'est un vernis, un frein. Va en dessous. Qu'est-ce que tu as envie de faire ?

– Je me sens perdue.

Le blocage est là, mis en évidence. Martine se tourne alors vers nous, les stagiaires, et nous demande si l'on éprouve la même chose. La jeune femme non voyante ressent une grosse boule dans la gorge, de l'oppression dans la poitrine et une irrépressible envie de pleurer. La jeune monitrice a du mal à respirer. Quant à moi, je suis bouleversée. C'est très bizarre car, au fond, il ne se passe rien. Juste une femme et un poney inoffensif dans un rond de longe. Mais l'atmosphère est tendue, électrique. Magali sent qu'elle se bloque.

– C'est parce que je ne maîtrise pas. Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

La cavalière n'a pas fini sa phrase que le poney vient vers elle, comme s'il acquiesçait. Martine Bergay propose alors un jeu de rôles avec des volontaires.

– Chacun va jouer une intention en pensant très fort à quelque chose et en incarnant intérieurement un personnage, une situation, une solution. Tu vas écouter ton intuition. On va voir vers quelle intention tu es attirée, celle que tu rejettes, celle qui te laisse indifférente… Éloigne-toi pour ne pas entendre la distribution des rôles.

Le plus sérieusement du monde, Martine distribue les rôles. Un participant va incarner intérieurement le moniteur. Un autre sera la méthode. Un troisième n'aura aucune intention (le placebo). Enfin, le dernier sera le critiqueur. Les quatre participants entrent dans le rond de longe. Magali s'arrête devant chacun et dit ce qu'elle ressent. Elle choisit la personne qui incarne « la méthode ». Elle n'a pas été attirée par « le moniteur », le « placebo » ou « la personne qui critique ». Voilà une première indication. Magali a besoin d'une méthode.

– Maintenant, on va se servir du côté interface des chevaux et voir comment réagit Killer, propose Martine. Sors du rond et voyons vers qui il se dirige.

D'un pas décidé, le poney gris se dirige sans hésiter vers… la méthode ! Les stagiaires se dispersent à nouveau dans le rond de longe. Killer reste indifférent devant le placebo mais s'interpose entre le moniteur et le critiqueur.

Magali pâlit. Elle se met à parler, à vider son sac. Oui, elle a des doutes. Et pas seulement avec les chevaux, dans la vie en général. Elle a toujours peur de ne pas savoir faire. Elle n'est pas sûre de sa méthode. Elle s'oppose souvent à sa prof pour se faire une opinion personnelle. Elle ne sait pas choisir. Elle doute tout le temps…

– Ton cheval a besoin d'un guide, d'un émetteur, suggère Martine. Il n'est pas bien si tu lui demandes en même temps de fuir vers le nord et d'aller vers le sud.

Magali reconnaît son besoin d'apprendre une méthode précise et de s'y tenir. De nouvelles envies naissent.

– J'ai mon cheval depuis quatre ans et je ne l'ai jamais laissé en liberté. Cela m'ouvre des portes.

Killer soupire bruyamment. C'est le signal que les choses sont dites. Martine Bergay attend toujours que le cheval acteur bâille ou soupire pour terminer une séance.

Le poney gris reste dans le rond de longe. C'est maintenant le tour de sa propriétaire, une jeune fille qui a pris peur après une chute à l'obstacle.

– Avant, il me sauvait mes sauts. On avait des résultats. Maintenant, il s'arrête pour un oui, pour un non.

Dès l'entrée de sa cavalière dans le rond de longe, Killer n'est plus le même. Il la menace en lui montrant sa croupe. Visiblement, il n'a aucune envie de se retrouver en tête-à-tête avec sa propriétaire. Martine intervient :

– Tu as le poney depuis plusieurs années et il te menace. Il semble que le lien soit cassé. Il veut te dire quelque chose. On va voir si c'est du jeu, si cela t'arrange qu'il ne veuille plus sauter, si tu as raison d'avoir peur…

Après plusieurs exercices, la jeune fille se rend compte qu'elle a des difficultés à trouver sa place, à passer à l'âge adulte et que le poney a, lui aussi, du mal à se situer. Martine propose de faire deux groupes. Un groupe représente le monde des chevaux, l'autre celui des humains. Killer va d'emblée vers le groupe des chevaux, provoquant les larmes de sa propriétaire qui en déduit qu'il n'a plus besoin d'elle puisqu'il choisit ses congénères. Au moment où elle formule ce sentiment, Killer vient tranquillement vers elle. Les spectateurs sentent aussitôt un climat d'apaisement.

– L'action que l'on a sur les chevaux nous offre de nombreuses informations, explique Martine Bergay. On entre dans le monde de l'intuition. Le cheval réagit intuitivement à nos actions, mais aussi à nos intentions, voire à notre inconscient. Son territoire géographique est devenu le territoire humain. Nous sommes souvent son seul et unique point d'appui.

C'est maintenant mon tour. Je suis en tête-à-tête avec un grand alezan qui galope autour de moi avec une locomotion heurtée, presque rageuse. Je pose ma question :

– J'ai du mal à me situer. Dois-je poursuivre mon métier de journaliste ou, au contraire prendre du recul et écrire des livres ?

Très vite, l'alezan se calme. Il vient vers moi et se tient immobile, la tête basse. Il n'a plus aucune envie de bouger. Je suis tout aussi étonnée que sa propriétaire qui ne l'a jamais vu dans cet état. Aurai-je un effet calmant ? Plus que calmant même ! Il ne réagit plus, sourd à tout stimulus, visiblement en état de choc.

– Ce cheval a besoin de se réparer. À côté de toi, il peut le faire.

Martine envoie alors deux groupes de personnes, l’un représentant les chevaux, l’autre les humains. Et là, je ne me souviens plus très bien de ce qui se passe, comme si j’avais un « trou », mais il en ressort que mon rôle est de défendre les chevaux par mes textes. Et me voilà en train d’écrire…

Table des matières

Chapitre premier – Je garde tout mon mystère

Chapitre 2 – Dans mes yeux, tu lis quoi ?

Chapitre 3 – Je m’intéresse à toi

Chapitre 4 – J’adore la vie de princesse

Chapitre 5 – Je suis un peu nomade

Chapitre 6 – Je suis télépathe

Chapitre 7 – Mais où tu m’emmènes ?

Chapitre 8 – Donne-moi une seconde chance

Chapitre 9 – Je peux changer !

Chapitre 10 – Je te regarde !

Chapitre 11 – Je gère mon énergie

Chapitre 12 – J’ai besoin de voir où je vais

Chapitre 13 – Je veux sortir !

Chapitre 14 – J’ai une bonne oreille

Chapitre 15 – Vive la liberté !

Chapitre 16 – J’ai le sens de l’humour

Chapitre 17 – Je m’adapte aux cavaliers de tous âges

Chapitre 18 – Je parle au téléphone

Chapitre 19 – Même pas froid !

Chapitre 20 – Aux humains, je donne des cours !

Chapitre 21 – Je suis pour la négociation !

Chapitre 22 – Je reste toujours un peu sauvage

Chapitre 23 – Je danse avec les zèbres

Chapitre 24 – Ma bouche est sacrée

Chapitre 25 – Je veux être seul avec toi

Chapitre 26 – Je m’en remets à toi

Chapitre 27 – Je joue la comédie

Chapitre 28 – Je suis le ciment du couple

Chapitre 29 – Je suis une personne

Chapitre 30 – Sois à 100 % avec moi !

Chapitre 31 – Je communique avec les autres animaux

Chapitre 32 – Je te fais confiance

Chapitre 33 – Vive le sport !

Chapitre 34 – Je suis l’école de la vie

Chapitre 35 – Je suis un animal de compagnie

Chapitre 36 – Je sais qui tu es

CHEVAL CHEVAUX

Collection dirigée par
Jean-Louis Gouraud

DANS LA MÊME COLLECTION

Tchinguiz Aïtmatov
ADIEU GOULSARY

Sherwood Anderson
LES CHEVAUX DE L'ADOLESCENCE

Adnan Azzam
À CHEVAL ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

Laurence Bougault
CHEVAUX ENTIERS ET ÉTALONS

Kay Boyle
LE CHEVAL AVEUGLE

Ángel Cabrera
CHEVAUX D'AMÉRIQUE

Astolfo Cagnacci
CHEVAUX EXTRAORDINAIRES

Mayeul Caire
GAGNANT !

Collectif
HISTOIRES D'AMOUR (ET DE CHEVAUX)

Nelly Davis
JOCKEY, NOIR ET CÉLÈBRE

Philippe Deblaise
GASPARD DES CHEVAUX
*
LES CHEVAUX DE VENAFRO
*
LE MANUSCRIT DE PIGNATELLI

Christian Delâge
FOU DU ROI

*

LA DERNIÈRE LIGNE DROITE

Sabrine Delaveau
CONFESSIONS CAVALIÈRES

*

TU SERAS UN CAVALIER, MON FILS

Antoinette Delylle
L'ÉQUITATION SENTIMENTALE

Agnès Galletier
POURQUOI LES CHEVAUX NOUS FONT
TANT DE BIEN

C. Virgil Gheorghiu
LES NOIRS CHEVAUX DES CARPATES

Jean-louis Gouraud (et Compagnie)
« C'EST PAS CON UN CHEVAL, C'EST PAS CON ! »

*

SERKO *suivi de* RIBOY *et* GANESH

Don Höglund
CHEVAUX DE PERSONNE

Jan Krauze
LES CHEVAUX N'IRONT PAS EN ENFER

Stéphanie Le Bail
UN SEUL CORPS

Bernard Mahoux
MON CHEVAL, MA FEMME ET MOI

Sophie Nauleau
UNE ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE
ÉQUESTRE FÉMININE

Jean d'Orgeix
MES VICTOIRES, MA DÉFAITE

Pierre Pradier
L'ECOLE DES CENTAURES

P.A. Quarantotti Gambini
LE CHEVAL TRIPOLI

Pascal Renauldon
YVES BIENAIMÉ, L'ÉCUYER-JARDINIER

Susan Richards
CHOISIE

Bernard Sachsé et Véronique Pellerin
SUR MES QUATRE JAMBES

Marion Scali, Jacques Papin, Adeline Wirth
« LE JOUR OÙ LES CHEVAUX PARLERONT… »

Philippe Thomas-Derevoge
LE VIZIR, LE CHEVAL LE PLUS ILLUSTRE
DE NAPOLÉON

Léon Tolstoï, Alexandre Kouprine, Carl Sternheim
QUAND LES CHEVAUX PARLENT
AUX HOMMES

Aimé-Félix Tschiffely
DON ROBERTO

Claire Veillères
LA CAPTURE

Marc-André Wagner
DICTIONNAIRE MYTHOLOGIQUE
ET HISTORIQUE DU CHEVAL

Adeline Wirth
CHEVAL DE CŒUR
*
PALEFRENIÈRE

Revue *Cheval Chevaux*
DANS LA MÊME COLLECTION

Numéro 1 : *L'équitation, une passion puérile ?*
rédacteur en chef : Jean-Louis Gouraud

Numéro 2 : *Le cheval, animal féminin ou masculin ?*
rédacteur en chef : Chérif Khaznadar

Numéro 3 : *Pour l'amour du cheval, of course !*
rédacteur en chef : Christophe Donner

Numéro 4 : *Pur-sang et sang impur*
rédacteur en chef : Axel Kahn

Numéro 5 : *La musique du cheval*
rédacteur en chef : Stéphane Béchy

Numéro 6 : *En cavale*
rédacteur en chef : Sylvain Tesson

Achevé imprimé par La Manufacture
en avril 2015
N° d’imprimeur : XXX

Dépôt légal : juin 2013
Imprimé en France